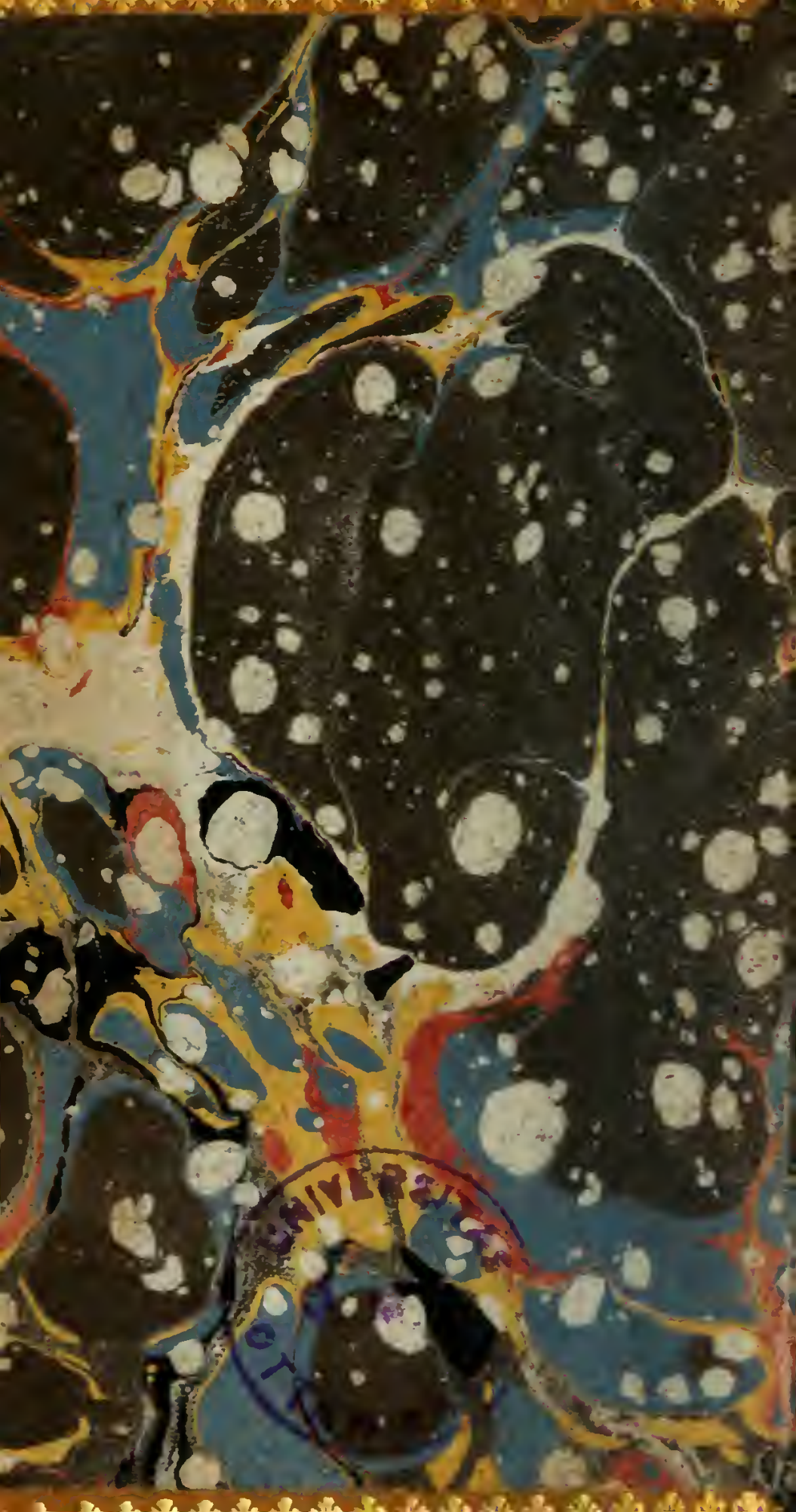


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/p1petitebiblioth07baud

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, juſqu'à nos jours.

EX LIBRIS PETITES ANNALE

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, nº. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

UNIVERSITÉ

ŒUVRES

DE

POINSINET.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

PQ
1211
.P4
1783
v.7/1

ANTOINE ALEXANDRE
HENRI POINSINET
Né à Fontainebleau le 17 novemb. 1735
mort au mois de Juin 1769.

VIE
DE POINSINET.

ANTOINE-ALEXANDRE-HENRI POINSINET naquit à Fontainebleau le 17 Novembre 1735, d'une famille attachée, depuis long-tems, au service de la Maison d'Orléans, et qui a été honorée, plus d'une fois, des bienfaits de cette auguste Maison. Il auroit pu suivre l'exemple de ses ancêtres, et prendre l'emploi de son pere; mais il préféra de s'attacher aux Muses, et se consacra tout entier à leur service. Né avec de l'esprit, il ne se donna pas la peine de le cultiver par de bonnes études, et voulut, trop tôt, paroître dans la carriere des Lettres; ce qui nuisit à ses talens naturels, et influa peut-être sur le reste de sa vie.

A peine sorti du Collége, et n'ayant pas encore atteint l'âge de dix-sept ans, il débuta dans le monde littéraire en 1753, par une Pa-

rodie de Titon et l'Aurore, Pastorale charmante de l'Abbé de la Marre. Depuis cette époque, jusqu'en 1769, il n'a cessé de se faire jouer consécutivement, avec plus ou moins de succès, sur tous nos Théatres. La plupart de ses Pieces y furent applaudies. Celles qui eurent le plus de succès, sont : *Gilles, garçon Peintre*, *Sancho Pança*, *Le Sorcier*, *Tom Jones*, *La Réconciliation Villageoise*, *Ernelinde* ou *Sandomir*, Tragédie lyrique, en cinq actes, et *Le Cercle*, ou *La Soirée à la mode*, Comédie épisodique, en un acte, pleine de détails piquans, et restée au Théatre François. Il faut cependant avouer qu'il partage la gloire des succès qu'il a obtenus sur le Théatre de l'Opéra-Comique, auquel il s'est consacré d'une maniere particuliere, avec les excellens Musiciens qu'il a eu le bonheur de s'associer.

POINSINET ne s'est pas borné aux triomphes dramatiques. Nous avons encore de cet Auteur des Epîtres adressées à différentes personnes ; une Ode où il consacre lui-même ses trop fameuses mystifications ; un Poëme sur l'inoculation, en grands vers et en rimes croisées, et une

Héroïde de Gabrielle d'Étrées à Henri IV, dans laquelle il a cru pouvoir lutter avec M. Blin de Saint-More, qui avoit traité le même sujet. On trouve, dans la plupart de ces Pieces, une versification agréable et facile.

POINSINET aimoit à voyager. Il avoit, en 1760, parcouru toute l'Italie; et il partit pour l'Espagne vers le commencement de l'année 1769, comptant, à ce que l'on a prétendu, travailler dans ce Royaume à la propagation de la Musique Italienne, et des Ariettes Françoises, dont on sait qu'il étoit très-enthousiaste. Ce voyage fut malheureux, et nous a privés pour toujours de POINSINET, qui, ayant eu l'imprudence de s'aller baigner immédiatement après son souper, se noya dans le Guadalquivir, à Cordoue, dans l'Andalousie, au mois de Juin; c'est-à-dire, peu de tems après son départ de France. Sa mort a été consignée dans presque tous les papiers publics. On a dit, dans le tems, que le Roi, instruit de cette fin malheureuse, l'avoit annoncée lui-même à M. de la Borde, son premier Valet-de-Chambre, et qui étoit fort lié

avec notre Poëte, sur les paroles duquel il avoit fait plusieurs fois d'agréable musique. POINSINET étoit de l'Académie des Arcades de Rome, et avoit été de celle de Dijon. Il eut le désagrément de perdre cette derniere place par un Procès singulier qu'il eut en 1768 avec une Demoiselle de l'Opéra, et que pourtant il gagna avec tous les honneurs de la guerre.

POINSINET, qui avoit beaucoup d'esprit et de saillies heureuses, s'est acquis une sorte de réputation par son ignorance aimable des choses les plus simples du monde, et par sa naïve crédulité. On a profité de ce caractere d'originalité, pour répandre du ridicule sur sa personne et sur ses Ouvrages. Mais il pouvoit être un homme simple et crédule, sans être un Auteur aussi médiocre que ses ennemis ont voulu le faire croire. Nous sommes bien éloignés d'élever ses productions au-dessus de leur mérite. Il a cependant l'avantage de tenir un rang distingué parmi les Auteurs d'Opéra-Comiques. On voit percer dans toutes ses Pieces des traits de gaîté et de plaisanterie, qu'on ne trouve pas même chez les Auteurs

qui ont le plus brillé dans cette carriere. On peut dire qu'il a su, dans sa Comédie du *Cercle*, assez bien saisir et peindre le ridicule de la plupart de nos Sociétés.

Voici son Épitaphe.

POINSINET, simple et crédule,
A ses dépens, naguere, amusoit tout Paris.
S'il a pu, cependant, prêter au ridicule,
Les nôtres n'ont-ils pas égayé ses écrits ?
Le *Cercle* le vengea d'un trop vain persiflage !....
Mais nos Arts l'ont perdu, voulant les propager;
POINSINET, malheureux, dans un fleuve étranger,
Périt à la fleur de l'âge.

CATALOGUE
DES PIECES
DE POINSINET.

TOTINET, Parodie en un acte en vers, de Titon et l'Aurore, Pastorale de l'Abbé de la Marre, représentée, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, le 23 Février 1753, *in*-8°. imprimée.

Cette Parodie, faite en société avec Portelance, n'a eu qu'un médiocre succès.

L'Heureux accord, compliment dialogué, donné pour la clôture de la Foire Saint-Germain, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, le 6 Avril 1754; imprimé *in*-8°.

L'Opéra-Comique, qui est personnifié dans ce compliment, veut décerner un prix qu'il propose à l'émulation de la Comédie, du Vaudeville, et de la Danse, aussi personnifiés, et qui croyent tous trois le mériter.

Tous trois le demandent avec une égale ardeur. Le Vaudeville et la Danse sont les premiers qui vantent leurs succès. L'Opéra-Comique les contredit de tems en tems. La Comédie, après les avoir écoutés, plaide sa cause, et remporte le prix.

Ce compliment, dans lequel on trouve des choses agréables et bien vues, a fait beaucoup de plaisir.

Les Fra-Maçonnes, Parodie en un acte en vers de l'acte des Amazones, dans l'Opéra des Fêtes de l'Hymen et de l'Amour, de Cahusac, et représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Laurent, le 28 Août 1754. Paris, Duchesne, 1754, *in*-8°.

Cette Parodie eut quelque succès. Elle est assez plaisante, et les couplets en sont bien faits; elle est terminée par un Ballet dont la musique est prise dans l'acte même de l'Opéra Ce Ballet commence par une marche dansante, dans laquelle les hommes s'unissent avec les femmes. Cette marche est suivie d'un pas de deux, qui forme par lui-même tout le plan et l'intrigue de la Piece. Une femme veut attendrir un homme qui lui résiste d'abord, et qui finit par céder Le Ballet qui succéde au pas de deux, aussi bien que la contre-danse, connue sous le nom des Oiseaux, acheve de marquer l'union des francs-maçons avec les femmes; et le chorégraphe a fait preuve de talent, en adoptant avec art dans une

contre-danse très-courte, et composée simplement de douze personnes, les figures les plus connues de la maçonnerie.

L'Impatient, Comédie en un acte en vers, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la Comédie Françoise, le 9 Juillet 1757; non imprimée.

Les premieres scenes de ce petit Drame furent applaudies avec chaleur, et méritoient de l'être; mais la prolixité des dernieres, le sujet perdu de vue, des tirades de vers qui lui étoient étrangeres, des personnages épisodiques, ennuyeux autant qu'inutiles, la foible esquisse de l'*Impatient*, qui, sans être assez mis en jeu, étoit trop autorisé à s'impatienter, tout cela refroidit le Spectateur. La Piece n'a été jouée que trois fois.

« Si M. Poinsinet, (dit M. Freron, Année Littéraire » 1757, tome v, page 206 et 215) avoit laissé sa Piece » dans l'état où il me la montra, il y a quinze ou dix-» huit mois, je pense qu'elle auroit eu un sort plu heu-» reux, quoiqu'elle eût toujours péché par le fond. » Plusieurs détails ingénieux l'auroient sauvée; mais » plus de 200 vers de remplissage que, par une funeste » abondance, il y a ajoutés depuis, ont gâté son ou-» vrage; il les supprima à la seconde représentation. » Il n'étoit plus tems; le coup étoit porté. Au reste, » il y a, dans cette petite Comédie, différens mor-» ceaux, qui prouvent, ce me semble, que M. Poin-» sinet a beaucoup d'esprit, qu'il écrit avec facilité,

» et qu'il fait très-joliment des vers. Si l'âge et l'expé-
» rience forment sa raison, et s'il acquiert le mérite,
» très-rare dans ce siecle, de bien dessiner un plan, on
» peut lui prédire des succès. Sa jeunesse et le peu
» d'usage du Théatre font aujourd'hui son excuse; il
» doit d'ailleurs se consoler par l'exemple de M. de
» Boissy, qui, en 1724, traita et manqua ce même ca-
» ractere de l'*Impatient*, dans une Comédie en cinq
» actes en vers, jouée le 26 Janvier, au Théatre François,
» et qui ne réussit point. »

Le faux Dervis, Opéra-Comique en un acte, en vers et en prose, représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Laurent, le 5 Septembre 1757. Paris, Duchesne, 1757, *in*-8°.

L'idée de cet Opéra-Comique paroît être tirée de l'*Hermite*, conte de la Fontaine. Il y a dans cette Piece beaucoup de gaîté, des airs bien choisis, heureusement appliqués aux paroles. Le divertissement qui suit l'installation d'Hali dans la dignité d'Emir, est adroitement amené; les couplets sont tous épigramme; mais les oreilles délicates pourroient être blessées d'une certaine liberté qui regne dans l'ouvrage. Le faux Dervis a occupé agréablement le Théatre de la Foire jusqu'à sa clôture.

Gilles, garçon Peintre, z'amoureux-t-et rival, Parade en un acte, en vers et en prose, repré-

sentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Germain, le 2 Mars 1758. Paris, Duchesne, 1758, *in*-8°.

Cette Piece, qui est une Parodie du Peintre amoureux de son modele, de M. Anseaume, est assez plaisante. Le Public en a singuliérement goûté la musique. Les gens de l'art n'ont eu qu'un cri général d'admiration sur le grand fonds d'harmonie, le brillant des ariettes, et la singuliere hardiesse dans les traits de cette musique, qui est de M. de la Borde.

Poinsinet s'exprime ainsi, à l'égard de cette Piece, dans la préface de sa *Bagarre* : « La Parade tomba le » premier jour. On n'osoit l'afficher pour le lendemain. » Plus jeune et plus sensible, je me chagrinois, j'en » voulois à tous mes amis ; je me repentois d'avoir eu » la complaisance de mettre au jour un pareil On- » vrage.... On se ressouvint du pauvre *Gilles* (l'année » suivante) ; on voulut le revoir : il reparut, et la » Parade eut cent cinquante-deux représentations. Elle » fut exécutée dans les meilleures maisons de Paris et » dans toutes nos Provinces. »

Le petit Philosophe, Comédie en un acte et en vers libres, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 14 Juillet 1760. Paris, Prault petit-fils, 1760, *in*-12.

Damon,

Damon, fils d'un Fermier, après un séjour de quelques années à Paris, pendant lesquelles il a fréquenté de prétendus Philosophes, et corrompu son cœur par les faux principes qu'il a puisés dans leur commerce et dans leurs livres, revient dans son village. De retour chez ses parens, il fait consister toute sa philosophie, à manquer de reconnoissance pour toute sa famille; et il pousse l'ingratitude jusqu'à abandonner une jeune fille qu'il aimoit et qui lui étoit promise. Trahir également la nature et l'amour, il appelle cela être Philosophe.

Cette Piece, écrite avec assez de pureté et très-bien dialoguée, n'eut que quatre représentations. Le caractere principal, celui de Damon, révolta avec justice, quoiqu'il ne fût peut-être que trop vrai. Les intentions de l'Auteur étoient bonnes, et néanmoins ce personnage lui fit tort. Les couplets dont la Piece est accompagnée, sont de M. Davesne, et ont été généralement goûtés.

L'Écosseuse, Parodie en un acte, représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra-Comique, à la Foire Saint-Laurent, le 4 Septembre 1760.

Cette Piece, faite en société avec MM. Anseaume et Davesne, est plutôt une imitation dans le genre burlesque, qu'une Parodie de l'Ecossoise de Voltaire. Beaucoup de personnes l'ont trouvée fort plaisante.

* Sancho Pança dans son Isle, Opéra-Bouffon, en un acte, musique de M. Philidor, repré-

senté, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Juillet 1762. Paris, Duchesne, même année, *in*-8°.

La Bagarre, Opéra-Bouffon, en un acte, musique de M. Van-Malder, représenté, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 10 Février 1763. Paris, Duchesne, même année, *in*-8°.

Cette Piece est précédée d'une Préface assez longue, dans laquelle Poinsinet avoue qu'il doit la premiere idée de la Bagarre, à un joli Conte de Douville, intitulé les *Accidens*, et une partie du plan de ce Drame, à M. Guichard, Auteur aimable, connu dans la République des Lettres par des Fables et des Contes, où l'on retrouve fréquemment la naïveté de la Fontaine. Le Conte de Douville est imprimé en entier dans cette Préface.

M. Van-Malder, fameux violon de Bruxelles, et habile Compositeur, a bien voulu, à la sollicitation de l'Auteur des paroles, faire la musique de la Bagarre, et l'envoyer à Paris, où M. Philidor s'est donné la peine de veiller aux répétitions et à l'exécution; ce qui prouve, dit Poinsinet, que M. Philidor est au-dessus des petits sentimens de jalousie qui n'animent que trop souvent les Artistes.

Malgré les soins de M. Philidor, et les talens de M. Van-Malder, la Bagarre n'eut qu'une seule représen-

tation ; et jamais Piece n'avoit éprouvé aussi complettement la sévérité des jugemens du Public, toujours porté cependant à l'indulgence pour les Ouvrages qui lui sont présentés sous la sauve-garde d'une musique agréable. Mais aussi dans la chûte de cette Piece, il ne faut pas comprendre la musique, qui étoit véritablement digne de la soutenir, si l'on avoit pu tolérer les défauts des paroles.

Apelles et Campaspe, Comédie en deux actes et en vers, mêlée d'ariettes, musique de M. Gibert ; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 21 Avril 1763.

Cette Piece essuya encore plus de désagrémens que l'infortunée Bagarre dont nous venons de parler. Il étoit fort simple qu'Alexandre le Grand jouât un rôle considérable dans le sujet de ce Drame ; mais il n'a pas paru aussi simple apparemment aux Spectateurs de voir ce Prince sur la scene de l'Opéra-Comique, en adopter le langage et s'exprimer en Ariettes.

» Cette circonstance, disent les Journalistes et l'His-
» torien de l'Opéra-Bouffon, a cependant produit une
» espece de révolution dans les esprits, sur le compte
» de ce fameux conquérant, en ce qu'elle justifiera sa
» mémoire du reproche insensé d'avoir voulu n'être
» peint que par Apelles.

» Ce qui est arrivé à cette représentation, prouve que

» la précaution d'Alexandre étoit fondée, et qu'elle » n'auroit pas été même de trop, de la part d'Apelles, » pour son compte, si l'un et l'autre eussent prévu ce » qui leur arriveroit tant de siecles après eux. »

* Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, en deux actes, Musique de M. Philidor, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le lundi 2 Janvier 1764. Paris, Duchesne, même année, *in*-8°.

* Le Cercle, ou la Soirée à la Mode, Comédie épisodique, en un acte et en prose, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 7 Septembre 1764. Paris, Duchesne, memê année, *in*-8°.

Cassandre, Aubergiste, en un acte en prose, 1765, *in*-8°.

Cette Piece est une Parade un peu libre, qui a été jouée sur un Théatre de Société, en 1765.

* Tom Jones, Comédie lyrique, en trois actes, imitée du Roman Anglois de Fielding, Musique de M. Philidor, représentée devant

leurs Majestés, à Versailles, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 30 Mars 1764, et à Paris, pour la premiere fois, le 27 Février 1765. Paris, veuve Duchesne, même année, *in*-8°. Remise au Théatre le 30 Janvier 1766, avec des changemens. Paris, veuve Duchesne, même année, *in*-8°.

La Réconciliation Villageoise, Comédie lyrique, en un acte, Musique de M. Tarade, de l'Académie de Musique, représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le lundi 15 Juillet 1765. Paris, veuve Duchesne, même année, *in*-8°.

Cette Comédie fut très-bien reçue du Public. La musique en est agréable, et convient au genre léger auquel elle est adaptée.

La premiere idée de cette Piece n'appartient pas à Poinsinet. M. de la Ribardiere, déja connu par *Les Sœurs Rivales*, *Les deux Cousines*, &c., avoit lu en 1763 aux Comédiens Italiens, une Comédie sous le titre du *Mauvais Ménage*, qui, quant au fonds, étoit la même chose que la réconciliation villageoise, et qui avoit été refusée. Ce refus affligea fort le Musicien qui se voyoit par-là privé du fruit de ses peines. M. de la Ribardiere, appellé par ses affaires en pays étranger,

avoit abandonné son Manuscrit au Musicien, lui permettant, en vertu d'un contrat passé entr'eux, de le faire corriger par qui bon lui sembleroit. M. Tarade jetta les yeux, quelque tems après, sur Poinsinet, et fit tant auprès de lui par ses sollicitations, qu'il le détermina à revoir l'ouvrage et à le corriger. A la vérité, Poinsinet, sans s'éloigner de l'idée qui lui paroissoit théatrale, refit exactement la Piece. Il donna au plan de la précision et de la clarté; il motiva les scenes, dessina et soutint les trois principaux caracteres; enfin, il écrivit la Piece d'un style gai, mais correct. Poinsinet détaille toutes ces particularités dans une Préface bien faite et qui mérite d'être lue. Elle est remplie d'idées fort justes sur le genre dans lequel il s'est le plus exercé.

Le choix des Dieux, ou les Fêtes de Bourgogne, Divertissement en un acte, en vers et en prose, à l'occasion de l'arrivée de S. A. S. M. le Prince de Condé à Dijon, pour la tenue des Etats de la Province de Bourgogne; représentée, pour la premiere fois, à Dijon, le Dimanche 13 Juillet 1766. Dijon, même année, *in*-8°.

* Théonis ou le Toucher, Pastorale héroïque, formant le second acte des fragmens nouveaux, composés du Prologue des Amours des Dieux et

de l'acte d'Amphion ; donnée à l'Opéra, pour la premiere fois, le Mardi 13 Octobre 1767. Paris, de Lormel, même année, *in*-4°.

Cette Pastorale, dont l'idée est vraiment lyrique et bien rendue, a eu beaucoup de succès. La musique assortie au sujet, aussi gracieuse, aussi brillante que neuve, a fait beaucoup d'honneur à MM. Le Berton et Trial, alors Directeurs de l'Académie Royale de Musique, et Grenier, premier Violon de S. A. Monseigneur le Prince Charles.

* Ernelinde ou Sandomir, Tragédie lyrique, en trois actes, Musique de M. Philidor, donnée pour la premiere fois à l'Opéra, le Mardi 24 Novembre 1767. Paris, de Lormel, même année, *in*-4°.

Alix et Alexis, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, Musique de M. de la Borde ; représentée, pour la premiere fois, devant Sa Majesté, à Choisy, le 6 Juillet 1769. De l'Imprimerie de P. R. C. Ballard, *in*-8°.

Cette Piece, malgré l'agréable musique de M. de la Borde, n'a eu qu'un foible succès, et n'a pas été jouée à Paris. Les constantes et malheureuses amours d'Alix et d'Alexis, Romance de Moncrif, ont fourni l'idée de cette Comédie, que Poinsinet n'a pas eu la consolation de voir représenter avant sa mort. La Romance de Moncrif est imprimée à la suite de la Piece.

L'Ogre malade, Parade.

Loth et ses Filles, Parade, en Vaudevilles.

Nous n'avons trouvé aucun renseignement, ni sur la date ni sur le mérite de ces deux Pieces, dont la premiere est attribuée à Poinsinet, dans le Nécrologe des Hommes célebres, année 1769, et l'autre dans le Supplément à la France Littéraire, tome troisieme. Nous ignorons aussi si elles ont été imprimées. Nous n'en faisons mention que pour rendre complet, autant qu'il est possible, le Catalogue des Ouvrages Dramatiques de notre Auteur.

SUJET
DU SORCIER.

AGATHE, jeune Villageoise, fille de Simone, aime Julien, qui, depuis trois ans qu'il est absent, n'a pas donné de ses nouvelles. Simone va profiter de son éloignement pour faire épouser à sa fille un certain Vigneron nommé Blaise, afin de terminer, par ce mariage, un procès qui dure depuis long-tems entr'eux : elle tâche de persuader à Agathe que Julien ne reviendra plus. Mais avant d'obéir à sa mere, Agathe veut aller consulter un Sorcier qui fait grand bruit dans les environs, afin d'apprendre de lui si, en effet, elle ne reverra plus son Amant. Un Soldat arrive sur ces entrefaites. Ce Soldat est Julien, qui revient des Indes. Il rencontre Bastien, son ami, l'Amant de Justine, sa sœur, et qui lui apprend qu'Agathe, forcée par sa mere, doit épouser Blaise, à qui Julien, avant son

départ, a confié tout son bien. Julien veut se venger. Tandis qu'il en cherche les moyens, Bastien s'avise de lui parler du Sorcier ; ce mot fait naître à Julien l'idée de passer pour tel. Il se travestit, et bientôt le bruit se répand que le Sorcier est arrivé dans le Village. On vient le consulter, et il profite de la crédulité villageoise, pour faire réussir les choses selon ses desirs. Il annonce le prochain retour de Julien à Agathe ; il retire des mains de Blaise le dépôt qu'il lui avoit confié ; il détermine Simone à donner sa fille à son premier Amant, et l'engage elle-même à épouser Blaise. Voyant toutes choses favorablement disposées, le prétendu Sorcier quitte son déguisement, et se fait reconnoître. La joie succéde aux alarmes. Julien épouse Agathe, et donne Justine à Bastien.

LE SORCIER,

COMÉDIE LYRIQUE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

EN DEUX ACTES,

PAR POINSINET;

MUSIQUE DE M. A. D. PHILIDOR,

DÉDIÉE

A MONSIEUR

DE CR**.

Neque chorda sonum reddit quem vult manus et mens;
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.

HORAT. *Art. Poet.*

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

A MONSIEUR DE CR**.

MONSIEUR,

VOICI la premiere fois que le Public a bien voulu récompenser mon travail de son suffrage, sans y mêler la moindre amertume ; et vous êtes la premiere personne qui m'ayiez voulu du bien, pour le seul plaisir d'être généreux. En vous offrant l'hommage d'un succès que les talens de M. Philidor ont décidé, je remplis mon devoir, et ne m'acquittes que bien foiblement encore. C'est vous dont l'amitié et les bienfaits m'ont invité à rentrer dans la carriere que trop de chagrins me faisoient abandonner. Sans perdre de vue un moment ces affaires qui vous environnent et

se multiplient, vous chérissez les Arts; vous regardez comme précieux les momens où vous les encouragez; vos bontés les préviennent, et vous apprenez à tous ceux qui vous approchent, que la reconnoissance est un plaisir. Daignez recevoir ce témoignage public de la mienne, et du respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,
POINSINET.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE SORCIER.

CETTE Piece est assez bien conduite ; les scenes en sont filées et liées avec art ; le Dialogue ne languit point, et les Personnages y parlent convenablement à leurs caracteres. Leur variété offrit un fond très-heureux au génie du Musicien ; mais il en tira tellement parti, que l'on doit lui attribuer la plus grande part du brillant succès qu'obtint cette Piece.

La Romance dans laquelle Bastien raconte la naissance et les progrès de son amour pour Justine ; le Duo du premier acte, la description de la tempête, l'Ariette de Blaise, la scene de la reconnoissance de Julien, le monologue d'Agathe, le Vaudeville de la fin, et nous pourrions dire tout l'Ouvrage, firent et font encore infiniment d'honneur à M. Philidor. Poinsinet nous

apprend, dans une note de sa Comédie du Cercle, à l'occasion d'un air que chante l'Abbé, que cet air et la Romance de Bastien dans le Sorcier, sont une imitation d'un Sonnet Italien de M. Zappi, qu'il décore du titre de Chevalier, quoiqu'il n'ait jamais été qu'Avocat. Ce Poëte Italien s'appelloit Félix Zappi, et avoit épousé la fille du célebre Peintre Carle Maratte. La jolie Romance de Bastien est sur-tout remarquable, en ce qu'elle a, comme un Poëme plus considérable, une exposition, un nœud et une conclusion, telles que devroient avoir toutes ces sortes de Chansons. On ne peut que savoir gré à Poinsinet de l'avoir transportée dans notre Langue : elle nous prouve le bon usage qu'il faisoit de la connoissance d'une Langue étrangere.

Le Sorcier, qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir, mérita à Poinsinet et à M. Philidor, sur le Théatre de la Comédie Italienne, les mêmes honneurs que Mérope avoit obtenus à Voltaire, au Théatre François. C'est la premiere Piece à la fin de laquelle, après des applaudissemens redoublés, les Auteurs furent demandés et forcés de paroître sur la scene.

On rapporte, à ce sujet, une anecdote plaisante. Un spectateur montrant trop d'empressement pour voir celui à qui il étoit redevable du plaisir qu'il venoit d'éprouver, avoit été averti plusieurs fois de modérer ses transports, par la sentinelle, qui n'imaginoit pas qu'on pût demander l'Auteur, si ce n'étoit pour s'en moquer. L'enthousiaste, continuant à donner des marques de son impatience, fut pris pour un cabaleur, et, comme tel, arrêté par la sentinelle. Il avoit beau protester qu'il étoit de bonne foi ; il alloit être mis en prison, lorsqu'il dit qu'il s'en consoleroit, s'il avoit vu M. Philidor. « Quoi ! dit le Sergent de la garde, c'est l'Au- » teur de la Musique que vous demandez ? » — Assurément. — Oh ! je vois bien que » Monsieur n'avoit point envie de se moquer, » reprit le Sergent : qu'on le relâche. » Anecdotes Dramatiques, tome second, pag. 189.

Le 25 Mai 1765, les Comédiens Italiens donnerent, par extraordinaire, au profit de M. Philidor, une représentation du Sorcier et du Bucheron, paroles de M. Guichard. La re-

cette alla à 3301 livres, qui furent remises à M. Philidor, sans déduction d'aucuns frais. En reconnoissance, il leur abandonna, pour toujours, les honoraires de ces deux Pieces.

LE SORCIER,

COMÉDIE LYRIQUE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

EN DEUX ACTES,

PAR POINSINET;

MUSIQUE DE M. A. D. PHILIDOR.

Représentée le 2 Janvier 1764.

PERSONNAGES.

JULIEN.

BLAISE.

BASTIEN.

AGATHE.

SIMONE.

JUSTINE.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scene est dans un Village.

LE SORCIER,

COMÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente d'un côté une avenue d'arbres, & de l'autre un village; on apperçoit au milieu un ou plusieurs arbres qui distinguent le village du grand chemin. sur le devant est la maison de Madame Simone, vis-à-vis de laquelle est un arbre dont les branches courbées forment une espece de berceau; on voit sous cet arbre une table qui sert à différens usages.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, BLAISE.

(*Agathe, à la gauche du Théatre, est auprès d'une table sur laquelle il y a du linge, tel que des mouchoirs, des serviettes qu'elle s'occupe à repasser : on voit sur sa gauche une petite corde attachée aux deux coulisses, sur laquelle il y a aussi du linge suspendu; à sa droite, à terre, un fourneau, où les fers chauffent, & à côté un petit soufflet.*)

AGATHE, *en repassant.*

De ce linge que je repasse,
Chaque pli disparoît soudain;
De mon cœur jamais rien n'efface
L'inquiétude et le chagrin...

(*Elle met un fer au feu, prend le soufflet & souffle.*)

Ce feu qu'en soufflant j'allume,
Est l'image de mon cœur ;
L'amour en nourrit l'ardeur,
Et la tristesse le consume.

(*Elle se remet à repasser.*)

D U O.

BLAISE *l'arperçoit, & arrive doucement.*

La voilà... marchons doucement,
Elle est seulette.

AGATHE *continue à repasser, sans voir Blaise.*

Toi que je regrette,
Cher Julien... cher amant !

BLAISE, *toujours à part.*

Sur sa bouche jolie,
Que je me sens d'envie
De voler un baiser !

AGATHE, *en reprenant un nouveau fer.*

Voulois-tu m'abuser !

BLAISE, *en tournant son chapeau.*

Bon jour, ma bonne amie.

AGATHE, *à part.*

C'est Blaise... ah ! qu'il m'ennuie !

BLAISE *s'approche pour la caresser.*

Ma bonne amie...

AGATHE, *en repassant, le repousse du coude.*

Que voulez-vous oser ?

BLAISE, *gaiement & remettant son chapeau.*

C'est ce soir qu'on nous marie :
Tu ne peux me refuser
Un seul petit baiser.

AGATHE.

Finissez, je vous en prie.

AGATHE. | BLAISE.
Ne vous y jouez pas. | Tu me l'accorderas.

BLAISE.

C'est ce soir qu'on nous marie.

AGATHE, *en repassant, & sans le regarder.*

Nous ne le sommes pas.

BLAISE *la presse de plus en plus.*

Fillette,
Jeunette,
S'appaise en pareil cas.

AGATHE *se fâche, & lui oppose un fer qu'elle vient de prendre au feu.*

Ne vous y jouez pas.
Le fer est chaud... garre au visage.

BLAISE.

Quoi ! tu fais la sauvage ?

BLAISE *la presse.* | AGATHE *lui présente le fer.*
Tu me l'accorderas. | Ne vous y jouez pas.

AGATHE *se remet à l'ouvrage.*

Je vous le répete encore, Monsieur Blaise, vos façons ne me conviennent point du tout.

BLAISE, *avec humeur.*

Vraiment ! je sais bien que vous ne m'aimais pas.

AGATHE, *d'un air détaché & travaillant toujours.*

Vous avez deviné cela sans être Sorcier.

BLAISE.

Oh ! le Sorcier ! je sais bien itou que vous attendais celui dont on parle tant dans le village; et que, si vous en étiais la maîtresse, vous l'auriais déja été consulter plus de dix fois, pour avoir des nouvelles de Julien. C'est celui-là qui vous tiant au cœur ; mais attendu qu'il est peut-être mort...

AGATHE, *vivement.*

Et qui vous l'a dit ?

BLAISE.

Parguienne ! autant vaut. De d'puis deux ans qu'il est parti pour le bout du monde, je n'ons pas reçu une seule fois de ses nouvelles.

AGATHE, *piquée.*

Vous seriez tous bien étonnés, s'il revenoit.

BLAISE.

C'est vrai ! j'ons plus d'une raison, pour ne m'en pas soucier.

AGATHE.

Je le crois ; j'ai entendu parler d'un certain dépôt...

BLAISE, *vivement.*

Ça n'est pas vrai... (*A part.*) Tenons farme... (*Haut.*) Je n'ons rien à lui ; qu'il revienne s'il veut. Il reviendroit trop tard, en tout cas. C'est drès demain que je vous épouse. Parmi tous ceux qui vous courtisions, votre mere m'a choisi elle-même, et ça fait ben voir qu'elle est connoisseuse, oui.

AGATHE.

Puisqu'elle s'y connoît, et vous trouve si aimable, que ne vous épouse-t-elle aussi, elle-même?

BLAISE.

Oui-da! vous le prenais sur ce ton. Oh! je m'en vais un peu l'y conter ma chance; elle sait bien le procès que les Procureurs nous entretenont depuis dix ans; si je ne vous épousons pas, je m'en moque; je plaiderons tant, que j'y serons ruinés l'un ou l'autre... Mais la v'la qui viant tout à point... Acoutez un peu, Dame Simone.

SCENE II.

BLAISE, SIMONE, AGATHE, *qui se remet à son linge.*

SIMONE, *gaiment.*

BON JOUR, Monsieur Blaise. Eh! bien, quoi? qu'est-ce qu'il y a, notre Gendre?

BLAISE, *en la saluant.*

Oh! rian: tant seulement une bagatelle; c'est que votre fille ne veut pas de moi.

SIMONE, *tantôt grondant sa fille, tantôt caressant Blaise.*

Alle ne veut pas de vous... Tredame... si j'en étions çartaine... Mais ça ne se peut pas, Monsieur Blaise; ma fille est trop bian élevée, trop obéissante... Si je l'entendions remuer le bout des levres... Au reste, il ne faut pas vous fâcher, c'est un enfant, ça ne sait pas ce

qui lui convient... Et ce n'est pas ma faute ; depuis trois ans que son pauvre pere est défunt, on sait bien que je n'ons rien épargné pour l'élever comme une Dame, et l'y bailler de bons principes ; mais on a beau faire. . Allons, petite fille, laissez-là votre linge, et demandez excuse à Monsieur Blaise.

AGATHE.

Moi, ma mere, que je lui demande excuse ! tandis qu'il veut m'embrasser ?

SIMONE.

Comment ! il veut vous embrasser ?

AGATHE, *d'un air fâché.*

Il veut m'embrasser de force.

SIMONE.

De force !... Ah ! ça n'est pas bien, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Parguienne ! c'est sa faute. Au point où que j'en sommes, ces petites familiarités-là devroient bien nous être parmises ; mais elle n'a que son Julien dans la tête.

SIMONE.

Il faudra bien qu'il en sorte.

AGATHE, *en repassant, & comme à part.*

Non, jamais.

SIMONE.

Plaît-il ?

AGATHE, *en repassant, à demi-voix, avec humeur.*

En tout cas, ce ne seroit pas Monsieur Blaise....

BLAISE.

Vous l'entendez : elle veut épouser queuque Seigneur,

un Magister, un Bailli, pour faire la Madame. Mais apprenez, Mademoiselle, que chacun vaut son prix. J'estimons autant notre profession que leur science, et Blaise le Vigneron ne se donneroit pas pour tous les Procureurs du Baillage. Fi donc! toute leur besogne n'aboutit souvent qu'à faire de la peine; mais nous, je ne travaillons jamais que pour la santé et le plaisir.

ARIETTE.

Grace à nos soins, quand la vendange est bonne,
De tous côtés on accourt pour nous voir;
On entend gémir le pressoir.
Le vin dans la cuve bouillonne:
Il fait éclater les cerceaux;
Mais, morguienne! à coups de marteaux,
Je vous l'enchaînons dans la tonne,
Dont j'allons parer nos caveaux.
Par-tout de la liqueur vermeille
Les flots purs coulent à foison.
Chacun rit, s'anime, s'éveille,
Et chante en vuidant sa bouteille,
Et le vin et le Vigneron.

Grace à nos soins, &c.

(*Pendant cette Ariette, Agathe est toujours occupée à son ouvrage, & Simone applaudit à Blaise par ses gestes.*)

SIMONE.

Et v'la ce qui s'appelle avoir du plaisir. Aussi quand j'y suis, comme je m'en donne! Vous en souvient-il, compere Blaise?

ARIETTE.

A la vendange derniere,
Il falloit me voir danser,
Recommencer
Sans me lasser :
J'engageois d'la bonne maniere
Les garçons à se trémousser,
Toujours en cadence,
Par ici, Compere, et par-là,
Et trallallire et trallalla,
Et vive la danse.
Dans un coin, d'un air boudeur,
Ma fille cachoit son humeur...
Vas, mon enfant, j'aurai beau faire ;
Tu ne vaudras jamais ta mere.

Mais moi, compere Blaise, mais moi !

A la vendange derniere, &c.

(*A la reprise, elle prend Blaise, & le fait danser.*)

BLAISE, *continuant à danser, quoique Dame Simone l'ait quitté.*

Courage, Dame Simone, courage !

SIMONE, *le caressant.*

Allez, mon petit Compere, ne vous inquiétez pas ; vous serez mon Gendre : je vous baillerai ma fille ; vous avez ma parole ; ça suffit. Je m'en vas un peu lui parler sérieusement... Courez, de votre côté, trouver le Tabellion ; vous savez d'quoi je sommes convenus ?

BLAISE.

Oui, j'ons déja prévenu le Notaire : tout sera prêt

pour ce soir ; mais j'y repasserons encore. Sans adieu, Dame Simone... Bon jour, Mademoiselle Agathe.

SIMONE, *d'un air gracieux.*

Votre servante, Monsieur Blaise.

(*Blaise sort.*)

SCENE III.

SIMONE, AGATHE.

MA mere, de grace, écoutez-moi.

SIMONE.

Vous allez me parler encore de votre Julien ?

AGATHE.

Hélas ! oui.

SIMONE.

Et moi, je prétends que vous n'y pensiais plus.

AGATHE.

Je ne le puis pas.

SIMONE.

Mais je le veux.

AGATHE, *vivement.*

Est-ce que je suis la maîtresse d'oublier quelqu'un à qui j'ai du plaisir de penser sans cesse ? (*Très-vivement.*) Vous l'exigez en vain ; vous n'y réussirez pas.

ARIETTE.

Rien ne peut bannir de mon ame,
Ni mon amour, ni mon ennui !
Le seul nom de Julien m'enflamme ;
Personne n'aimoit comme lui !

En partant il me dit : » Agathe,
» Je te vais quitter, malgré moi ! »
Et l'on veut que je sois ingrate !
Ne m'en imposez pas la loi !

SIMONE.

Vraiment, je ne dis pas que Julien ne soit un joli garçon ; mais tu sais qu'il s'est fait soldat.

AGATHE.

Mais, mon pere ne l'avoit-il pas été ?

SIMONE.

C'est bien différent. Il ne l'étoit plus quand je l'ons épousé ; et j'avois des preuves qu'il m'aimoit.

AGATHE.

Je suis bien sûre aussi que Julien m'aime.

SIMONE.

Oui-da ! un garçon qui est au bout du monde ? Comme ça raisonne ! comment veux-tu, ma pauvre enfant, que les hommes nous soyions fideles quand ils sont loin de nous ; c'est tout ce qu'ils pouvont faire, quand je ne les pardons pas de vue.

AGATHE.

Oh ! je saurai bientôt à quoi m'en tenir ; et quand je devrois aller toute seule au village prochain, pour y consulter ce fameux Sorcier, qui sait tout...

SIMONE.

Oui ! il t'en dira de belles ; ce sont des fripons que tous ces gens-là. Mais tant y a qu'il n'y a ni Sorcier, ni sorcellerie qui tienne. Quand je t'avons dit : aime Julien, ma fille, tu l'as fait ; et c'étoit raisonnable, parce que j'en avions la fantaisie. A présent, je voulons que

que tu l'oublies, et il faut nous obéir d'même : Julien est parti, il ne revient, ni ne baille de ses nouvelles; c'est lui qui a tort. Est-ce que j'avons le loisir de te garder fille pendant dix ans ? Si tu le crois, tu te trompes ; v'là le Compere Blaise qui se présente ; c'est un garçon sage, riche...

AGATHE.

Oui, du bien d'auttui.

SIMONE.

Eh ! que nennin : du sien propre. Il est un peu simple, un peu crédule ; c'est ce qu'il faut pour faire un bon mari. J'ons un gros procès ensemble qu'il consent de tarminer en baillant notre signature et la sienne, et j'entendons que, drès ce soir, tout ce tracas-là finisse.

AGATHE.

Que je suis malheureuse ! Mais, ma mere, songez donc que je n'aime point du tout ce Monsieur Blaise.

SIMONE.

Tant mieux pour toi, vraiment ; t'en auras moins de tintoin ; vas, vas, ma fille, tu apprendras quelque jour à tes dépens, qu'une honnête femme n'aime jamais que trop son mari. Parguienne ! la plupart du tems, quand on s'épouse, on ne se baille pas le loisir de penser si on s'aime : tout ça n'y fait rien, drès que les finances se convenont : on s'arrange, le mariage se tarmine, et l'amitié viant quand alle peut : c'est la belle magniere.

SCENE IV.

SIMONE, JUSTINE, AGATHE.

JUSTINE *accourt en sautant.*

MA marraine, ma marraine...

SIMONE, *d'un ton grondeur.*

Eh bien ! que voulez-vous, petite fille ?

JUSTINE.

V'là Monsieur Blaise qui se promene avec le Tabellion : il dit comme ça qu'il va épouser Agathe.

SIMONE.

Sans doute.

JUSTINE, *d'un ton naïf.*

Oh ! puisque vous donnez un mari à votre fille, donnez-m'en donc un aussi, ma bonne petite marraine.

SIMONE.

En voici bien d'un autre ! Comment ! vous avez envie d'être mariée ?

JUSTINE, *en riant.*

Vraiment, oui : tout le monde me dit que ça fait grand plaisir.

SIMONE.

Et, à qui voulez-vous l'être ?

JUSTINE.

Mais... à qui vous voudrez ; moi, cela m'est égal.

AGATHE, *vivement.*

Eh bien ! ma mere : Justine est beaucoup plus ai-

mable que moi : que ne la donnez-vous à Monsieur Blaise ?

SIMONE, *à sa fille.*

Taisez-vous.

JUSTINE, *d'un air en-dessous.*

Oh ! je ne veux pas vous enlever votre amoureux.

AGATHE, *vivement.*

Je vous le cede de tout mon cœur.

JUSTINE *baisse les yeux, & joue avec son tablier.*

Ce n'est pas de celui-là que je me soucierois d'être la femme.

SIMONE, *durement.*

Vous en aimez donc un autre ?

JUSTINE, *intimidée.*

Je ne sais pas.

SIMONE, *ferme.*

Parlez, parlez.

JUSTINE, *reculant.*

Mais non, ma marraine ; je trouve seulement bien jolis les bouquets que Bastien me donne.

SIMONE.

(*A part.*) Qu'entends-je ? la petite masque ! un garçon que je me réservois !... (*Haut.*) Ah ! vous vous donnez les airs d'aimer Bastien ! C'est bon à savoir.

JUSTINE.

Mais je ne vous dis pas que je l'aime : je serois seulement plus contente de l'épouser qu'un autre... Si j'ai du plaisir à voir Bastien, ce n'est pas ma faute... Et puis n'est-il pas bien permis à mon âge d'avoir un peu d'envie d'être mariée ?

ARIETTE.

(*Pendant cette Ariette, Agathe resserre son linge, ses fers, & met le tout sur la table.*)

Jeune fillette,
Sans trembler, n'ose faire un pas.
Les mamans, les papas,
Chacun la guette,
Tout l'inquiette;
Jeune fillette,
Sans trembler, n'ose faire un pas.

C'est une gêne, un martyre.
Danses, chansons, petits jeux,
Regards, sourire,
Pour elle est un crime affreux.
Jeune fillette, &c.

Mais quand on est femme, oh! cela est bien différent.

SIMONE.

Oh! vraiment, vraiment, v'là de belles raisons que vous me baillez-là... (*A part.*) J'aurons l'œil que Bastien et elle ne se trouvions plus ensemble... (*Haut.*) Vous ne savez donc pas que vous dépendez de votre frere Julien, que nous ignorons s'il vit encore, et que vous ne pouvez prendre aucun engagement sans son aveu.

JUSTINE.

Mais, Monsieur Blaise dit par-tout que Julien ne reviendra plus.

AGATHE, *vivement, tout en pliant son linge.*

Monsieur Blaise ne sait ce qu'il dit.

JUSTINE.

Que je serai aise de revoir mon frere! je l'aime de tout mon cœur; il m'aime bien aussi, et peut-être ne s'opposeroit-il pas si fort à mon mariage.

SIMONE.

Allez, vous n'en seriez pas si curieuse, si vous saviez comme moi ce qui en est.

AGATHE, *vivement.*

Mais si cela est si fâcheux, pourquoi voulez-vous...

SIMONE.

Paix... il y a bien de la différence.

(*Elle les prend toutes deux par la main.*)

ARIETTE.

Mes chers enfans, laissez-moi faire.
Je suis de bonne foi:
Je vous chéris en mere;
Laissez-moi faire,
Dans cette affaire
Ne vous fiez qu'à moi.

(*Elle les conduit chacune à un côté du Théatre.*)

(*A Justine.*) Vas, le mariage
Est un esclavage
Où l'on n'éprouve que des rigueurs...

(*A Agathe.*) Dans le mariage,
Une femme sage
Ne trouve jamais que des douceurs.

(*A Justine.*) Il n'a que des rigueurs.
(*A Agathe.*) Il n'a que des douceurs.

(*Elle les rassemble, & reprend l'Ariette.*)

Mes chers enfans, laissez-moi faire, &c.

(*A Agathe.*) Blaise est ton fait... (*A Justine.*) Vous perdez votre tems, petite fille, de songer à Bastien; on m'a bien avertie qu'il en aimoit une autre.

(*Ici on apperçoit Bastien.*)

SCENE V.

JUSTINE, SIMONE, BASTIEN, AGATHE.

BASTIEN, *qui a entendu les dernieres paroles de Simone, accourt.*

OH! pour cela non, Dame Simone, je n'ai de ma vie aimé que Justine.

JUSTINE, *d'un ton très-malin.*

On vous a mal avertie, ma marraine.

SIMONE.

Taisez-vous, petite sotte... (*A part.*) Que vient faire ici cet étourdi? tâchons de les séparer... (*Haut.*) Allons, resserrez tout cela, ma fille, et rentrez vîte. Vous savez bien que Monsieur Blaise et le Notaire ne sont pas faits pour vous attendre.. (*A Justine.*) Et vous aussi; marchez devant moi. Oh! vraiment, je ne vous laisserai plus causer avec les garçons. (*Elle fait marcher ses deux filles devant elle. Justine & Bastien se saluent des yeux.*

Simone revient tout de suite, & caresse Bastien.) Adieu, mon ami Bastien. N'est-ce pas une honte, à un joli jeune homme comme vous, de s'amuser avec des enfans ! Allez, je vous réserve quelque chose de bien meilleur. Adieu, mon petit Bastien; adieu, mon ami.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

BASTIEN, *seul, & tout étonné des caresses de Simone.*

Que veut-elle dire cette folle, avec ses caresses ?... Elle emmene Justine. En vain son frere me l'avoit promise en mariage : de la façon dont s'y prend dame Simone, je suis bien tenté de croire qu'elle a sur moi des vues pour elle-même... Si Julien pouvoit revenir, son retour feroit mon bonheur : il m'accorderoit Justine, il m'aideroit à obtenir le tendre aveu qu'elle s'obstine à me refuser.

ROMANCE.

Nous étions dans cet âge encore
Où chacun ignore
L'amour et l'espoir.
Dans son cœur on ne sent éclore
Que le seul desir de se voir.

D'un bouquet cueilli pour Justine,
Que ma main badine
Dans son sein a mis,

Sur sa bouche encore enfantine
Le plus doux baiser fut le prix.

Aujourd'hui la friponne oublie
La fleur si jolie
Qui fit son plaisir,
Et je n'oublierai de ma vie
Le baiser que j'osai cueillir.

SCENE VII.

JULIEN, BASTIEN.

JULIEN, *en habit de voyage.*

A la fin, m'y voici.

BASTIEN, *à part.*

Qu'entends-je?...Qui peut conduire ici ce voyageur?... Mais quels traits!

JULIEN, *sans voir Bastien.*

Je me sens renaître. Ma foi! on a raison de dire qu'il fait bon reprendre son air natal. La chaumiere où je suis né me plaît cent fois mieux qu'un palais.

BASTIEN, *à part.*

Si j'en crois mon cœur...

JULIEN, *regardant Bastien.*

Que vois-je?... mais, oui, vraiment.

BASTIEN.

Approchons-nous...

JULIEN.

Je ne me trompe point.

BASTIEN, *vivement.*

C'est lui.

JULIEN, *vivement.*

C'est lui.

TOUS DEUX.

C'est lui-même.

JULIEN, *l'embrassant.*

Mon cher Bastien !

BASTIEN *l'embrasse.*

Mon cher Julien !... quoi !... c'est toi que je revois, que j'embrasse ; toi dont j'attends tout mon bonheur ! Comment te portes-tu ?... d'où viens-tu ?

JULIEN.

Je me porte bien. Je reviens des Indes ; j'avois suivi, par devoir, sur les côtes de Bretagne, ce jeune Gentilhomme, le fils de la Dame du village ; je l'aimois assez. Mais la plupart des grands Seigneurs ressemblent aux belles peintures ; ça n'est bon à regarder que de loin. J'ai bien vîte cessé d'estimer celui-ci, en commençant à le connoître. Il étoit trop fier pour écouter mes avis, et j'étois trop franc pour approuver ses sottises. Bref, obligé de le quitter, je me suis fait soldat.

BASTIEN.

Soldat ! c'est un rude métier.

JULIEN.

Parbleu ! j'étois né pour servir, et j'ai choisi le meilleur maître.

BASTIEN.

Mais n'as-tu pas éprouvé bien des fatigues?

JULIEN.

Oh! je t'en réponds; mais, ma foi, mon ami, cet état rapporte de l'honneur, ne coûte rien au sentiment; et, tout bien compté, l'honnête homme y gagne. A peine avois-je eu le tems d'écrire, qu'il me fallut suivre mon régiment, que l'on embarquoit pour les Indes: oh! c'est-là, par exemple, que nous avons, pendant cinq jours, essuyé la plus vigoureuse tempête.

BASTIEN, *effrayé.*

Cela doit être bien affreux?

JULIEN.

Il est vrai, mon ami, que, pour le moment, ça n'est pas agréable; mais, bon! après la tourmente vient la bonace; et quand on jouit de l'un, on oublie l'autre. Tiens, écoute.

ARIETTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux.
Bientôt du ciel la fraîcheur bienfaisante
Se change en un tems nébuleux.
Le vent croît... s'éleve .. s'augmente...
On le voit des flots qu'il tourmente,
Précipiter les roulemens.
L'éclair brille, la foudre éclate.
En vain les matelots tremblans
Se courbent sur la rame ingrate;
Des cables, des flots et des vents,
On entend les mugissemens.
L'horrible bruit de la tempête,

Du nocher le cri douloureux,
Frappent l'écho qui les répéte,
Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore
Ramene un beau jour.
Le ciel se colore;
Le soleil y brille à son tour.
D'un vent frais le naissant murmure
Du nocher bannit les frayeurs;
Et le calme qui le rassure,
Regne sur l'onde et dans les cœurs.

BASTIEN.

Mais en l'attendant, on pâtit.

JULIEN.

Arrivé à notre destination, j'ai successivement été volé, blessé, fait prisonnier. J'en suis revenu; j'ai gagné de l'honneur et quelque peu d'argent. Une partie m'a servi à traiter de mon congé, et, tout en riant, je rapporte l'autre; mais laissons cela; nous aurons le tems d'en causer ensemble: dis-moi vîte à ton tour ce qui se passe ici: comment vont les affaires, les plaisirs? comment s'y porte ma chere Agathe?

BASTIEN.

Tu ne pouvois arriver plus à propos pour danser à sa noce.

JULIEN, *étonné.*

Que me dis-tu?... Agathe se marie?

BASTIEN.

Dès ce soir.

JULIEN.

Est-il possible? Agathe, que j'aime ! Agathe... qui m'a tant juré de n'aimer que moi !... Elle me trahit !... Non, je ne te crois pas.

BASTIEN.

Rien n'est plus vrai : c'est le vigneron Blaise qui l'épouse.

JULIEN, *très-vivement, comme un homme qui abonde dans ses idées, & dont les paroles sont entrecoupées.*

Arrête, mon cher Bastien .. Oh ! si je m'en croyois... Elle épouse Blaise ?... Elle épouse Blaise ?... lui que j'ai cru mon meilleur ami !... lui à qui j'ai confié, en partant, tout mon bien.

BASTIEN.

Que veux-tu dire ?

JULIEN.

Oui, vraiment; c'est entre ses mains que j'ai remis cette petite cassette qui renferme le seul argent comptant que j'ai recueilli de la succession de mon pere : il le devoit remettre à ma sœur, et je vois trop que le fourbe n'en a rien fait...Il s'enrichit de mes dépouilles !... Il m'enleve Agathe ! elle y consent !...

BASTIEN.

Modere-toi.

JULIEN.

Je ne le puis... Je vais l'aller trouver, l'accablet de reproches, et quitter ce pays pour jamais.

BASTIEN.

Ecoute.

JULIEN.

JULIEN.

Je la vois d'ici pleurer, gémir, me demander un pardon, que j'aurai peut-être encore la foiblesse de lui accorder... Oh! si je pouvois plutôt causer avec elle sans en être reconnu, pénétrer ses vrais sentimens... voir un peu jusqu'à quel point elle et ce frippon de Blaise portent la malice et l'ingratitude!

BASTIEN.

Cela seroit excellent; mais le crois-tu facile?

JULIEN.

En me déguisant.

BASTIEN.

Comment?

JULIEN *cherche.*

Parbleu!... en... en pelerin, par exemple.

BASTIEN, *d'un ton d'intérêt, & réfléchissant.*

Oui-da... Mais... tiens... Oh! écoute, il me vient une bien meilleure idée.

JULIEN.

Dis-la donc vîte.

BASTIEN, *en regardant si on l'écoute.*

Personne ne t'a encore apperçu, que je sache; et il faut que tu saches aussi, toi, qu'ils attendent ici depuis quelques jours un Sorcier qui fait grand bruit aux environs. Agathe m'a confié qu'elle le vouloit consulter... Si je te faisois passer pour lui?

JULIEN, *étonné.*

Pour un Sorcier!

BASTIEN.

Sans doute. Tu n'auras pas grande peine à deviner ce

que tu sais déja ; et pour eux, puisqu'ils veulent bien croire qu'il y a des sorciers dans le monde, il ne leur sera pas plus difficile de croire aussi que tu es celui qu'ils desirent.

JULIEN, *avec vivacité.*

Oui... sans doute .. aussi bien ai-je rencontré quelques-uns de ces fripons-là dans mes voyages : il en est même avec qui je me suis associé pour mieux connoître leurs fourberies.

BASTIEN.

Pourvu que tu puisses imiter un peu leur jargon.

JULIEN, *gaiement.*

Laisse faire... j'ai apporté avec moi l'habit d'un ancien Dervis Indien : je l'achetai là-bas par curiosité, et il va me servir à merveille ; sous ce déguisement, j'étonnerai nos paysans ; j'intimiderai les uns, je gagnerai la confiance des autres ; je pourrai... Mais prenons garde que l'on ne m'apperçoive : ne dis rien de mon retour, et sois discret, même avec ma sœur.

BASTIEN.

Ne crains rien. Viens chez moi ; fais-y porter ton bagage. Tu dois avoir besoin de repos.

JULIEN, *pénétré.*

Ah ! mon ami, ne crois pas que j'en prenne.

D U O.

JULIEN.

Agathe me trompe, m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Je veux que l'ingrate partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Modere ton courroux,
Cher ami, sois plus sage.

JULIEN.

Non, non; je veux qu'elle partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Mais si le sien n'est point volage;
S'il te prépare un sort plus doux?

JULIEN.

Je crois, dans ma douleur extrême,
La voir auprès de son époux,
Lui répéter: c'est toi que j'aime;
Lui donner les noms les plus doux.
Elle me trompe, elle m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.

ENSEMBLE.

JULIEN.	BASTIEN.
Suis-moi. Si ma sœur t'est chere,	Je te suis. Ta sœur m'est chere.
Comme ami, comme beau-frere,	
A ton tour, tu dois partager	A mon tour, je dois partager
Mes chagrins, ma juste colere,	Tes chagrins, ta juste colere,
Et m'aider à me venger.	Et t'aider à te venger.

(*Ils sortent en s'embrassant.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BASTIEN, JULIEN.

Julien, travesti en Dervis Indien; mais sans charge, avec une robe qui cache son premier habit, un bonnet auquel tient une barbe. Il porte à la main une baguette.

BASTIEN.

Courage, mon ami! j'ai déja répandu le bruit de ton arrivée, et nos paysans ne tarderont pas à te venir consulter.

JULIEN.

J'ai, tout en m'habillant, concerté quelque projet; mais j'ai bien peur qu'ils ne me reconnoissent.

BASTIEN.

Déguisé comme tu l'es, et depuis le tems qu'ils ne t'ont vu, je te jure que tu n'as rien à craindre.

JULIEN.

Que je vais avoir de plaisir à me venger de Blaise!

BASTIEN.

Tu sais combien il est crédule, simple, timide...

JULIEN.

N'importe; il me trahit, et je puis tout soupçonner : puisqu'il a bien l'indignité de me ravir ma maîtresse, je le crois aussi capable de me nier mon dépôt; mais j'y saurai mettre ordre.

BASTIEN.

Calme ta colere, et n'oublie point l'unique prix que j'ai mis à mes soins; aide-moi, mon cher Julien, à lire dans le cœur de Justine : songe que tu me l'as promise, que je l'adore, que Simone me la refuse.

JULIEN.

Sois tranquille.

BASTIEN.

Je l'ai avertie, et... Tiens... justement c'est elle qui s'approche. (*On apperçoit Justine.*) Regarde, elle n'a grandi que pour embellir.

JULIEN.

Paix, laisse moi faire; cache-toi derriere ces arbres, et ne reparois qu'à propos.

(*Bastien se cache derriere un arbre.*)

SCENE II.

JUSTINE, JULIEN, BASTIEN, *caché.*

JUSTINE, *à part.*

BASTIEN m'a dit que le Sorcier étoit arrivé ; j'ai tant d'envie de le consulter, que je suis accourue bien vîte.

JULIEN, *à part.*

Il n'a vraiment pas tort ;... elle est drôlette... (*Haut.*) Bon jour, ma belle enfant.

JUSTINE *apperçoit le Sorcier, & a peur.*

Ah ! Ciel !... que vois-je ?... Monsieur, ne m'approchez pas.

JULIEN, *riant.*

Comment ! je vous fais peur ?

JUSTINE, *en se reculant.*

Non ; mais je tremble... que ma marraine.

JULIEN.

Eh ! là, rassurez-vous ; je ne suis ici que pour vous rendre service.

JUSTINE *reculant toujours.*

Oh ! je n'en ai pas besoin.

JULIEN.

Vous me trompez ; je lis dans vos petits yeux que vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Vraiment, oui... C'est donc vous qui êtes un Sorcier ?

JULIEN.

Justement. Allons, donnez-moi la main. Voyons, que voulez-vous savoir ?

JUSTINE.

Oh ! dame, tenez, ce sont des choses bien difficiles.

JULIEN.

N'importe, expliquez-vous ; je me suis toujours intéressé au sort des jeunes filles.

JUSTINE.

Dites-moi d'abord, s'il est bien vrai que mon frere Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Gardez-vous de le croire ; il reviendra, et bien plus tôt que l'on ne pense.

JUSTINE *saute.*

Ah ! que je suis contente !

JULIEN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

JUSTINE.

Comment ne l'aimerois-je pas ? il ne m'a jamais fait que du bien et des caresses ; dès qu'il sera revenu, je quitterai cette méchante Simone qui gronde toujours... et puis... peut-être bien mon frere...

JULIEN.

Achevez.

JUSTINE, *en jouant avec son tablier.*

Me mariera-t-il ?

JULIEN.

Vous voudriez l'être, et avec qui ?

JUSTINE.

Voilà ce qui m'embarrasse. Ils me disent tous ici que je suis amoureuse de Bastien. Je n'en sais rien. Seriez-vous assez habile pour m'apprendre ce qui en est.

JULIEN.

Rien n'est plus aisé.

JUSTINE.

C'est un garçon qui m'a fait bien de la peine... et bien du plaisir.

CHANSON.

Sur les gazons,
Loin des garçons,
Quand les fillettes du village
Parloient d'amour, de mariage,
J'écoutois sans comprendre rien.
Dès que j'ai vu Bastien,
J'ai pris plaisir à leur langage.
Je ne sais si c'est mal ou bien;
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Bastien.

Quand d'un bouquet,
Frais et bien fait,
Quelque garçon m'offre l'hommage,
Je le prends sans en faire usage;
Mais une simple fleur, un rien
Qui me vient de Bastien,
Me plaît mille fois davantage.
Je ne sais, &c.

Pour bien danser,
Sans me lasser,
On me connoît dans le village.
Mais quand c'est Bastien qui m'engage,
Je perds la force, le maintien ;
(*Bastien sort de derriere l'arbre & écoute.*)
Je suis lasse d'un rien,
Puis le feu me monte au visage.
Je ne sais, &c.

BASTIEN *accourt, & lui prend la main.*

Non, ne m'en voulez jamais, ma chere Justine : j'obtiens enfin l'aveu que j'attendois.

JUSTINE, *naïvement.*

Comment ! vous étiez là ?

BASTIEN.

Oui ; j'ai tout entendu. En êtes-vous fâchée ?

JUSTINE.

(*Avec ingénuité.*) Non, puisque ça vous fait plaisir.. (*Finement, en faisant une petite menace à Julien.*) Mais vous êtes un méchant, Monsieur le Sorcier.

JULIEN, *en souriant.*

Ah ! vous ne m'en voudrez pas long-tems ; allez, le meilleur secret de mon att, c'est d'accorder les amoureux avec leurs maîtresses... Ah ! çà, la paix, en attendant que Julien vous vienne unir.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc.

BASTIEN.

Chut ! j'entends nos gens qui arrivent... (*A Julien, à part.*) Je t'ai instruit.

JULIEN, *à Bastien.*

Ne crains rien... (*Il apperçoit les Paysans.*) Que vois-je ! Agathe... Blaise... Ah ! leur vue me rend ma colere.

BASTIEN.

Contiens-toi.

JULIEN, *se contraignant.*

Oui... je le dois... Mais qu'il m'en coûte !

SCENE III.

AGATHE, SIMONE, JULIEN, BASTIEN, JUSTINE, BLAISE, TROUPE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

CHŒUR.

JE venons en diligence,
J'accourons tous vous prier,
Comme Sorcier ;
De nous bailler audience.

JULIEN, *d'un air imposant.*

Parlez, parlez,
Vos desirs seront comblés ;
J'en atteste ma puissance.

BLAISE, *en tournant son chapeau.*

Si j'osons nous présenter...

AGATHE, *d'un air timide.*

Daignez d'abord m'écouter.

SIMONE.

Patience, patience;
C'est moi...

BLAISE.

C'est moi...

AGATHE.

C'est moi...

TOUS.

C'est moi qu'il faut contenter,

JULIEN, *bas à Bastien.*

Agathe, Agathe est charmante;
Elle m'enchante.

BASTIEN, *bas à Julien.*

Tu vas te trahir.

JULIEN, *bas à Bastien.*

Je sais me contenir.

CHŒUR, *qui reprend.*

Je venons en diligence, &c.

SIMONE.

Il est bon de vous instruire...

BLAISE.

D'abord, je venons vous dire...

ENSEMBLE.

JULIEN.	CHŒUR.
Parlez, parlez:	
J'en atteste ma puissance;	Pour apprendre notre chance,
Vos desirs seront comblés.	Je nous sommes assemblés.

BLAISE.

Je venons donc vous instruire...

JULIEN, *d'un air capable.*

M'instruire !... voilà du nouveau, par exemple. Vous venez m'instruire !

BASTIEN.

Eh ! vraiment oui !

JULIEN.

Et de quoi, s'il vous plaît ? Qu'il s'est fait hier un vol dans le village, qu'il s'y prépare une noce aujourd'hui ; que l'on reverra bientôt quelqu'un que l'on n'attend gueres que Maître Blaise épouse, peut-être malgré elle, une fille....

SIMONE *l'interrompt.*

Doucement, doucement ; je ne vous demandons pas les secrets de familles.

JULIEN.

Et vous-même, qui parlez, venez-vous m'apprendre que vous vous nommez Dame Simone, veuve depuis trois ans, mere de la petite Agathe, et amoureuse, malgré votre âge, du jeune...

SIMONE, *vivement.*

V'là qui est fini, Monsieur le Sorcier, v'là qui est fini ; je ne doutons plus de votre science.

JULIEN.

Je le crois ; mais vous n'y êtes pas. Je vous ferai voir bien pis dans la suite. Je vous apprendrai de quoi je suis capable.

ARIETTE.

Dans la magie,
A mon pouvoir rien n'est égal :
Rien ne résiste à mon génie.

Je

Je ne fais qu'un signal,
Et l'Empire infernal
Devant moi s'humilie.

Voulez-vous voir voler des Diables,
Des Huissiers, des Greffiers,
Des Procureurs, des Créanciers,
Et tous ces monstres effroyables
Qui de l'enfer sont cazaniers?...
A ma voix soumis et traitables,
Ils obéiront les premiers.

Dans la magie, &c.

Je fais aussi choses genrilles,
Dans un magique miroir,
Aux maris j'y fais voir
Tous les secrets de leurs familles.
J'apprends l'art aux amans
D'attraper les mamans;
Je sais les fredaines des filles.

Dans la magie, &c.

SIMONE.

Eh! je ne vous demandons pas des choses si difficiles et si secrettes: tant seulement, comme vous savez le passé et l'avenir...

JULIEN.

Oui; je sais aussi bien l'un que l'autre.

SIMONE.

Je venons vous consulter, et il faut que vous m'écoutiez la premiere, parce que je suis l'aînée et la plus

considérable... Partant, retirez-vous à la maison, vous autres ; je voulons queuque chose de particulier.

JULIEN.

Vous avez raison... (*A part.*) Tout réussit... (*Haut.*) Allez, mes enfans, je ne suis pas ici pour un jour : nous aurons le tems de nous revoir.

SIMONE, *à Blaise.*

Ne manquez pas de rassembler notre monde, et que tout soit prêt quand je retournerons.

BLAISE, *à Simone.*

Ça vaut fait... (*A part.*) Oh ! je reviandrons ; j'ons itou la fantaisie de causer avec le Sorcier.

(*Ils sortent tous.*)

SIMONE, *à part.*

La peste ! il faut tâcher de mettre ce gaillard-là dans nos intérêts... (*Haut.*) Accoutez ici, Justine.

JUSTINE, *revient.*

Que vous plaît-il, ma marraine?

SIMONE.

V'la Monsieur qui est fatigué, allez-vous-en dans le petit buffet, là, à main gauche, en entrant, vous trouverez une bonne bouteille d'un certain vin que je sais bien ; il faut l'apporter avec deux gobelets ; et ne vous trompez pas, entendez-vous?... (*Justine sort.*) (*A Julien.*) Vous ne serez pas fâché de boire un coup, pas vrai?

JULIEN.

Mais, non, ça ne gâtera rien... (*A part.*) Je vais un peu m'éclaircir.

SCENE IV.

SIMONE, JULIEN; ensuite JUSTINE.

SIMONE.

Asseyons-nous sous ce berceau ; je causerons plus à notre aise.

JULIEN.

Comme il vous plaira. (*Ils s'asseient.*)

SIMONE, *d'un ton confiant.*

Ah ! çà, Monsieur le Sorcier, je voyons ben qu'il faut vous parler vrai.

JULIEN.

Oui ; ça s'ra le plus court.

SIMONE.

Vous êtes un habile homme : nous avons tretous en vous de la confiance ; et si vous vouliais, il ne tiandroit qu'à vous de nous rendre sarvice.

JULIEN.

Moi, je ne demande pas mieux. De quoi s'agit-il ?

JUSTINE *revient avec une bouteille.*

Est-ce cela, ma marraine ?

SIMONE.

Allons ; v'là qu'est bon : mettez ça là, et allez-vous-en.

JUSTINE, *à part en s'en allant.*

Qu'elle est méchante !

SIMONE, *versant à boire.*

Buvons un coup... Oh ! qu'on est à plaindre, mon cher Monsieur, d'avoir une famille !.. eh ! là, remplissez votre verre ; ça ne vous fera pas de mal : il est naturel.

V'là notre fille Agathe, je l'aimons bien; c'est tout simple : elle est notre enfant; mais si vous saviez qu'eu tintoin ça me donne! Je li baillons pour mari un homme d'or, un homme tout franc, tout rond, le Compere Blaise.

JULIEN, *d'un ton d'intérêt.*

Et Agathe consent à l'épouser?

SIMONE.

Tredame! faut ben qu'alle y consente.

JULIEN, *à part.*

O l'ingrate!

SIMONE.

Elle a fait queuques difficultés; mais je l'ons sans peine détarminée à l'obéissance.

JULIEN, *à part.*

J'enrage!

SIMONE.

Blaise est un garçon sage, riche: il ne me demande rien; c'est le plus intéressant.

JULIEN, *d'un air contraint.*

Sans doute... Mais Agathe n'avoit-elle pas été promise à un autre?

SIMONE.

Oui; c'est vrai, à un certain Julien, un mauvais sujet qui l'a plantée là; il est parti, peut-être ben mort; je n'en savons rien; je le souhaitons seulement... A votre santé... Vous ne buvez pas?

JULIEN.

Si fait, si fait.

SIMONE.

En tout cas, qu'il soit mort ou non, il ne reviendra plus. Tenez, ne me parlez pas de ces coureurs de pays; ça ne devient jamais rien de bon.

JULIEN.

Doucement; mon art m'apprend que Julien va revenir.

SIMONE.

Vous avez là un art qui ne sait que des choses tristes.

JULIEN.

Oh! il en sait aussi d'assez drôles. Tenez, par exemple, il m'apprend que le jeune Bastien vous tient terriblement au cœur.

SIMONE.

Paix donc! Monsieur le Sorcier, paix donc! n'faut pas dire ça; je n'en suis pas amoureuse: je conviens que c'est un garçon que je voyons de bon œil, et qui me revient assez; mais pourquoi? c'est qu'il est jeune, bien tourné, bien poli, et puis c'est tout. Si j'ons envie de l'épouser, c'est seulement pour l'empêcher d'écouter la petite Justine, la sœur de ce Julien, qui ne vaut pas plus mieux que lui.

JULIEN, *à part.*

Si je n'étois prudent!

SIMONE.

Et puis, une jeune veuve ne peut pas tout faire. Drès que queuqu'un l'aide, ça fait parler. Les bavards, les médisans sont si communs, qu'il faut prendre son parti, malgré qu'on en ait.

DUO.

SIMONE.

Mais buvons donc ensemble,
Trinquons gaiement :
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.
Buvons ensemble,
Trinquons gaiement !

JULIEN.

Oh ! sûrement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble :

Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

Je le crois bien...
(*A part.*)
Ah ! que je grille !

Je le crois bien.
Il est très-bon.

Vous avez raison...
(*A part*)
J'enrage !

Buvons, buvons,
Point de façons.

SIMONE.

Entre nous, ce Julien,
Qui courtisoit ma fille,
N'est qu'un vaurien.

Si je prends Bastien,
C'est qu'il est bon drille...

Mais buvons donc,
Point de façon,
Le vin est bon.
Agathe, en fille sage,
A suivi ma leçon.
Blaise est joli garçon ;
Ils feront bon ménage.

Mais buvez donc.

JULIEN.

Vous avez fort bien arrangé tout cela ; mais mon Art..

SIMONE.

Eh ! laissez-là votre Art ! Tenez, me voulez-vous rendre sarvice ? v'là un petit magot que je vous baille.

(*Elle lui remet une petite bourse.*)

JULIEN *prend la bourse.*

Ce n'est pas l'intérêt... (*à part.*) La peste ! qu'il est nourri ! faut toujours prendre... (*haut.*) Tout franc, vous me gagnez le cœur. (*Ils se levent.* (Çà, voyons que voulez-vous ?

SIMONE.

Ils allont sûrement venir vous consulter : il faut d'abord dire à ma fille que v'là qui est fini : Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Oh ! laissez faire, je lui ménage une bonne surprise.

SIMONE

Il faut itou persuader à Blaise qu'il ne peut mieux faire que de se marier.

JULIEN.

Ce seroit bien aussi mon dessein de lui donner une femme.

SIMONE.

Pour quand à ce qui est de Bastien, je me charge de cette affaire... Mais, chut, j'apperçois quelqu'un : c'est ma fille ; suivez-moi, j'allons vous expliquer ça plus au long.

JULIEN *apperçoit Agathe.*

(*A part, d'un ton ému.*)

Agathe !... (*Haut.*) Je vous suis... (*A part.*) Tâchons de nous délivrer bien vîte de cette bavarde.

(*Ils sortent d'un côté, Agathe entre de l'autre.*)

SCENE V.

AGATHE, *seule.*

MA mere n'est point ici... Tant mieux : je pourrai du moins m'y plaindre. Suis-je assez malheureuse ? Je n'ai plus d'espérance. Ce vilain Blaise, que je ne puis souffrir, est enfermé avec le Notaire. Dès que ma mere sera de retour, ils vont achever mon contrat de mariage... Encore, si je pouvois, comme Justine, rencontrer le Sorcier, le consulter sur Julien ; mais bon ! Julien ne pense plus à moi : voilà qui est fini, il faudra que je sois à Blaise. Est-il possible que Julien m'abandonne ?

ARIETTE.

Revien, revien,
Ma voix t'appelle;
Viens t'opposer à ce lien.
Ton Agathe est toujours fidelle ;
Ecoute sa voix qui t'appelle !
Revien, revien,
Mon cher Julien !

Chacun ici me désespere ;
Tour à tour Blaise et le Notaire,
De ma mere irritent l'humeur.
Dois-je, hélas ! par ma signature,
Moi-même approuver mon malheur ?

Julien, pour te donner mon cœur,
Il n'a pas fallu d'écriture.

Revien, revien, &c.

SCENE VI.

JULIEN, AGATHE.

JULIEN, *à part.*

ELLE est seule.

AGATHE.

Ah ! vous voilà Monsieur ?

JULIEN, *ému.*

Oui... c'est moi... (*A part.*) Que je me sens ému ! que j'ai de peine à me contraindre !

AGATHE.

Attendez, que je regarde si personne ne nous écoute; ce que j'ai à vous dire est si important !

(*Elle va regarder si personne ne s'approche.*)

JULIEN, *pendant qu'Agathe regarde au fond du Théatre, dit à part.*

Je la retrouve encore plus aimable... (*Haut.*) Un garçon du village, qui se nomme Bastien, m'a déja prévenu que vous aviez à me consulter ; approchez-vous.

AGATHE, *à part.*

Je ne sais d'où vient que mon cœur palpite : je veux parler et je me sens si troublée !...

JULIEN.

(*A part.*) Prenons courage... (*Haut.*) Vous vous nommez Agathe, fille de la Dame Simone?

AGATHE, *émue.*

Cela est vrai.

JULIEN, *touché.*

Agathe!

AGATHE.

Eh bien?

JULIEN.

Regardez-moi.

AGATHE, *tremblante.*

Comment!

JULIEN, *montrant son front, & d'un ton très-ferme.*

Regardez-moi là, vous dis-je.

DUO.

JULIEN.

Que vois-je? quelle perfidie!
Osez-vous n'en pas rougir?

AGATHE.

Vous me faites frémir!

JULIEN, *à part.*

Qu'elle est jolie!
J'ai peine à contenir,
Et ma colere et mon plaisir!...
(*Haut.*) Quelle perfidie!
Osez-vous n'en pas rougir?

AGATHE.

Ecoutez-moi, je vous prie.

JULIEN.

C'est demain qu'on vous marie :
Pouvez-vous y consentir ?

AGATHE.

Non, j'aimerois mieux mourir.

JULIEN.

Agathe ! Agathe !
Perfide ! ingrate !
Vous vous troublez,
Tremblez, tremblez !

AGATHE.

Non, non, Agathe
N'est point ingrate.
Vous me troublez,
Vous m'accablez !

JULIEN.

Quoi ! Julien, toujours fidele,
En vain vous rappelle
Des sermens faits tant de fois !
C'est lui qui vous les rappelle ;
Vous n'entendez pas sa voix !
(*Julien continue avec chaleur.*)

C'est Blaise que vous aimez... que vous prenez pour époux... Blaise, l'intime ami de Julien ! trahir sa confiance ! il lui enleve ce qu'il aimoit le plus au monde, et vous y consentez ! Mais ne l'espérez, ni l'un ni l'autre : non, je vous prédis mille traverses ; et quand Julien devroit revenir lui-même...

AGATHE, *vivement.*

Que dites-vous ?... Julien .. je le reverrois ? Ah ! vous m'annoncez mon bonheur !

JULIEN, *étonné.*

Comment ?

AGATHE.

Si vous savez tout, pouvez-vous ignorer que je dé-

teste Blaise ; que c'est ma mere qui, depuis six mois, me tourmente pour ce mariage ?

JULIEN, *à part.*

Qu'entends-je ?

AGATHE.

Et tout cela, sous prétexte qu'en m'épousant, il consent à terminer un grand Procès que j'aimerois cent fois mieux perdre.

JULIEN, *à part.*

Je renais.

AGATHE.

J'ai résisté jusqu'à ce moment. C'est en vain que l'on me répete que Julien ne reviendra plus.

ARIETTE.

Julien sans cesse
Eut ma tendresse.
Pendant le jour, mes yeux
Ne cherchent que les lieux
Où, réunis tous deux,
Il me disoit, d'un ton si tendre :
Chere Agathe, unissons nos vœux !...
Je crois encor, je crois l'entendre !
L'absence sur moi ne peut rien ;
Quand je pleure ou quand je soupire,
Il suffit de nommer Julien,
On me voit aussi-tôt sourire.

Julien sans cesse, &c.

JULIEN.

JULIEN.

Que dites-vous, Agathe?... Ah ! gardez-vous de soupçonner Julien d'infidélité. Il vous aime ; il va revenir.

AGATHE, *très-vivement.*

Ah ! Ciel ! Monsieur, je suis votre servante.

(*Elle veut sortir, Julien l'arrête.*)

JULIEN.

Où courez-vous ?

AGATHE, *d'un ton vif & gai.*

Rassembler sa sœur, ma mere, ses amis, tout le village ; leur annoncer cette nouvelle charmante.

JULIEN.

Arrêtez.

AGATHE *revient d'un air tendre & embarrassé.*

Mais aussi, ne me trompez-vous pas? . . . Cela seroit trop méchant... Tenez, voilà tout l'argent que je possede... si Julien ne m'aime plus, dites-le moi plutôt.

(*Elle lui présente quelques pieces*)

JULIEN *lui repousse la main, qu'elle remet dans sa poche.*

Conservez votre argent... ne craignez rien, vous dis-je. (*Il lui prend la main avec émotion.*) Julien ne vous a jamais tant aimée... Vous le reverrez dès ce soir.

SCENE VII.

AGATHE, BLAISE, JULIEN.

BLAISE *arrive, & sépare Julien d'avec Agathe, dont il tenoit la main.*

EH ! bellement, Monsieur le Sorcier : parlez d'un peu moins près à notre Ménagere.

JULIEN, *surpris.*

(*A part.*) Maudit soit l'importun. (*Haut, d'un air embarrassé.*) C'est que sur cette belle main je considérois certain signe...

BLAISE.

Eh bien ! une autre fois vous autez tout le tems de le considérer en notre présence... Et vous, Mademoiselle, près qui de d'puis ce matin je ne faisons autre métier que de courir ; allez vîte rejoindre votre mere qui vous attend.

JULIEN, *se composant.*

Monsieur Blaise a raison ; rentrez puisqu'on vous appelle. (*Agathe s'éloigne.*) Ne dites mot. (*Julien la suit, laisse Blaise seul sur le devant du Théatre, & dit à part à Agathe.*) Soyez tranquille, et revenez au plus vîte. (*Agathe sort.*)

BLAISE, *à part, pendant que Julien conduit des yeux Agathe.*

Je sommes seuls. Dame Simone vient de me dire que

ce Sorcier étoit un homme en qui je pouvions avoir toute confiance ; si je le tâtions un tantinet à l'occasion de notre mariage.

JULIEN, *à part, de l'autre côté du Théatre.*

Mon rival se vient livrer de lui-même. Ne risquons pas son désaveu : je suis sûr du cœur d'Agathe. Tâchons en ce moment d'intimider Blaise, et de lui reprendre ma cassette. (*Haut ; il s'approche de Blaise & lui frappe sur l'épaule.*) Eh bien ! quoi? qu'est-ce, notre ami? Vous paroissez tout triste.

BLAISE.

C'est que je sis fâché.

JULIEN, *riant.*

Comment ! un jour de noce, la veille d'un mariage ?

BLAISE.

Vraiment... oui; c'est justement ça qui fait que j'avons peur.

JULIEN, *riant.*

Vous avez peur ? Et de quoi donc ?

BLAISE.

Les femmes sont si changeantes !... Agathe pourroit bian itout l'être, et ça fait que je craignons.

JULIEN.

Ah ! j'entends... vous êtes jaloux.

BLAISE.

Ça s'peut ben, jaloux, comme vous voudrais : je n'en savons rien ; mais tenez :

ARIETTE.

Quand j'voyons près d'ma petite
Batiffoler queuque amant,
Tout d'un coup mon sang s'agite,
Il roule, il se précipite,
Et je pards le mouvement.
Ça m'prend comme une migraine,
Ça me tiant entre les yeux...
Du milieu de ma poitreine,
Je sentons monter des feux;
Ils me brûlont le visage,
Et dans mon cœur aussi-tôt,
J'entends tôt, tôt, tôt, tôt, tôt.
Je me désole; j'enrage,
Et je n'ose dire un mot.

JULIEN.

Comment diable! c'est de la jalousie et de la plus terrible. Je vous plains.

BLAISE.

C'est plus fort que moi: et quand je venons à penser qu'après le mariage, il pourroit y avoir de certaines suites .. ça me baille des serremens de cœur.

JULIEN, *en le considérant, & en riant.*

Mais écoutez; je connois des maris qui ne devroient jamais avoir de soupçons sur cet article.

BLAISE.

Eh bien! j'en avons, nous; c'est notre guignon. Et

comme vous savez l'avenir, je venons vous prier, en payant, de nous dire un peu...

JULIEN.

Si votre femme vous sera fidelle ?

BLAISE.

Justement.

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Mais, entre nous soit dit, Maître Blaise, méritez-vous bien qu'on vous le soit, et vous-même...

BLAISE.

Qu'est-ce à dire ?

JULIEN, *à demi-voix.*

Oui, l'êtes-vous au fond du cœur à de certains engagemens ?

BLAISE, *étonné.*

(*A part.*) Ne disons mot. (*Haut.*) Je n'ons jamais manqué à parsonne, Monsieur le Sorcier : je sommes connus ; je n'avons rien à craindre.

JULIEN.

(*A part.*) Ah ! le fourbe. (*Haut.*) C'est ce que mes conjurations me vont bientôt apprendre. Vous allez entendre votre destinée.

BLAISE.

Eh bian ! conjurations, soit : qu'à ça tienne, vous n'avais qu'à conjurer.

JULIEN, *d'un ton très-ferme.*

Vous le voulez ?...

BLAISE.

Oui ; j'allons faire un tour à la maison ; je reviandrons quand tout s'ra fait. (*Il veut s'en aller.*)

JULIEN *le retient.*

Doucement, cela ne s'arrange pas ainsi ; j'ai besoin de votre présence.

BLAISE, *voulant s'en aller.*

Oh ! il faudra que vous vous en passiez. Je ne sommes pas de loisir ; j'ons affaire ailleurs.

JULIEN, *à part.*

Courage ; il s'intimide. (*Haut.*) J'en suis fâché ; (*d'un ton malin*) mais vous resterez Dans l'instant vous en serez quitte. Il ne s'agit que d'avoir tous les deux une petite conversation avec le Diable.

BLAISE, *intimidé.*

Avec le Diable !... Oh ! voilà qui est fini, Monsieur ; je ne suis plus curieux.

JULIEN, *malignement.*

Tant pis ; car il n'est plus tems de reculer. (*Ferme.*) Vous l'avez voulu.

BLAISE, *tremblant, à part.*

Que devenir ?... Quoi ! sérieusement. Ce sera le Diable, Monsieur ?

JULIEN.

Très-sérieusement. Savez-vous que c'est un grand

avantage que je vous procure : vous aurez l'honneur de le voir, de lui parler.

BLAISE, *vivement.*

Oh ! que non ; je me boucherai plutôt les yeux avec mes deux poings.

JULIEN.

Ce sera le plus sage... Allons (*il le prend par la main*), donnez-moi la main... (*Il le conduit au milieu du Théatre.*) Bon... Placez-vous au milieu de ce cercle. (*Il décrit avec sa baguette un cercle sur le Théatre, & place Blaise au milieu.*)

BLAISE, *à part, en se plaçant dans le cercle.*

Pauvre Blaise !

JULIEN.

Sur-tout gardez-vous bien d'en sortir.

BLAISE, *naïvement.*

Oh ! je vous le promets.

JULIEN, *à part, en riant.*

Il tremble.

BLAISE.

Maudite curiosité !

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Silence... je vais commencer.

RECITATIF.

Noirs habitans de la nuit éternelle,
Farfadets, Lutins et Démons,

Qui veillez sur les espions.
Les nouvellistes, les fripons,
Reconnoissez ma voix qui vous appelle.
Protégez un futur époux,
Qu'un esprit diabolique anime ;
Il est soupçonneux et jaloux :
De l'avenir découvrons-lui l'abîme.

AIR.

Quel transport me saisit soudain !...

BLAISE.

Tout mon corps tremble.

(*Ici Blaisé mêt ses mains devant ses yeux.*)

L'enfer s'assemble.

JULIEN.

La terre tremble,
L'enfer s'assemble,

Et j'entends un bruit souterrain.

(*Julien imite un Chœur de Démons.*)

Nous quittons les retraites sombres,
Nous accourons du sein des ombres.

(*Il reprend sa voix.*)

Vous paroissez...

BLAISE, *tremblant & se bouchant les yeux.*

Ma frayeur est extrême...

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Paix.

BLAISE.

Ma peur est extrême.

JULIEN.

C'est le grand Diable lui-même ;
Ecoutez, Blaise, et frémissez.
(*Il imite la voix du Diable.*)

RECITATIF.

Si tu veux d'une épouse tendre,
Fixer seul l'amoureux desir,
O Blaise ! pour y parvenir,
A Julien commence par rendre
La cassette et l'argent que tu lui veux ravir.
Tu dois m'entendre.

BLAISE.

AIR.

(*A part.*) Le Diable vient de me trahir.
(*Haut.*) De tout mon cœur, dans l'instant même.

JULIEN, *avec sa voix naturelle.*
Respectez son ordre suprême.

BLAISE.

Dans le moment.

JULIEN.
Il y consent.

BLAISE.
Ah ! quel tourment !

JULIEN *s'essuie le visage, comme s'il avoit eu bien de la peine.*

Voilà qui est fini ; vous n'avez plus rien à craindre.

BLAISE *ouvre les yeux.*

Ouf ! ah ! que j'ai souffert ! le Diable est donc parti ?

JULIEN.

Oui, comme il est venu. Ah! ça, vous avez entendu ses volontés ?

BLAISE.

Que trop !

JULIEN.

Vous voyez à quel prix il a mis votre bonheur ? Que Diable aussi ! vous ne nous disiez mot de cette cassette.

BLAISE, *en confidence.*

La peste ! c'étoit un secret. Julien me la laissit en partant. Parsonne n'en savoit rien; et comme ils disiont qu'il ne reviendroit plus...

JULIEN.

J'entends, vous regardiez ça comme un héritage. (*A part.*) Oh! le fripon ! (*Haut.*) Il faut me la rapporter.

BLAISE.

Mais je l'ai bien entendu; c'est à Julien que je la dois remettre.

JULIEN.

Aussi, est-ce à lui que vous la donnerez. Voulez-vous l'aller trouver, ou que je l'appelle ici ?

BLAISE, *incertain.*

Mais...

JULIEN.

Vous n'avez qu'à dire : moi, cela m'est égal; j'ai cinq ou six cents Diables à mes ordres.

BLAISE, *vivement.*

Eh ! non, j'aime mieux qu'il vienne...

JULIEN.

Allez donc la chercher bien vîte, et revenez ici.

BLAISE.

J'y vais dans le moment. (*Il va & revient.*) Au moins, Monsieur le Sorcier, bouche close.

JULIEN, *en riant.*

Ne craignez rien ; je suis trop de vos amis.

(*Blaise sort.*)

SCENE VIII.

JULIEN, BASTIEN.

BASTIEN *accourt.*

AH! mon cher Julien, tout est désesperé.

JULIEN.

Je suis au comble de la joie.

BASTIEN.

On veut absolument contraindre Agathe.

JULIEN.

Agathe m'est toujours fidelle.

BASTIEN.

Simone et Blaise sont réunis.

JULIEN.

Simone et Blaise sont plus attrapés qu'ils ne pensent.

BASTIEN.

Mais écoute...

JULIEN.

Mais... tais toi.

SCENE IX.

BASTIEN, JULIEN, JUSTINE.

JUSTINE *accourt.*

AH ! Monsieur le Sorcier, voici bien autre chose.

BASTIEN, *inquiet.*

Comment ?

JUSTINE.

Je suis perdue, si mon frere ne revient pas bien vîte.

BASTIEN.

Qu'est-ce ?

JULIEN.

Parlez.

JUSTINE, *vivement.*

Simone veut marier Agathe ; elle veut aussi me marier avec un homme que je n'ai jamais vu ; et tout cela pour se conserver Bastien.

BASTIEN.

Est il possible ?... (*A Julien à part.*) Ah ! mon cher ami !

JULIEN, *avec confiance.*

Soyez tranquilles l'un et l'autre.

JUSTINE.

Vous m'avez tant promis que Julien reviendroit !

SCENE X.

BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE.

AGATHE *accourt, & se place entre Bastien & Julien.*

J'ÉCHAPPE à ma mere, j'accours à vous. Je suis désolée ; mon contrat est prêt ; on ne m'écoute plus, on veut que je signe. Je ne sais quel parti prendre ; vous m'avez dit que je reverrois Julien.

JUSTINE.

Vous me l'avez juré.

JULIEN *ému.*

Eh bien !.. oui... vous l'allez revoir.

AGATHE ET JUSTINE, *avec transport.*

Ah ! Ciel !

(*Pendant ce tems, Julien se prépare à quitter son travestissement.*)

JULIEN.

Mais ne serez-vous point effrayées ?

AGATHE.

A-t-on jamais peur de ce qu'on aime ?

(*Toute cette Scene doit être du débit le plus vif.*)

JULIEN.

Le reconnoîtrez-vous ?

JUSTINE.

Son portrait est dans nos deux cœurs.

JULIEN.

Comment l'allez-vous recevoir ?

JUSTINE, *vivement.*

Oh ! je lui sauterai au cou.

AGATHE.

Quoi qu'on en puisse dire, je l'embrasserai mille fois.

JULIEN.

(*A part.*) Quel plaisir !.. (*Haut.*) C'en est fait. (*Il jette son bonnet, sa robe, & paroît tel qu'on l'a vu au premier Acte.*) Le moment est venu... Bastien, Justine, Agathe, embrassez tous Julien.

QUATUOR.

JUSTINE.

Ah ! mon frere !

AGATHE.

Mon cher amant !

JULIEN.

Ah ! ma sœur !.. ma chere maîtresse !

JUSTINE.

Ah ! quelle alégresse !

BASTIEN.

Quel heureux moment !

AGATHE.

Quelle douce ivresse !
Je revois Julien.

JUSTINE.

J'obtiendrai Bastien,
Quelle alégresse !
Est-il bonheur égal au mien ?

JULIEN ET AGATHE.

Que le chagrin cesse.

BASTIEN ET JUSTINE.

Que le plaisir naisse.

TOUS.

De nos cœurs suivons les loix,
Embrassons-nous mille fois.

AGATHE.

Mon cher Julien !

JUSTINE.

Mon frere !

JULIEN *les embrassant.*

Mes amis !

AGATHE.

Mais dites-moi...

JUSTINE.

Mais contez-moi....

JULIEN.

Ma sœur... ma femme ; car vous le serez bientôt, ma chere Agathe ; je vous expliquerai tout. Ne songeons qu'au plaisir.

SCENE XI.

BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

BLAISE, *à part, tient entre ses mains la cassette.*

V'LA toujours la cassette; voyons un peu comme il s'y prendra pour faire venir Julien. (*Il le voit & crie.*) O Ciel! c'est lui; je suis perdu. (*Il jette la cassette, & veut s'en aller.*

(*Justine ramasse la cassette, & la donne dans la coulisse.*)

JULIEN *arrête Blaise.*

Eh! là, arrêtez. (*en riant.*) Ah! ah! Maître Blaise, vous héritez donc comme ça des gens qui ne sont pas morts?

BLAISE *interdit.*

Je ne savions pas....

SCENE XII et derniere.

SIMONE, BASTIEN, AGATHE, JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

SIMONE.

POURQUOI donc tous ces cris?.. Mais... me trompai-je, Julien!

BASTIEN.

Lui-même.

JULIEN *en riant.*

Oui, ce mauvais sujet, ce vaurien, qui....

SIMONE, *interdite.*

Accoutez, Maître Julien, je n'avons pas dit...

JULIEN.

Doucement, j'ai tout entendu.

SIMONE.

Comment! vous êtiez...

JULIEN, *gaiement.*

Le Sorcier; et convenez que ce n'est pas mal l'être, que d'arriver à propos pour déranger vos méchans projets, retrouver ma maîtresse, mon argent, et faire mon bonheur et celui des autres.

SIMONE, *avec humeur.*

Je sis votre servante. Je n'entendons point de pareilles histoires. Ma parole est donnée, faut qu'alle se tienne, et commencez, s'il vous plaît, par me rendre la bourse.

JULIEN.

Oh ! non, en conscience, je ne puis pas. Je la garde ; c'est le présent de noce. Croyez-moi, Dame Simone ; traitons ceci de bonne amitié. Je commence par reprendre Agathe. (*Il donne la main à Agathe.*) Elle m'a été promise, nous nous aimons ; et avec l'argent que je rapporte, et celui que j'ai confié à Monsieur Blaise, dont il voudra bien ne pas hériter, je lui promets une vie agréable. Je donne ma sœur Justine à Bastien. (*Bastien vient se placer entre Justine & Blaise.*) Mais, consolez-vous, je vous garde un mari.

SIMONE.

A moi ?

JULIEN.

Oui ; n'avez-vous pas un procès avec le compere Blaise ? Il faut le terminer : eh bien ! épousez-le, tout sera dit.

SIMONE.

Vous badinez ?

BLAISE.

Sans doute.

JULIEN.

Doucement, Maître Blaise : ce n'est qu'à cette condition que je serai discret dans le village.

AGATHE, *à demi-voix, à Simone.*

Vous m'avez tant répété, ma mere, que Monsieur Blaise étoit un bon garçon, tout rond, tout uni... un peu...

SIMONE *l'interrompt.*

Taisez-vous, sotte. (*A part.*) Me voilà prise. (*Haut.*) Eh bien ! compere Blaise ?

BLAISE.

Eh bien ! Dame Simone ?

SIMONE.

Ma foi ! j'y consens.

BLAISE.

Tope ! et moi itou.

(*Il passe à côté de Simone, & se place entre elle & Agathe.*)

JULIEN.

C'est le bon parti. Soyons d'accord. Tenez, j'en ai assez vu pour n'être pas curieux d'en voir davantage. Vivons tous six ensemble. Avec mon argent, j'acheterai une petite Terre, et, là,

ARIETTE.

Dans le sein de la liberté,
De l'amour et de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence,
Nous opposerons la gaieté.
L'arbrisseau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra la croissance :
Tout s'embellit par la propriété.
Mon jardin n'a point d'étendue ;
Mais il est à moi !
Chez moi, je suis roi.
J'irai, moi-même à la charue,
De mes bœufs presser les efforts ;
Le travail est l'ami du corps :

C'est la paresse qui nous tue.
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime,
Oui, c'est-là le bonheur suprême;
Ou, ma foi! je n'en connois pas.

SIMONE.

T'as raison, mon garçon. Viens, que je t'embrasse; vivons tretous de bonne intelligence.

JULIEN.

C'est ce que je demande; faisons les trois noces, et ne songeons qu'à célébrer, et le Sorcier et son heureux retour.

ALWORTHY.

Fais-moi promptement venir Jones.

DOWLING.

Je vous l'amene. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ALWORTHY, M. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

ALWORTHY.

J'AI peine à revenir du saisissement...

M. WESTERN.

Pourquoi te contraindre? Cacher sa joie, c'est se trahir soi-même.

SOPHIE.

Quel changement heureux!

ALWORTHY.

Aurois-je dû penser que Blifil?...

M. WESTERN.

Allons, qu'il n'en soit plus parlé: c'est un mauvais sujet; ça ne se connoît ni en chiens ni en chevaux Vive mon ami Jones! Comme nous allons chasser! c'est comme celui-là qu'il me falloit un gendre: car rien n'est dérangé; et puisqu'il est ton neveu...

ALWORTHY.

Et mon seul héritier.

M. WESTERN.

C'est comme je l'entends.

SCENE XII.

DOWLING, JONES, *les précédens.*

DOWLING.

ALWORTHY, voici Jones.

M. WESTERN.

Approche, approche ; à nous, à nous.

JONES.

Doucement, Monsieur, point de violence ; respectez mon malheur.

M. WESTERN.

Eh ! non : tu ne sais pas ; embrasse-moi, mon camarade.

ALWORTHY.

Mon cher neveu !

JONES.

Que me dites-vous ?

DOWLING.

Voici l'instant que je t'avois promis.

JONES.

Moi ! votre neveu ?

ALWORTHY.

Oui ; crois-en mes regrets, ma tendresse.

M. WESTERN.

Et pour garant, prends la main de ma fille.

JONES.

Sophie !... Est-ce un songe, une illusion?... Dowling !... (*A M. Western.*) Monsieur, quoi !... (*A Alworthy.*) Je vous appellerai mon oncle ?

SCENE DERNIERE.

Madame WESTERN, *les précédens.*

M. WESTERN.

BON! voici ma sœur : arrivez, arrivez.

Madame WESTERN.

Eh bien! mon frere, quel plan comptez-vous suivre dans cette affaire? Il faut considérer d'abord que les personnes d'un certain état...

M. WESTERN.

Oh! vraiment, vraiment! il y a bien d'autres nouvelles, que toute votre belle politique n'a pas su prévoir. Commencez par embrasser Jones.

Madame WESTERN.

Moi, Monsieur?

M. WESTERN.

Eh! oui : c'est mon ami; c'est mon gendre; je lui donne ma fille. C'est un Summers; sa sœur, son pere... c'est lui... c'est que je suis enchanté.

Madame WESTERN.

En vérité, depuis quinze jours, je ne conçois plus rien aux événemens.

M. WESTERN.

Embrassez toujours.

DOWLING.

On développera ces mysteres.

ALWORTHY.

ALWORTHY.

Ne perdons point de tems : retournons au château ; que nos enfans soient unis dès ce jour.

M. WESTERN.

C'est bien dit ; retournons : il est de bonne heure ; mes chevaux sont frais. Parbleu ! nous aurons le tems de chasser en route... Je parie que tu en meurs d'envie.

ALWORTHY.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, sois certain...

DOWLING.

Arrête : point de bienfaits ; j'ai fait ce que j'ai dû : ma récompense est dans mon cœur.

VAUDEVILLE.

TOM JONES.

JE vous obtiens, vous qui m'êtes si chere ;
Du néant je passe au bonheur.
Dans mon ami, j'embrasse un second pere ;
Un oncle dans mon bienfaiteur.
Quels doux momens ! Ah ! ma chere Sophie,
Chérissons à jamais ce jour !
C'est le plus beau de notre vie ;
C'est le triomphe de l'amour.

SOPHIE.

Un nouveau jour vient éclairer mon ame ;
Je puis te fixer sans rougir.
Le meilleur pere approuve notre flamme ;
Chet Amant, on va nous unir.
En reprenant sa premiere innocence,
Mon cœur, qui deviendra ton bien,
Jouit aussi de sa constance ;
Et ton triomphe fait le mien.

ALWORTHY.

Dès ton berceau, je t'aimai comme un pere ;
On m'a contraint à te punir :
J'en ai gémi ; mon cœur n'est point sévere :
C'est un tourment que de haïr ;
Mais rendre heureux tous les objets qu'on aime,

En plaisirs changer leurs douleurs ;
Oui, c'est-là le bonheur suprême :
C'est le triomphe des bons cœurs.

Madame WESTERN.

De chaque Cour démêler les intrigues,
Bien combiner leurs intérêts :
Quand il le faut, tramer de sourdes brigues,
Dans son cœur voiler ses secrets :
D'après ce plan, heureux qui négocie ;
C'est un politique excellent :
Ses efforts sont ceux du génie ;
C'est le triomphe du talent.

HONORA.

Loin des garçons, fuyez, jeunes fillettes ;
C'est ce que prône une maman.
De votre cœur suivez la voix secrette ;
C'est ce que des yeux dit l'amant.
Qui croira-t-on ? celle qui nous obséde ?
Nenni : le cœur s'ouvre au desir.
L'amant paroît ; la raison céde
C'est le triomphe du plaisir.

M. WESTERN.

Dès le matin, ma vive impatience
Guide ma meute au sein des bois :
Le tems est frais, l'animal que je lance
Sort de l'eau, se rend aux abois.
Tous mes amis partagent ma victoire ;
Elle en est plus chere à mon cœur :

J'entends le cor sonner ma gloire ;
C'est le triomphe du chasseur.

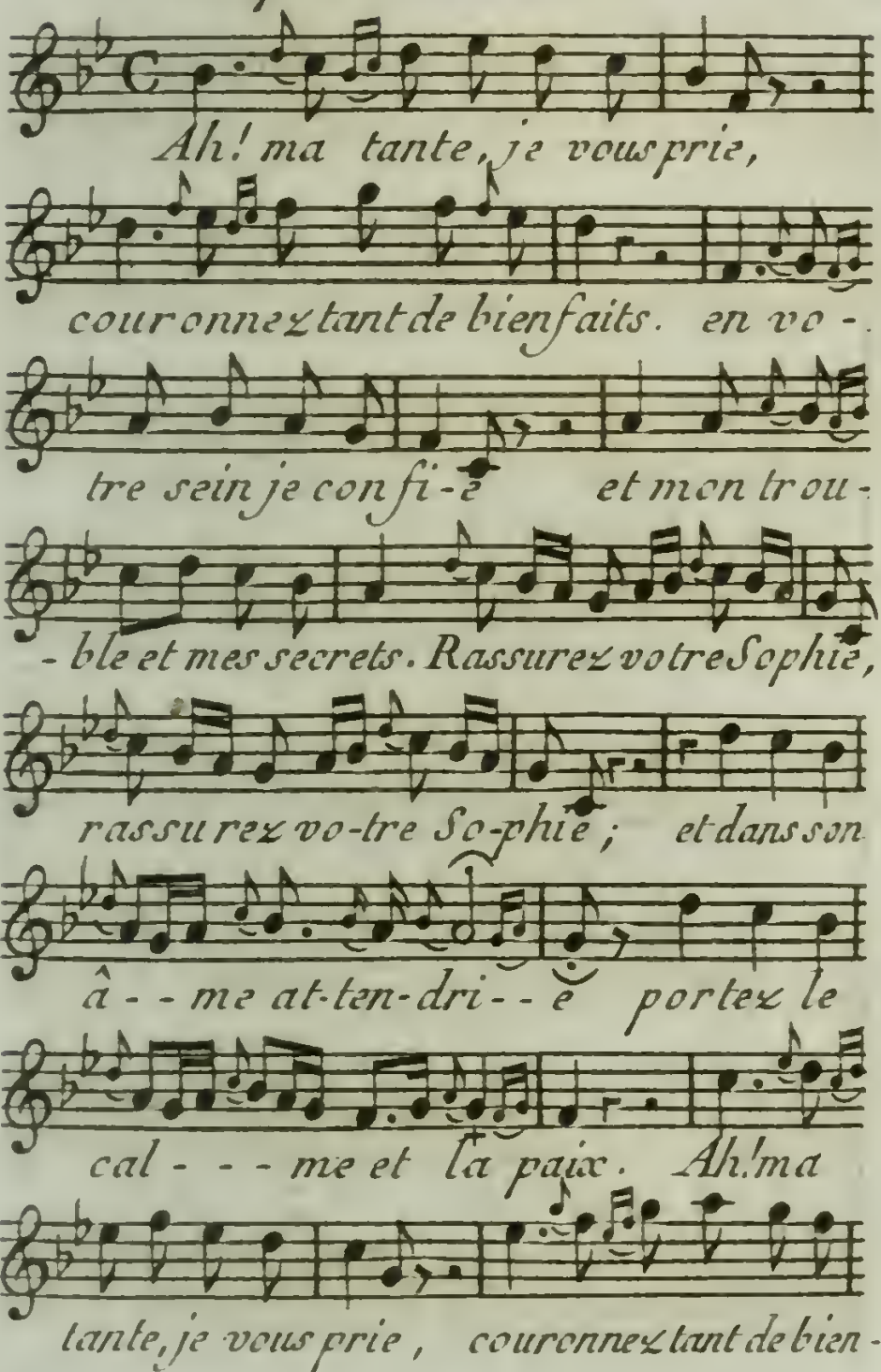
SOPHIE, *au Public.*

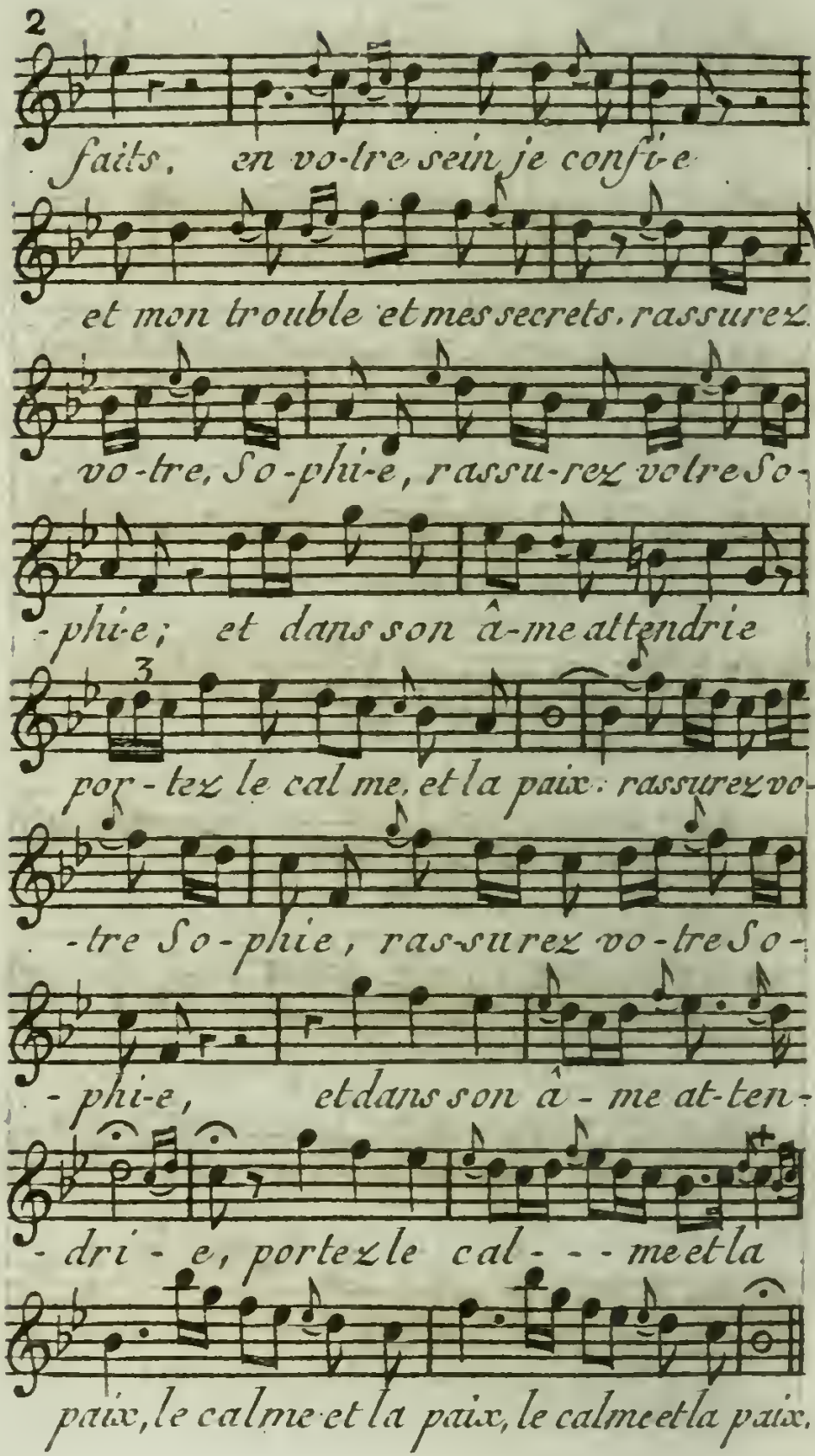
Jone au malheur fut livré dès l'enfance ;
Mais ; enfin, il touche au bonheur.
Doit-il, Messieurs, dans le sein de la France,
Craindre toujours votre rigueur ?....
Que vos bontés soient enfin son partage ;
Et, s'il répond à vos desirs,
Assurez par votre suffrage
Et son triomphe et vos plaisirs.

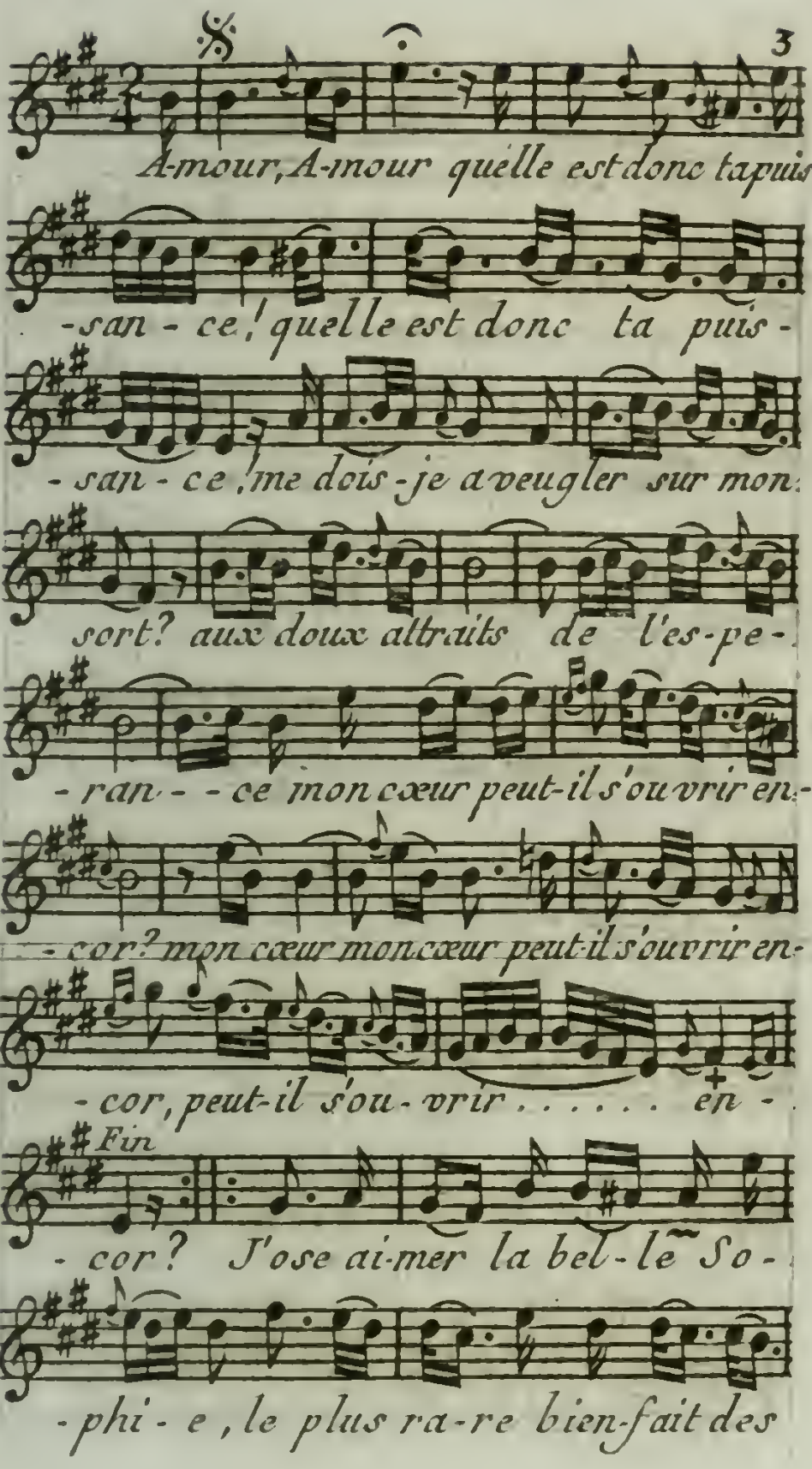
FIN.

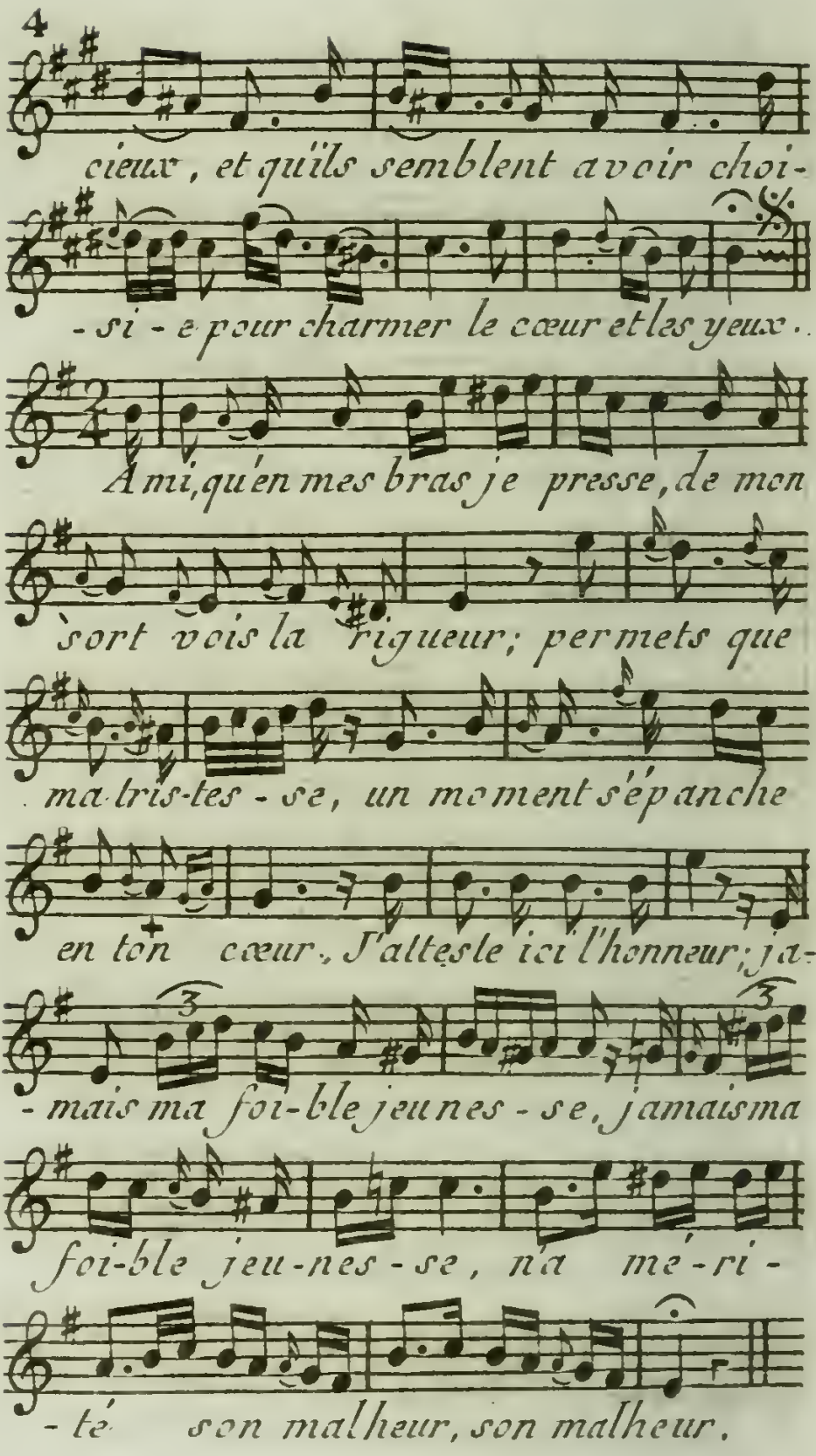
AIRS DE TOM JONES

Musique de Philidor.



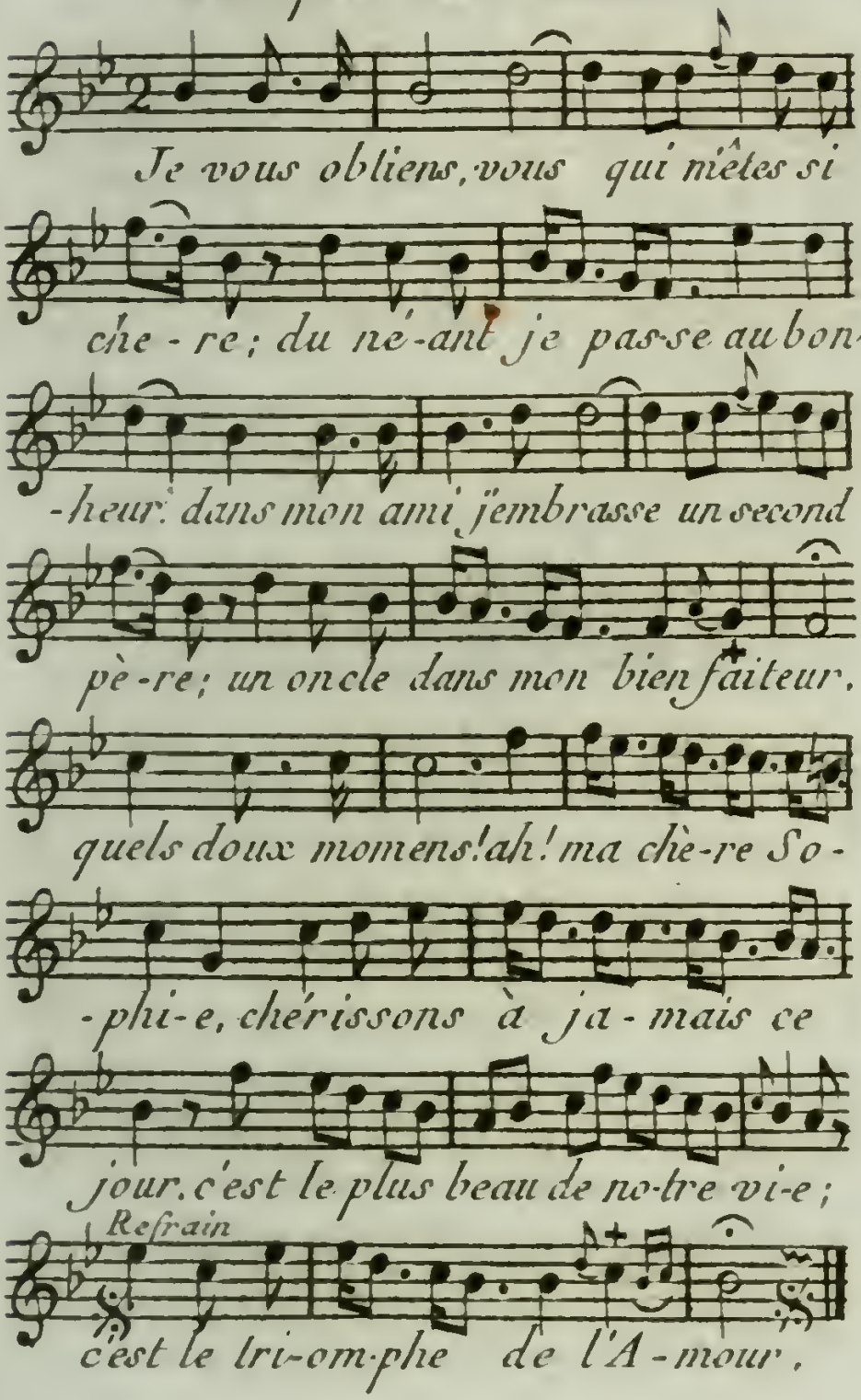

2
faits, en vo-tre sein je confi-e
et mon trouble et mes secrets, rassurez
vo-tre, So-phi-e, rassu-rez vo-tre So-
-phi-e; et dans son â-me attendrie
3
por-tez le cal me, et la paix: rassurez vo-
-tre So-phie, ras-surez vo-tre So-
-phi-e, et dans son â-me at-ten-
-dri-e, portez le cal---me et la
paix, le calme et la paix, le calme et la paix.


A-mour, A-mour quelle est donc ta puis-
-san - ce ! quelle est donc ta puis -
- san - ce ! me dois-je aveugler sur mon
sort? aux doux attraits de l'es-pe -
- ran - - ce mon cœur peut-il s'ouvrir en-
- cor? mon cœur mon cœur peut-il s'ouvrir en-
- cor, peut-il s'ou - vrir . . . . . en -
Fin
- cor? J'ose ai-mer la bel - le So -
- phi - e, le plus ra-re bien-fait des


cieux, et qu'ils semblent avoir choi-
-si-e pour charmer le cœur et les yeux..
Ami, qu'en mes bras je presse, de mon
sort vois la rigueur; permets que
ma tris-tes-se, un moment s'épanche
en ton cœur. J'atteste ici l'honneur; ja-
-mais ma foi-ble jeu nes-se, jamais ma
foi-ble jeu-nes-se, n'a mé-ri-
-té son malheur, son malheur.

VAUDEVILLE DE TOM JONES

Musique de Philidor.



ŒUVRES

DE

BAURANS.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

VIE
DE BAURANS.

N... BAURANS naquit, à Toulouse, en 1710, d'une famille commerçante et honnête. Son pere se distingua plus par une probité sévere, que par son habileté à faire valoir les avantages du commerce, pour lequel il avoit cependant des vues fort étendues et beaucoup d'aptitude; mais il se contentoit de trouver dans son industrie et dans un patrimoine borné les moyens d'élever ses enfans. Il en avoit plusieurs; et, parmi eux, ce fut celui qui nous occupe, qui donna le plus d'espérances. Il étoit doué d'un caractere doux et sensible, et il fit appercevoir, de très-bonne heure, une grande pénétration et le germe d'un goût actif pour les Arts; mais son pere le destinant au Barreau, le devoir l'emporta sur la nature : il crut les vues paternelles meilleures et plus sages que les siennes; il sut s'y plier, et se

livra à l'étude des Loix. Dès-lors, la Poésie et la Musique, pour lesquelles il se sentoit la plus forte inclination, ne l'occuperent plus que comme des amusemens. Il savoit que ces Arts ne plaisent que parce qu'ils peignent ou expriment les diverses impressions qui affectent notre ame, ou les objets qui frappent nos sens. Il remonta à la source de tous les Arts : il étudia la Nature, et fit de rapides progrès dans la Physique. Nous avons de lui un Essai sur l'Electricité. Il prouve combien BAURANS auroit pu s'illustrer dans les Sciences, s'il s'étoit particulierement adonné à elles. Mais ces délassemens l'aidoient seulement à supporter plus facilement le fardeau de ses occupations journalieres.

Malgré son peu de penchant pour la Jurisprudence, BAURANS s'étoit acquis une parfaite connoissance des Loix ; mais lorsqu'il fut question de faire les premiers pas dans une carriere où tout autre, avec bien moins de savoir et de talent que lui, se seroit fait une grande réputation, il se défia de ses forces, et ne put jamais parvenir à vaincre sa timidité. Pour ne pas déplaire à sa famille, en renonçant même, dès-

lors, entiérement au Barreau, il se borna à l'exercice d'une Charge de Substitut du Procureur-Général au Parlement de Toulouse ; et il en remplit les fonctions avec zele, tant qu'il n'eut qu'à donner ses conclusions par écrit. Enfin, espérant de pouvoir paroître plus facilement sur un théatre où il seroit moins connu, il vint à Paris, dans le dessein de se faire recevoir Avocat au Conseil. Mais il n'avoit pas prévu que son peu de fortune ne lui suffiroit pas. La perte de son pere, dont il n'hérita que les vertus, ne put que lui rendre plus difficile encore le séjour de Paris. Bientôt pour s'y soutenir, il fut obligé de chercher en lui-même quelques nouveaux moyens. Il avoit reçu une excellente éducation, et il crut pouvoir se charger de présider à celle de quelqu'enfant de bonne famille. M. de Gilly, Directeur de la Compagnie des Indes, lui donna un de ses fils ; mais la mort vint bientôt le lui enlever, et il se trouva replongé dans le malheur, presqu'à l'instant où il en avoit été tiré. M. de la Porte, Conseiller d'Etat, connoissoit BAURANS, savoit l'apprécier et l'estimer. Sa situation lui inspira le plus vif intérét ; et, pour avoir

le droit de lui être utile, sans le faire rougir, il lui confia M. son fils, aujourd'hui chargé de l'administration de l'une de nos Provinces, le pria de l'accompagner au Collége de Louis-le-Grand, pour veiller sur ses mœurs et diriger seulement ses études, et lui fit une pension viagere de douze cents livres. Dans cette retraite, il restoit à BAURANS beaucoup de loisir qu'il put consacrer à ses premiers goûts, et il cessa enfin de combattre vainement son invincible penchant pour les Arts.

C'étoit précisément le moment où celui qu'il idolâtroit le plus, excitoit de vifs débats parmi nous. Rameau avoit opéré une révolution dans notre Musique. Son harmonie brillante lui faisoit un nombre de partisans. La prévention en faveur de l'ancienne monotonie s'affoiblissoit un peu. Mais il n'y avoit encore que quelques vrais connoisseurs qui voulussent convenir de la supériorité de l'Italie sur la France pour la Musique, et le préjugé régnoit toujours sur le gros de la Nation. BAURANS entreprit de le détruire entiérement. L'éloquent Citoyen de Geneve avoit tenté de nous persuader que notre Musique n'en

méritoit pas le nom, que notre langue n'y étoit nullement propre, et que ce qui nous plaisoit ne devoit point nous plaire. Des argumens si tranchans révolterent les esprits prévenus; et ceux mêmes qu'ils guérirent de leur erreur, se plaignoient encore d'avoir été guéris. BAURANS s'y prit autrement pour réussir. Il attaqua les opiniâtres par le sentiment, en choisissant un des chef-d'œuvres de la Musique Italienne, *La Serva Padrona*, du célebre Pergoleze, et en adaptant à cette sublime Musique des paroles Françoises. Il n'osa d'abord communiquer ce travail qu'à quelques-uns de ses amis; mais l'excellente Actrice, Madame Favart, qui fut, dans la suite, si longtems applaudie en jouant cette Piece, le força de lui faire part de son Ouvrage, l'encouragea à le continuer, et lui répondit du succès. Il fut complet; le Public courut en foule entendre des chants si délicieux. Le nombre inoui de représentations qu'eut cette charmante Piece, l'éclat avec lequel elle se soutint, fixerent enfin l'époque d'une grande révolution dans notre Musique. En dépit du préjugé, les airs de Pergoleze furent chantés à la Cour et à la Ville; et si quelque

chose a jamais dû nous faire croire au délire des Abdérites, après la représentation de l'Andromaque d'Euripide, c'est l'enthousiasme qui s'empara des François pour la Musique de la Servante Maîtresse.

BAURANS fit encore un second Essai dans ce genre; ce fut son Maître de Musique. Un double succès couronna son entreprise; et il eut même la gloire d'être suivi par plusieurs Auteurs, qui réussirent presque tous.

BAURANS jouissoit modestement de son triomphe. Il savoit bien qu'il en devoit la plus grande partie à Pergoleze; mais ce qui lui appartenoit à lui seul, c'étoit l'honneur d'avoir délivré sa Patrie d'un préjugé qui tenoit à de si anciennes et de si profondes racines, en osant, le premier, faire aimer une Musique, que, jusques-là, l'on avoit proscrite, parce qu'on ne la connoissoit pas.

BAURANS n'auroit pas borné-là le desir qu'il avoit de redresser le goût de son siecle, sur les productions Dramatiques. Il avoit aussi des vues sur le Théatre François. Nous savons qu'il fit des changemens avantageux aux Ménechmes de

Regnard. Blessé du caractere du Chevalier, BAURANS vouloit en supprimer tout l'odieux, et faire jouer les deux freres par le même Acteur. La scene de la confrontation ne pouvoit plus avoir lieu ; mais BAURANS y suppléoit, en faisant généreusement renoncer l'aîné à Isabelle, qu'il apprend aimer le Chevalier, et en épousant Araminte, de laquelle il sait être aimé.

Au plus beau moment de sa vie, dans le tems de ses succès, BAURANS fut surpris d'une attaque d'apoplexie. Il s'en retira ; mais il eut le chagrin de lui voir succéder une paralysie qui affecta la moitié de son corps le reste de ses jours. Il avoit long-tems souffert des coups de la Fortune ; et lorsqu'il commençoit à respirer et à goûter le fruit de ses travaux, il fallut qu'il se préparât à y renoncer pour toujours ; enfin, à cesser de vivre. Avant ce commun terme de tous nos soins et de tous nos desirs, il se sentit tourmenté de celui de revoir le lieu de sa naissance, et de mêler ses cendres à celles de ses peres.

MM. de la Porte le virent partir avec peine. Il étoit devenu leur meilleur ami : ils le regretterent et le regrettent encore sincerement. M. de

la Porte le pere a conservé toutes les lettres que BAURANS lui a écrites. C'est un Recueil d'autant plus précieux, qu'il renferme de très-sages principes d'éducation, et il fait également honneur à son cœur et à son esprit. Son travail sur les Ménechmes est entre les mains de M. de la Porte le fils.

BAURANS se transporta à Toulouse, où il fut reçu par ses parens et par quelques amis, que la douceur et la simplicité de ses mœurs, la franchise et la bonté de son caractere avoient toujours su lui conserver, malgré l'éloignement; et il mourut, au milieu d'eux, dans les premiers jours d'Avril de l'année 1764, âgé d'environ cinquante-quatre ans.

Considéré seulement par ses goûts Dramatiques, ces quatres vers pourroient être écrits sur sa Tombe.

Amateur éclairé des Muses d'Ausonie,
Plaidant en leur faveur, BAURANS, pour argumens,
Sut nous faire écouter leurs sublimes accens;
Et, sûr de son triomphe, abandonna la vie.

LA SERVANTE MAITRESSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES, PARODIÉES

DE

LA SERVA PADRONA,

INTERMEDE ITALIEN,

PAR BAURANS;

DÉDIÉE

A MADEMOISELLE

FAVART.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

A MADEMOISELLE FAVART.

NATURE, un jour, épousa l'Art,
De leurs Amours naquit Favart,
Qui semble tenir de sa Mere
Tout ce qu'elle doit à son Pere.

SUJET

DE LA SERVANTE MAITRESSE.

PANDOLFE a pris pour Servante une jeune et jolie fille, nommée Zerbine ; mais sa beauté lui donne des prétentions à devenir l'épouse de son Maître, et il ne peut plus s'en faire servir. Pandolfe l'appelle, pour avoir du chocolat qu'il lui a demandé : elle répond qu'elle n'a pas eu le tems de le faire. Pandolfe est fort mécontent ; il veut sortir : Zerbine s'y oppose, et il faut qu'il se soumette. Cependant, il dit qu'il va bientôt se marier, et qu'alors, ayant une Maîtresse, Zerbine sera obligée de suivre ses volontés. Zerbine déclare qu'elle va se marier aussi ; elle transforme Scapin, valet de Pandolfe, en un Cavalier, et le fait passer pour son époux futur. Scapin, sous son déguisement, fait tant d'extravagances devant Pandolfe ; il lui paroît si bourru, qu'il ne peut consentir à le voir posséder Zer-

bine. Pandolfe l'aime véritablement; et, voulant, enfin, la soustraire au prétendu malheur qui la menace, il se détermine à l'épouser lui-même. Scapin se fait reconnoître, et son Maître lui pardonne une ruse qui fait son bonheur et celui de Zerbine.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LA SERVANTE MAITRESSE.

CETTE Piece est une traduction de la *Serva Padrona*, du célebre Pergoleze. Baurans a conservé la Musique de ce sublime Compositeur, auquel l'Italie a donné le titre de divin, et qui a été confirmé par toutes les Nations. L'introduction de la Musique Italienne, par les Bouffons, avoit alarmé les partisans exclusifs de la Musique Françoise; et ils avoient eu assez d'influence pour empêcher que l'on ne goûtât la *Serva Padrona*, qui fut représentée, en Italien, à la Comédie Italienne, en 1746, et à l'Opéra, en 1752. Dès que Baurans en eut traduit les paroles, son succès ne fut plus douteux. Elle attira tout Paris, et eut cent cinquante représentations de suite. Cette savante Musique, que l'on ne sauroit trop admirer, réunit, enfin, tous les

suffrages. Mademoiselle Favart porta le rôle de Zerbine au plus haut degré de perfection que l'on puisse desirer dans ce genre, et Rochard plut généralement dans celui de Pandolfe. Son chant qui, jusques-là, avoit souvent mérité le reproche d'affectation, fut trouvé plus naturel : on jugea que c'étoit à l'exécution de la Musique Italienne, qu'il étoit redevable de ce perfectionnement de son talent.

On peut regarder le succès de la Servante Maîtresse, comme l'une des premieres époques du changement qui s'est fait dans notre Musique, et dont le Public impartial, et qui sait bien entendre les intérêts de ses plaisirs, ressent, aujourd'hui, tous les avantages.

LA SERVANTE MAITRESSE,

COMEDIE

EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES, PARODIÉES

DE

LA SERVA PADRONA,

INTERMEDE ITALIEN,

PAR BAURANS.

Représentée le 14 Août 1754.

PERSONNAGES.

PANDOLFE, Vieillard.

ZERBINE, sa Servante.

SCAPIN, son Valet, Personnage muet.

La Scene est dans la maison de Pandolfe.

LA SERVANTE MAITRESSE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PANDOLFE *seul, assis devant une petite table.*

AIR.

LONG-TEMS attendre,
Sans voir venir;
Au lit s'étendre,
Ne point dormir;
Grand' peine prendre,
Sans parvenir,
Sont trois sujets d'aller se pendre.

C'est aussi se moquer des gens;
Voilà trois heures que j'attends
Que ma Servante enfin m'apporte
Mon chocolat; elle n'a pas le tems.

Cependant il faut que je sorte;
Elle me dira : que m'importe ?
Oh ! c'en est trop, je suis trop bon :
Mais je vais prendre un autre ton....
Zerbine ! Zerbine !...
Peste de la coquine !
Zerbine ! Zerbine !...
Je m'égosille en vain,
Elle viendra demain.

(*Il se retourne, & il apperçoit Scapin qui est entré sans mot dire, & qui se tient tranquillement derriere lui.*)

ais toi, que fais-tu là planté comme une borne ?
Euh !... Quoi !... Tu ne dis mot !
Faudra-t-il aussi, maître sot,
Qu'à tes oreilles je corne ?
Eh ! va donc, va donc, tôt,
Va voir ce qui l'empêche :
Romps-toi le cou, s'il le faut ;
Dis-lui qu'elle se dépêche.
(*Il le pousse dehors par les épaules.*)

RÉCITATIF ACCOMPAGNÉ.

Voilà, pourtant, voilà comment
On fait soi-même son tourment !
Je trouve cette enfant qui me paroît gentille,
Je la demande à sa famille ;
On me la donne, et depuis ce moment,
Je l'éleve comme ma fille ;
Que m'en revient-il à présent ?
Mes bontés l'ont rendue à tel point insolente,

Capricieuse, impertinente,
Qu'il faut, avant qu'il soit long-tems,
S'attendre enfin que la Servante
Sera la Maîtresse céans.
Oh ! tout ceci m'impatiente !

SCENE II.

PANDOLFE, ZERBINE, SCAPIN.

(*Zerbine entre en disputant avec Scapin.*)

ZERBINE, *à Scapin.*

AIR.

EH bien ! finiras-tu ? deux fois, trois fois,
Je n'en ai pas le tems ; cela te doit suffire.

PANDOLFE, *à part.*

Fort bien !

ZERBINE.

Combien de fois faut-il te le redire ?
Si ton Maître est pressé, faut-il que je le sois ?

PANDOLFE, *à part.*

A merveille !

ZERBINE.

Finis, Scapin, si tu m'en crois ;
Ma patience enfin se lasse,
Si tu la réduis aux abois,
Je vais faire pleuvoir vingt soufflets sur ta face.

Tu n'en tiens compte ? il faut donc, je le vois,
Joindre l'effet à la menace.

(*Elle se met en devoir de souffleter Scapin ; Pandolfe l'arrête.*)

PANDOLFE.

Que prétends-tu, Zerbine ? hola !

ZERBINE.

Vous l'allez voir;
Je vais à ce faquin apprendre son devoir.

PANDOLFE.

Comment ! coquine, en ma présence,
Devant ton Maître, une telle insolence ?

ZERBINE.

Il faudra donc à votre avis,
Parce que je suis la Servante,
Qu'impunément on me tourmente,
On m'excede, on m'impatiente,
Qu'on n'ait pour moi que du mépris ?
Non, Monsieur, chacun vaut son prix.
Je veux qu'en ce logis tout le monde s'empresse,
Ait pour moi des égards, qu'ils me regardent tous,
Comme si j'étois la Maîtresse,
Archi-Maîtresse, entendez-vous ?

PANDOLFE.

Fort bien ! Sachons donc de Madame
Ce qui peut la mettre en courroux.

ZERBINE.

Cet impertinent qui vient...

PANDOLFE.

Ah ! tout doux !

Il ne mérite point de blâme :
C'est de ma part.

ZERBINE.

Avec de si sottes façons,
Qui se donne les airs de faire des leçons !
Mais... il le paîra sur mon ame.

PANDOLFE.

C'est de ma part, te dis-je.

ZERBINE.

Eh ! pourquoi ! s'il vous plaît ?

PANDOLFE.

Pourquoi mon chocolat n'est-il pas encor faît ?

ZERBINE.

Monsieur, point de colere :
Assurément, quoi que vous en disiez,
Je n'irai pas à présent vous en faire.

PANDOLFE.

Il faut donc ?...

ZERBINE.

Il faut donc que vous vous en passiez.

PANDOLFE, *à Scapin.*

Maintenant que j'ai bu ma tasse,
Dis-moi, Scapin : grand bien vous fasse.

(*Scapin rit.*)

ZERBINE.

De quoi rit ce nigaud ?

PANDOLFE.

Oh ! qu'il a bien raison !
Il rit de ma sottise ; elle est complette.
Je me laisse mener ici comme un oison,

Par une insolente Soubrette.
Mais c'est aussi, c'est trop en abuser.
Il faut enfin se raviser.

AIR.

Sans fin, sans cesse,
Nouveau procès;
Et si, et mais,
Et oui, et non,
Tout sur ce ton,
Jamais, jamais, au grand jamais,
On n'est en paix.
(*A Scapin.*)
Mais que t'en semble à toi?
Dois-je en crever, moi?
Non, par ma foi!

Un jour viendra
Qu'on se plaindra,
Qu'on gémira,
Quand on sera
Dans la détresse;
On maudira
Son triste sort;
On sentira
Qu'on avoit tort.
(*A Scapin.*)
Qu'en penses-tu? n'est-il pas vrai?
Hai?
Dis, toi?

Quoi ?
Oui ? oui, sur ma foi ?

Sans fin, sans cesse, &c.

ZERBINE.

Enfin, pour vouloir trop bien faire,
Auprès de vous je me fais une affaire.

PANDOLFE.

La pauvre fille ! (*A Scapin.*) Tu l'entends !

ZERBINE.

Vous payez là d'un beau salaire
Tous les soins que de vous je prends !
Des duretés, des mauvais complimens,
Voilà de vos remercîmens.

PANDOLE.

Oh ! cela n'est pas bien.

ZERBINE.

Joignez-y l'ironie,
Pour faire mieux.

PANDOLFE.

En effet, j'ai grand tort.
Il ne faut pas que je le nie.

ZERBINE.

Allez, vous devriez avoir quelque remord,
De me traiter ainsi.

PANDOLFE.

J'en demeure d'accord.

ZERBINE.

Allons, poussez la raillerie ;
Elle est tout-à-fait de saison,

Et ce ton de plaisanterie
Vous sied, on ne peut mieux.

PANDOLFE.

Je quitte la partie,
Car elle aura toujours raison.
Scapin, va me chercher ma canne et mon épée.
Je veux sortir. (*Scapin sort.*)

ZERBINE.

Oh! la bonne équipée!
Il ne manquoit plus que ce trait.
Voyez un peu la belle idée,
De sortir à l'heure qu'il est!
Et puis c'est moi qui manque de cervelle!

PANDOLFE.

Mais dites-moi donc, s'il vous plaît?
De quoi diable Madame ici se mêle-t-elle?
Je veux sortir.

ZERBINE.

Vous ne sortirez pas;
Et si vous m'obstinez, je m'en vais de ce pas
Fermer la porte à clef.

PANDOLFE.

Je doute si je veille.
Fut-il jamais insolence pareille?

ZERBINE.

Oh bien! criez, pestez, sachez qu'il n'en sera
Ni plus ni moins que ce qu'il me plaira.

PANDOLFE.

Scapin, je l'avouerai, cela me passe;
Je ne m'attendois pas à cet excès d'audace.

D'étonnement... tous mes sens stupéfaits...
Pour avoir trop à dire... je me tais.

ZERBINE, *le regardant malignement sous le nez.*

AIR.

Eh ! mais ne fait-il pas la mine ?
(*Il fait un geste d'impatience.*)
Comment ! je crois qu'il se mutine ;
Eh ! bon, eh ! bon,
C'est que Monsieur badine.
Je veux que sans caprice,
Sans murmurer, on obéisse.
(*Il veut parler ; elle lui impose silence.*)
Paix donc, paix donc ;
Zerbine le veut ainsi :
Elle est Maîtresse ici.
Que tout ceci finisse,
Ou j'en ferai justice ;
Je veux que sans caprice,
Ici l'on obéisse.
Paix donc, paix donc ; qu'on obéisse :
Zerbine le veut ainsi ;
Elle est Maîtresse ici.
Monsieur, me fais-je entendre assez ?
Me fais-je entendre ?
Vous pouvez me comprendre ;
Vous avez dû l'apprendre,
Depuis dix ans passés,
Que vous me connoissez.

Eh ! mais, &c.

PANDOLFE, *à Scapin.*

Scapin, va maintenant tout remettre à sa place :
Car de sortir je n'aurai pas l'audace,
Puisque Madame le défend.

ZERBINE.

C'est le parti le plus prudent.
(*A Scapin, qui hésite.*)
Eh bien ! quoi, qu'est-ce qui t'arrête ?
Il faut tout remporter... oui... n'as-tu pas compris ?
Que veut dire cet air surpris,
Et ces yeux effarés qui roulent dans ta tête ?

PANDOLFE, *à Scapin.*

Oui, sois émerveillé de me trouver si bête ;
Donne-moi tous les noms qu'invente le mépris ;
Donne-moi des soufflets, ma joue est toute prête.
Je consens même à t'en payer le prix.

ZERBINE.

Quelle boutade extravagante !
Y pensez-vous ?

PANDOLFE.

Eh ! va-t-en, insolente !
Je n'y puis plus tenir ; il faut absolument
Me délivrer de ce tourment...
Scapin, va de ce pas me chercher une femme.
Fût-elle un monstre, une guenon,
Qu'elle vienne à coup sûr, je ne dirai pas : non.
L'hymen *n'effraye* plus mon ame,
C'est un secours que je réclame,
Pour me sauver de ce démon.

ZERBINE.

Monsieur veut donc tâter enfin du mariage ?
Oh ! pour le coup, je suis de son avis.
Ce dessein me plaît fort, j'y donne mon suffrage.

PANDOLFE.

Madame approuve donc ?

ZERBINE.

On ne peut davantage.

PANDOLFE.

De si sages conseils doivent être suivis ;
Je promets bien d'en faire usage.

ZERBINE.

Je l'espere.

PANDOLFE.

Et cela, pas plus tard que demain.
Oui, dès demain, sans faute, je m'engage.

ZERBINE.

Et c'est à moi que vous donnez la main?

PANDOLFE, *en colere.*

O l'impudence extrême !
A toi !

ZERBINE, *froidement.*

A moi.

PANDOLFE.

Toi, coquine !

ZERBINE.

A moi-même.

PANDOLFE.

Je ne sais qui me tient. . . oser prendre ce ton !
Mais, comment ! pour qui me prend-on ?

ZERBINE.

Pour un objet digne de plaire,
A qui je veux donner ma foi.
Vous avez beau dire et beau faire,
Vous n'en aurez jamais d'autre que moi.

DUO, EN DIALOGUE.

ZERBINE.

Je devine,
A ces yeux, à cette mine,
Fine,
Lutine,
Assassine;
Vous avez beau dire : non;
Bon, bon!
Vos yeux me disent que si,
Et je veux le croire ainsi.

PANDOLFE.

Ma divine,
Vous vous trompez à ma mine,
Très-fort.
Prenez un peu moins l'essor.
Mes yeux avec moi, d'accord,
Vous diront : vous avez tort.

ZERBINE.

Mais, comment? mais pourquoi?
Je suis jolie;
Mais très-jolie,
Douce, polie.
Voulez-vous de l'agrément, de la finesse,

De bons airs, de toute espece,
Gentillesse,
Noblesse ?
Regardez-moi.

PANDOLFE, *à part.*

Sur mon ame, elle me tente :
Elle est charmante !

ZERBINE, *à part.*

Pour le coup il devient tendre.
(*A Pandolfe.*)
Il faut se rendre.

PANDOLFE.

Ah ! laisse-moi !

ZERBINE.

Il faut me prendre.

PANDOLFE.

Tu rêves, je croi.

ZERBINE.

Tu veux, en vain, t'en défendre ;
Il faut que tu sois à moi.

ZERBINE.

Je t'aime,
Je suis à toi ;
Sois donc à moi.

PANDOLFE, *à part.*

O peine extrême !
Je suis, ma foi !
Tout hors de moi !

ZERBINE.

Je devine ;
Oui, à cette mine.

PANDOLFE.

Ma divine,
Il n'en est rien.

ZERBINE.

J'entends bien :
Non, mignon,
Vous avez beau dire : non ;
Mais ce n'est pas tout de bon.

PANDOLFE.

C'est tout de bon.

ZERBINE.

Mais, comment? mais, pourquoi?
Je suis jolie ;
Mais très-jolie :
Au plus jolie.

PANDOLFE, *à part.*

En ferois-je la folie ?

ZERBINE, *à part.*

Il en tient, je le voi.
(*A Pandolfe.*)
Rien n'efface
Ma grace ;
Regardez-moi.

PANDOLFE, *à part.*

Pour cela,
Je pense que j'en tiens-là.
(*Il met la main sur son cœur.*)
La, ralla.
La ralla, rala, ralla.

ZERBINE.

Il faut se rendre.

PANDOLFE.

Ah ! laisse-moi !

ZERBINE.

Il faut me prendre.

PANDOLFE.

Tu rêves, je croi.

ZERBINE.

Reçois mon cœur et ma foi.

PANDOLFE.

Non ; je ne veux pas de toi.

ZERBINE.

Tu seras donc à moi ?

PANDOLFE.

Je ne veux pas de toi.

ZERBINE.

Si, si, tu seras à moi.

PANDOLFE, *à part.*

Ah ! je suis tout hors de moi.

PANDOLFE, *toujours à part.*

Pour cela,
Je pense que j'en tiens-là !

ZERBINE.

Je suis jolie ;
Mais très-jolie :
Au plus jolie.

PANDOLFE.

La ralla, la ralla.

ZERBINE.

Rien n'efface
Cette grace.

PANDOLFE, *à part.*

Quelle peine !
Quelle gêne !

ZERBINE, *à part.*

Il en tient, je le voi.

ZERBINE.

Tiens, mon roi,
Reçois mon cœur et ma foi.

PANDOLFE.

Laisse-moi;
Non; je ne veux pas de toi.

ZERBINE.

A toi seul j'en fais don.

PANDOLFE.

Je n'en veux pas; non, non.

ZERBINE.

Bon, bon!

PANDOLFE.

Non, non.

ZERBINE.

Je t'aime,
Je suis à toi;
Sois donc à moi.

PANDOLFE, *à part.*

O peine extrême!
Je suis, ma foi!
Tout hors de moi!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZERBINE, *seule.*

AIR.

Vous gentilles
Jeunes filles,
Aux vieillards qui tendez vos filets,
Qui cherchez des maris beaux ou laids,
Apprenez, retenez bien mes secrets;
Vous allez voir comme je fais.
Tour-à-tour avec adresse,
Je menace, je caresse;
Quelque tems
Je me défends;
Mais enfin je me rends.

SCENE II.

ZERBINE, SCAPIN, *déguisé en Capitaine.*

ZERBINE.

TE voilà très-bien déguisé :
Pandolfe y sera pris à coup sûr, et, peut-être,
Plus fin que lui s'y verroit abusé.
Scapin, c'est maintenant qu'il faut faire paroître
Ton zele et ton esprit, et ne rien négliger
Pour faire en mes filets tomber notre vieux maître ;
Et tu verras alors si je sais reconnoître
Les soins qu'on prend de m'obliger.
Dans ce réduit obscur cependant va te mettre,
Cache-toi là quelques instans ;
Je t'en ferai sortir quand il en sera tems.
(*Elle le fait entrer dans un cabinet, puis elle chante l'air suivant.*)

AIR.

Charmant espoir qui nous enchante,
Rends enfin mon ame contente !
Calme l'attente ;
Impatiente
Qui me tourmente.

SCENE III.

ZERBINE, PANDOLFE, *habillé pour sortir.*

ZERBINE, *à part.*

PANDOLFE vient, feignons.

PANDOLFE, *au fond du Théatre.*

Ah! voilà donc Madame!
Faisons notre devoir pour éviter le blâme.
(*A Zerbine, en affectant du respect.*)
Sans trop oser, pourrois-je me flatter
Que Madame à la fin permette que je sorte?

ZERBINE.

Eh! Monsieur, finissons de railler de la sorte:
Il n'est plus tems pour moi de plaisanter;
Je vais cesser enfin de vous déplaire.

PANDOLFE.

Oh! pour cela je l'espere.

ZERBINE.

Dans peu l'hymen vous range sous sa loi?

PANDOLFE.

Il est vrai, j'en ai la pensée;
Mais ne te flatte pas que ce soit avec toi.

ZERBINE

Je me connois, Monsieur, et suis un peu sensée:
Un tel espoir ne m'a jamais bercée;
Et pour preuve qu'ici je dis la vérité,
C'est que j'y pense aussi de mon côté.

PANDOLFE.

Vous y pensez ?

ZERBINE.

Bien plus, l'affaire est avancée ;
J'ai déja choisi mon époux.

PANDOLFE.

Oh ! oh ! qui peut aller aussi vîte que vous ?
Il suffit donc que Madame se montre,
Et soudain les maris viennent à sa rencontre ?

ZERBINE.

Mais quelquefois on trouve en un moment
Ce que dix ans on cherche vainement.

PANDOLFE.

Et ce mari, qu'un sort si prompt amene,
Que fait-il ?

ZERBINE.

Il est Capitaine.

PANDOLFE.

Cet état donne moins d'argent que de renom.
Peut-on aussi savoir son nom ?

ZERBINE.

Sa fougueuse valeur, que jamais rien n'arrête,
L'a fait nommer Capitaine Tempête.

PANDOLFE.

J'entends, il est un peu brutal ?

ZERBINE.

Il est vrai qu'il ne l'est pas mal.

PANDOLFE.

En ce cas-là, je crains le sort qu'il vous apprête.

ZERBINE.

C'est mon affaire, nous verrons
Ce qu'il fera lorsque nous y serons;
D'avance, il ne faut pas, dit-on, chommer la fête.

PANDOLFE, *avec intérêt.*

Moi, j'en serois sincérement fâché :
Je t'ai toujours voulu du bien, et j'ai tâché,
En route occasion, de le faire paroître;
Tu le sais bien.

ZERBINE, *d'un ton pénétré.*

Ah! mon cher Maître,
Mon cœur vous est aussi sans réserve attaché;
Et je voudrois pouvoir faire connoître
Quels sentimens chez moi vos bontés ont fait naître.

RÉCITATIF ACCOMPAGNÉ.

Jouissez cependant du destin le plus doux;
Soyez long-tems l'heureux époux
De celle que le ciel aujourd'hui vous destine:
Souvenez-vous quelquefois de Zerbine,
Qui, tant qu'elle vivra, se souviendra de vous.

AIR. *Tendrement.*

A Zerbine laissez, par grace,
Quelque place
En votre souvenir;
L'en bannir,
Quelle disgrace!
Eh! comment la soutenir?

(*Pandolfe s'attendrit par degrés, et veut cacher son attendrissement.*)

(*A part, gaiement.*)

Il est, ma foi ! dupe de ma grimace ;
Je le vois déja s'attendrir.
(*A Pandolfe, tendrement.*)
De Zerbine gardez, par grace,
Quelque trace ;
L'oublier ! quelle disgrace !
Eh ! comment la soutenir ?
(*Pandolfe s'attendrit de plus en plus.*)
(*A part, gaiement.*)
Il y va venir ;
Il ne peut plus long-tems tenir.
A Pandolfe, tendrement.)
Si je fus impertinente,
Contrariante,
Extravagante,
Vous m'en voyez repentante,
(*Elle se jette aux genoux de Pandolfe, qui lui prend la main comme en cachette.*)
Pardonnez-moi !...
(*A part, gaiement.*)
Mais, il me prend la main ;
Ma foi ! l'affaire est en bon train.

PANDOLFE, *à part.*

Ah ! combien j'ai de peine
Du parti qu'elle prend !

ZERBINE, *à part.*

En vain il se défend ;
Ma victoire est certaine.

PANDOLFE.

PANDOLFE.

Va, ne doute pas, mon enfant,
Que de toi je ne me souvienne.

ZERBINE, *à part.*

Frappons le dernier coup, de peur qu'il n'en revienne.
(*Haut.*)
Voudrez-vous m'accorder encore une faveur ?

PANDOLFE.

Qu'est-ce ?

ZERBINE.

Que mon prétendu vienne
Vous offrir ses respects.

PANDOLFE.

Il me fait trop d'honneur.
Je le veux bien.

ZERBINE.

Je vais en diligence
L'en avertir et l'amener ici.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

PANDOLFE, *seul.*

RÉCITATIF ACCOMPAGNÉ.

Que sera donc, enfin, cet homme-ci?
Elle m'a l'air de faire avec lui pénitence,
D'avoir tant éprouvé ma patience.
S'il est, comme elle dit, aussi brutal;
Il la traitera mal,
Sur ma parole.
Ah! pauvre folle!...
Mais, moi, ne pourrois-je pas...
Quoi! ma Servante!...
Serois-je le seul dans ce cas?
Est-ce un crime qu'on se contente?
Réfléchissons...
Eh! fi donc! je m'oublie...
Ah! plutôt bannissons
Cette folie...
Mais tout doux.
J'ai moi-même élevé cette fille;
Je sais quelle est sa famille...
Eh! roi des fous!...
Ecoutons-nous...
Non; je saurai m'en défendre...
Mais la pitié me rend tendre...
A quoi doit-elle s'attendre?

Je la plains... quel parti prendre !
Oh ! je ne sais auquel entendre !

AIR.

Quel est mon embarras !
Ne finira-t-il pas ?
Je sens je ne sais quoi,
Plus fort que moi ;
Seroit-ce
Tendresse ?
Seroit-ce pitié,
Amitié ?
Mais une voix secrette,
Répete :
Pandolfe ! pense à toi !
Certain je ne sais quoi,
Plus fort que moi,
Me fait la loi ;
Mais une voix secrette,
Répete :
Pandolfe ! pense à toi !
Mon esprit incertain
Ne peut tenir en place ;
Mais plus il se tracasse,
Et plus il s'embarrasse
Et se tourmente en vain.

Quel est mon embarras, &c.

SCENE V et derniere.

PANDOLFE, ZERBINE, SCAPIN, *déguisé en Capitaine.*

ZERBINE.

MONSIEUR, le Capitaine est là : peut-il paroître ?

PANDOLFE, *un peu brusquement.*

Oh ! qu'il entre ; il est bien le maître.

ZERBINE.

Entrez, Monsieur. (*Scapin entre.*)

PANDOLFE.

Oh ! oh ! comme cet homme est fait !
Il a la mine orageuse, en effet.
(*Le faux Capitaine salue Pandolfe brusquement. Pandolfe lui rend le salut, & lui dit :*)
Monsieur veut donc épouser cette fille ?
(*Scapin répond d'un signe de tête à toutes les questions de Pandolfe.*)
Lui semble-t-elle assez gentille,
Pour le justifier d'oser franchir le pas ?
(*A Zerbine.*)
Mais, dis-moi, ne parle-t-il pas
Autrement que par signe ?

ZERBINE.

Il est, je le confesse,
Un peu bizarre sur ce point :
La peur de trop parler, fait qu'il ne parle point.

(*Scapin fait signe.*)

Il fait signe... est-ce?... Oh! oui, c'est à moi qu'il s'adresse;
Souffrez qu'un moment je vous laisse.

(*Elle va parler à Scapin.*)

PANDOLFE, *à part.*

Cet homme me déplaît aussi parfaitement...
Quoi donc! je souffrirai patiemment
Que ce vilain hibou fasse aujourd'hui l'emplette
De cette jeune et gentille fauvette?

ZERBINE, *à Pandolfe.*

Savez-vous bien, Monsieur, ce qu'il a dit?

PANDOLFE *impatienté.*

Eh bien! quoi? Qu'a-t-il dit?

ZERBINE, *affectant de la timidité.*

Il a dit qu'il espere
Qu'aujourd'hui vous voudrez me tenir lieu de pere,
Et me donner ma dot.

PANDOLFE.

Dis-moi, perds-tu l'esprit?
Qu'il s'aille promener.

ZERBINE, *affectant de la frayeur.*

Eh! Monsieur, je vous prie,
Parlez plus bas; s'il avoit entendu,
Vous seriez un homme perdu.
Je vous ai dit qu'il entre aisément en furie.

PANDOLFE.

Oh! je me moque ici de son courroux.

ZERBINE.

Y pensez-vous de tenir ce langage?
Vous pourriez tout au plus montrer ce grand courage,

Si vous étiez derriere vos verroux.
Je crains que vous n'ayiez excité sa colere.
Voyez comme il vous considere.

PANDOLFE.

Il est vrai, je commence à craindre tout de bon.
Je suis seul, s'il alloit faire le furibon !...
Scapin !... Où donc est-il fourré ce maître ivrogne ?
(*Scapin, qui s'entend nommer, veut accourir ; Zerbine le retient.*)
Scapin !

ZERBINE.

Vous l'appellez en vain, il est sorti.
Mais, Monsieur, il faudroit enfin prendre un parti ;
Le Capitaine attend, sa mine se refrogne ;
Il pourroit se fâcher, je vous en averti.

PANDOLFE.

Écoute, as-tu conclu tout-à-fait ?

ZERBINE.

A vrai dire,
Je puis encore ailleurs jeter les yeux.

PANDOLFE.

Eh bien ! si tu veux te dédire,
Je connois un parti qui te conviendroit mieux.

ZERBINE.

Oui ; mais un obstacle m'arrête.

PANDOLFE.

Lequel ?

ZERBINE.

Il n'est pas homme à céder sa conquête

Au premier qui viendroit pour moi se proposer ;
Il faudroit que ce fût un parti bien honnête.

PANDOLFE, *hésitant.*

Eh ! mais... si c'étoit moi... qui voulus t'épouser ?

ZERBINE, *le regardant tendrement.*

Vous, Monsieur ?

PANDOLFE, *vivement.*

Oui, ma chere, il n'est plus tems de feindre ;
A cet aveu tu sais à la fin me contraindre.
Je t'aime, je t'adore, et j'en suis comme un fou.
Prends ma main, prends mon cœur, prends mon bien, et renvoie
Ce maudit Spadassin, ce franc oiseau de proie,
A qui Satan puisse tordre le cou !

ZERBINE.

Ah ! mon cher Maître, en conscience,
Vous méritez la préférence :
Je vous la donne, et c'est de très-grand cœur ;
Voilà ma main, vous êtes le vainqueur.

PANDOLFE.

Il ne faut pas non plus braver le Capitaine ;
Attends qu'il soit sorti de ma maison.

ZERBINE.

Oh ! ne vous mettez pas en peine,
Je vais d'un mot le mettre à la raison....
(*A Scapin.*)
Scapin ! tu peux quitter cet attirail fantasque ;
Nous n'avons plus besoin de masque.
(*Scapin se découvre en riant avec éclat.*)

PANDOLFE.

Comment, coquin ! c'est toi ?

ZERBINE.

De quoi vous plaignez-vous,
Quand vous devez ma main à son adresse ?

PANDOLFE.

Il est vrai, je ne puis me fâcher d'une piece
Qui met le comble à mes vœux les plus doux.

ZERBINE.

Elle remplit aussi les miens, mon cher époux.
(*A part.*)
J'étois Servante, et je deviens Maîtresse.

DUO EN DIALOGUE.

ZERBINE.

Me seras tu fidele,
M'aimeras-tu toujours ?

PANDOLFE.

Oui, d'une ardeur nouvelle
Je t'aimerai toujours ;
Toujours mêmes amours.

ZERBINE.

Mais, dis, sincérement ?

PANDOLFE.

Je fais serment
De t'aimer constamment.

ZERBINE.

Peut-être ton cœur le dément.

PANDOLFE.

J'en fais serment ;
J'en fais serment !

ZERBINE.

J'aurai donc ta tendresse ?

PANDOLFE.

Oui, toute ma tendresse !

ZERBINE.

Sans cesse ?

PANDOLFE.

Sans cesse !

ENSEMBLE.

Toujours !

Tu m'aimeras ;
Je t'aimerai | Toujours.

ZERBINE.

Tu seras donc fidele ?

PANDOLFE.

Toujours !

ZERBINE.

Et d'une ardeur nouvelle ?

PANDOLFE.

Toujours !

ZERBINE.

Mais, dis, sincérement,
Dis, dis ?

PANDOLFE.

Je fais serment
De t'aimer constamment.

ZERBINE.

Peut-être...

PANDOLFE.

J'en fais serment !

ZERBINE.

Sincérement ?

PANDOLFE.

Sincérement !

ZERBINE.

Tu m'aimeras donc toujours ?

PANDOLFE.

Toujours !

ZERBINE.

Toujours mêmes amours ?

PANDOLFE.

Toujours !

ZERBINE.

Oui ?

PANDOLFE.

Oui !

ZERBINE.

Toujours ?

PANDOLFE.

Toujours !

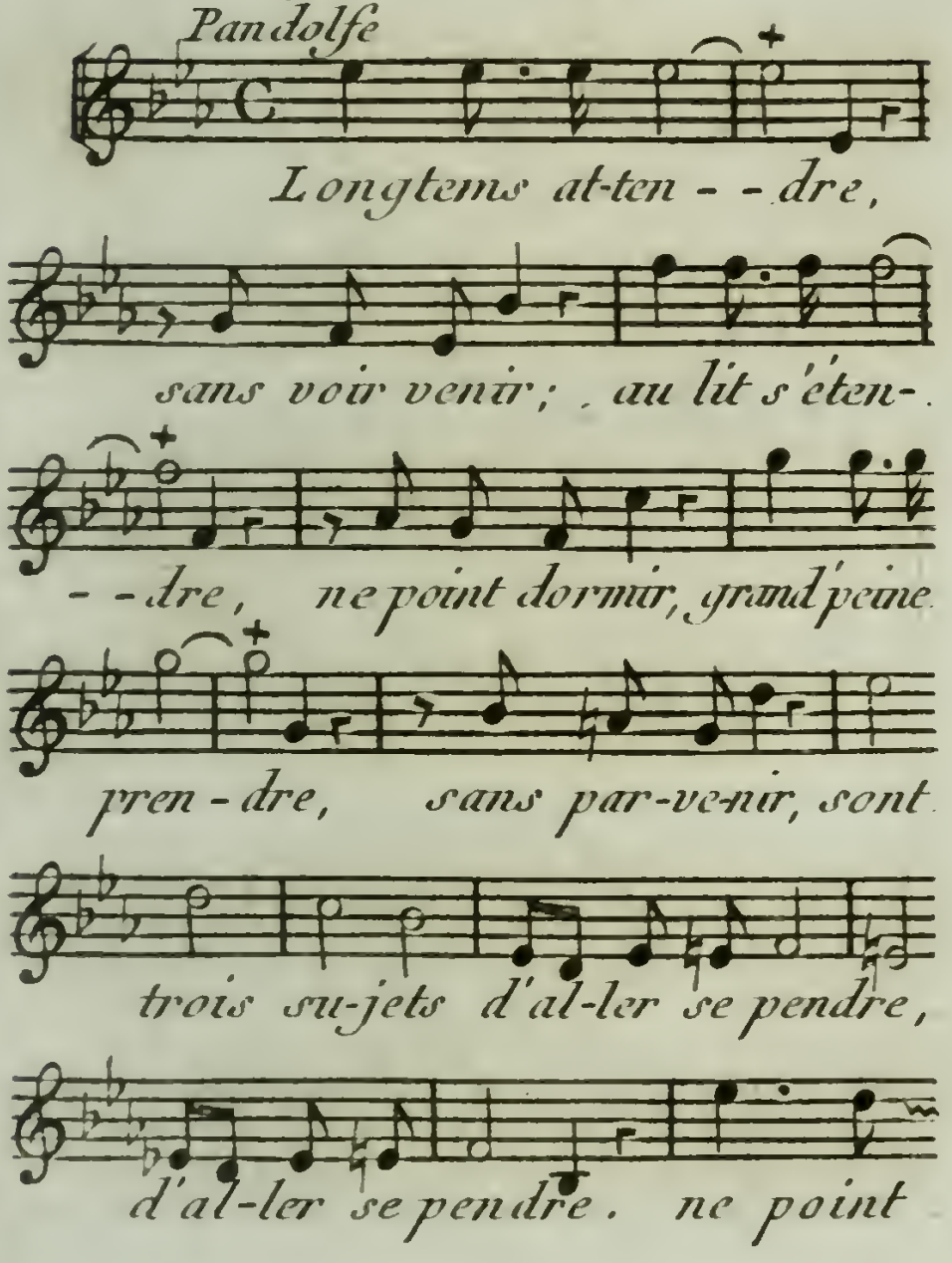
ENSEMBLE.

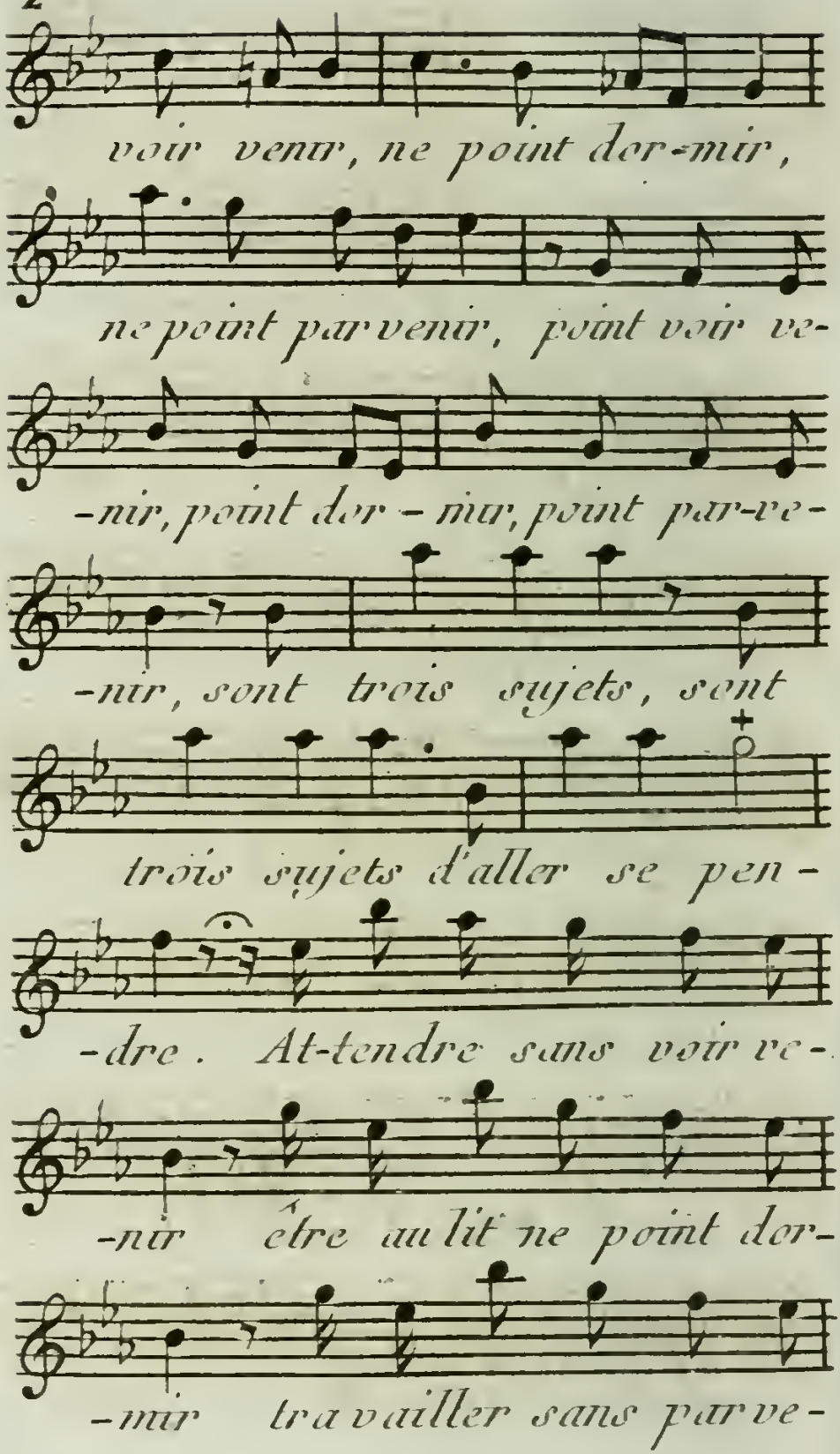
Quelle charmante ivresse !
Que notre ardeur renaisse,
Sans cesse,
Toujours ;
Aimons-nous toujours !

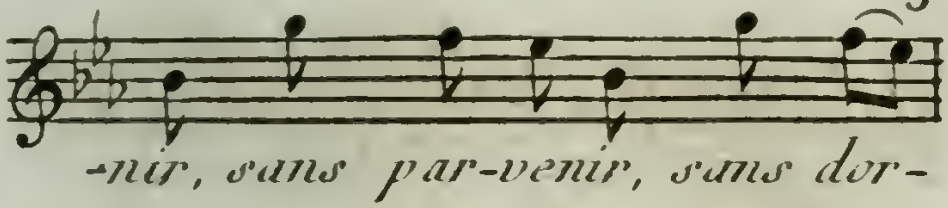
FIN.

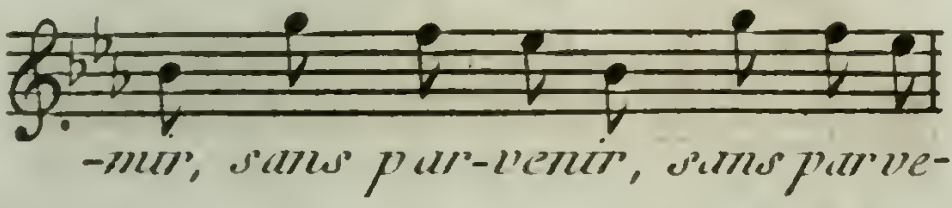
AIRS
de la Servante Maitreſſe

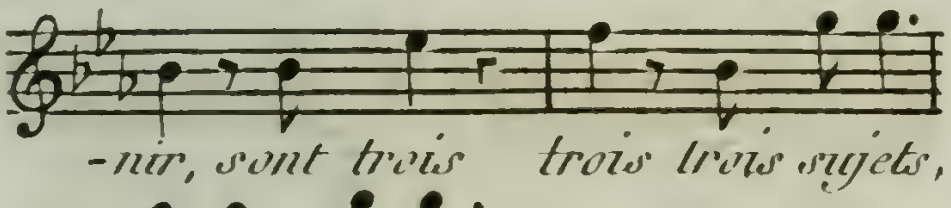
Paroles de Baurans,
Musique de Pergoleze.

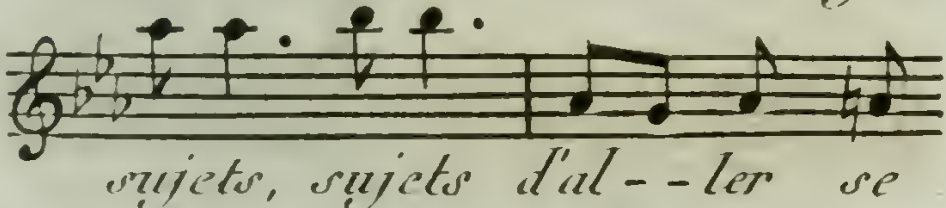


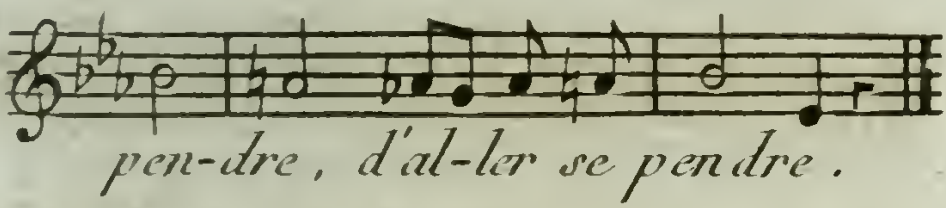

voir venir, ne point dor-mir,
ne point parvenir, point voir ve-
-nir, point dor-mir, point par-ve-
-nir, sont trois sujets, sont
trois sujets d'aller se pen-
-dre. At-tendre sans voir ve-
-nir être au lit ne point dor-
-mir travailler sans parve-


-nir, sans par-venir, sans dor-

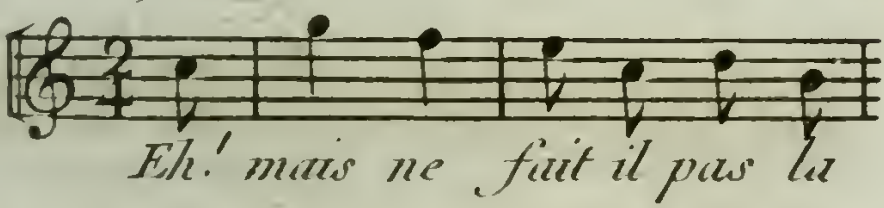

-mir, sans par-venir, sans parve-


-nir, sont trois trois trois sujets,

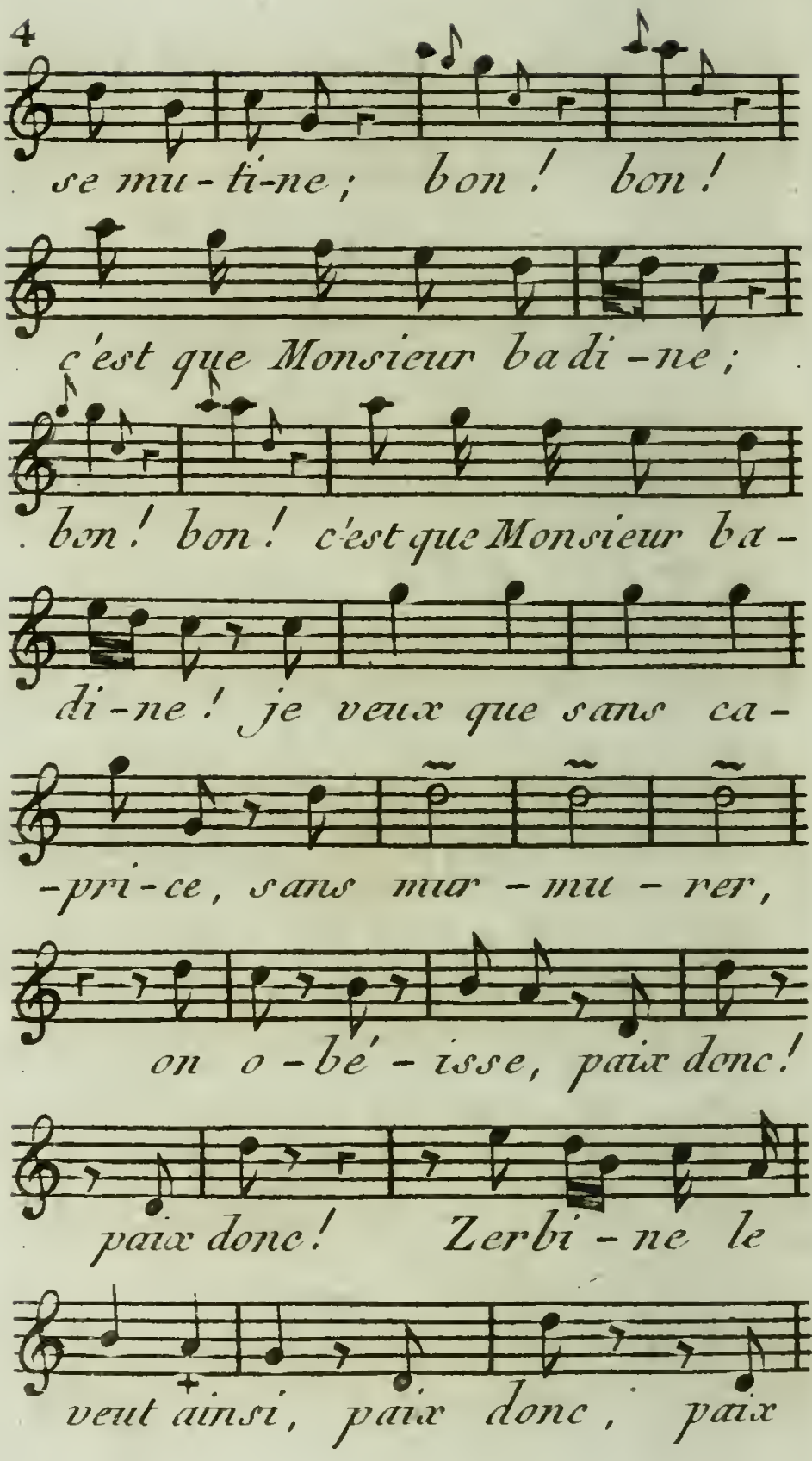

sujets, sujets d'al--ler se

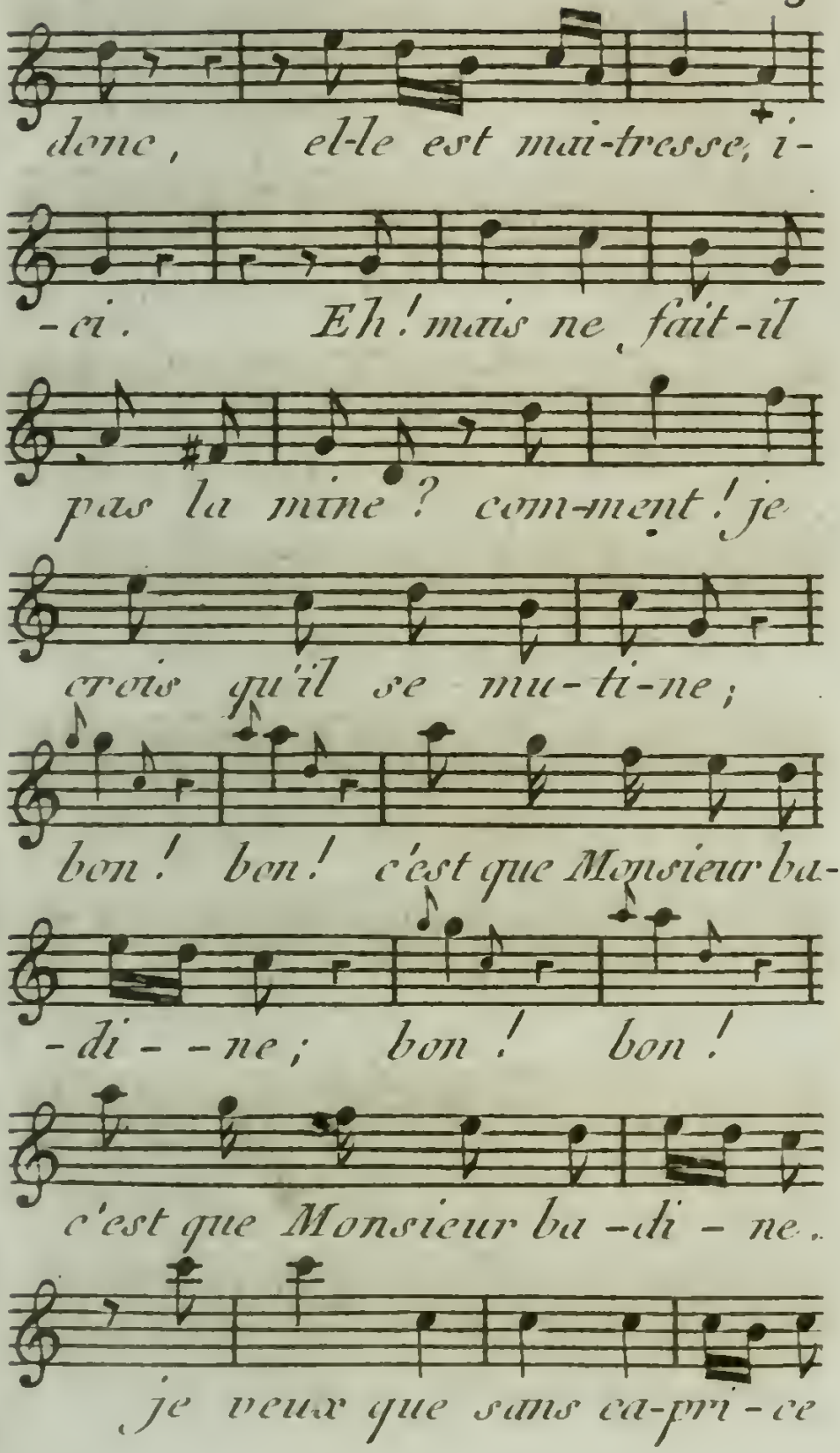

pen-dre, d'al-ler se pendre.

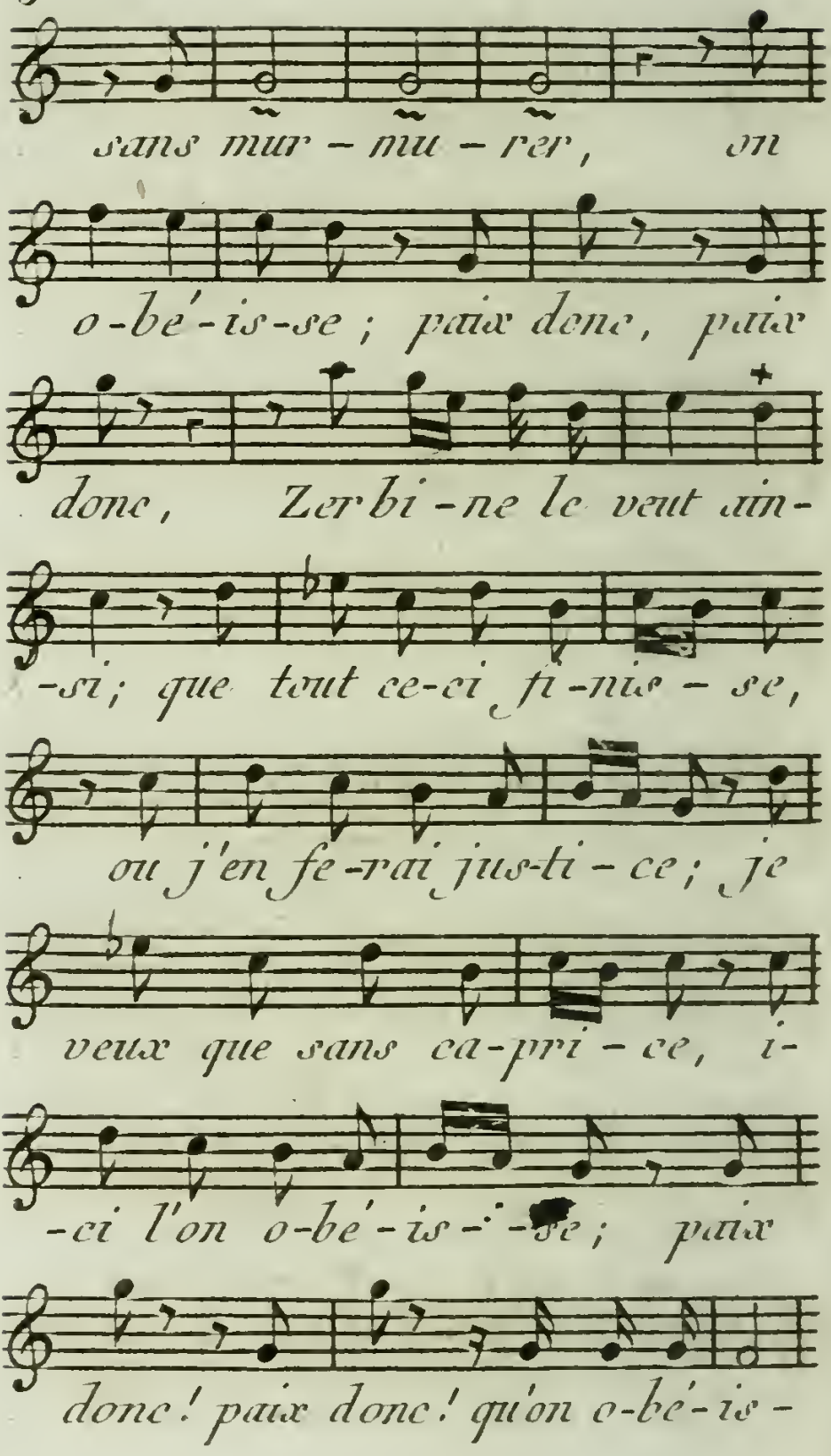
Zerbine.

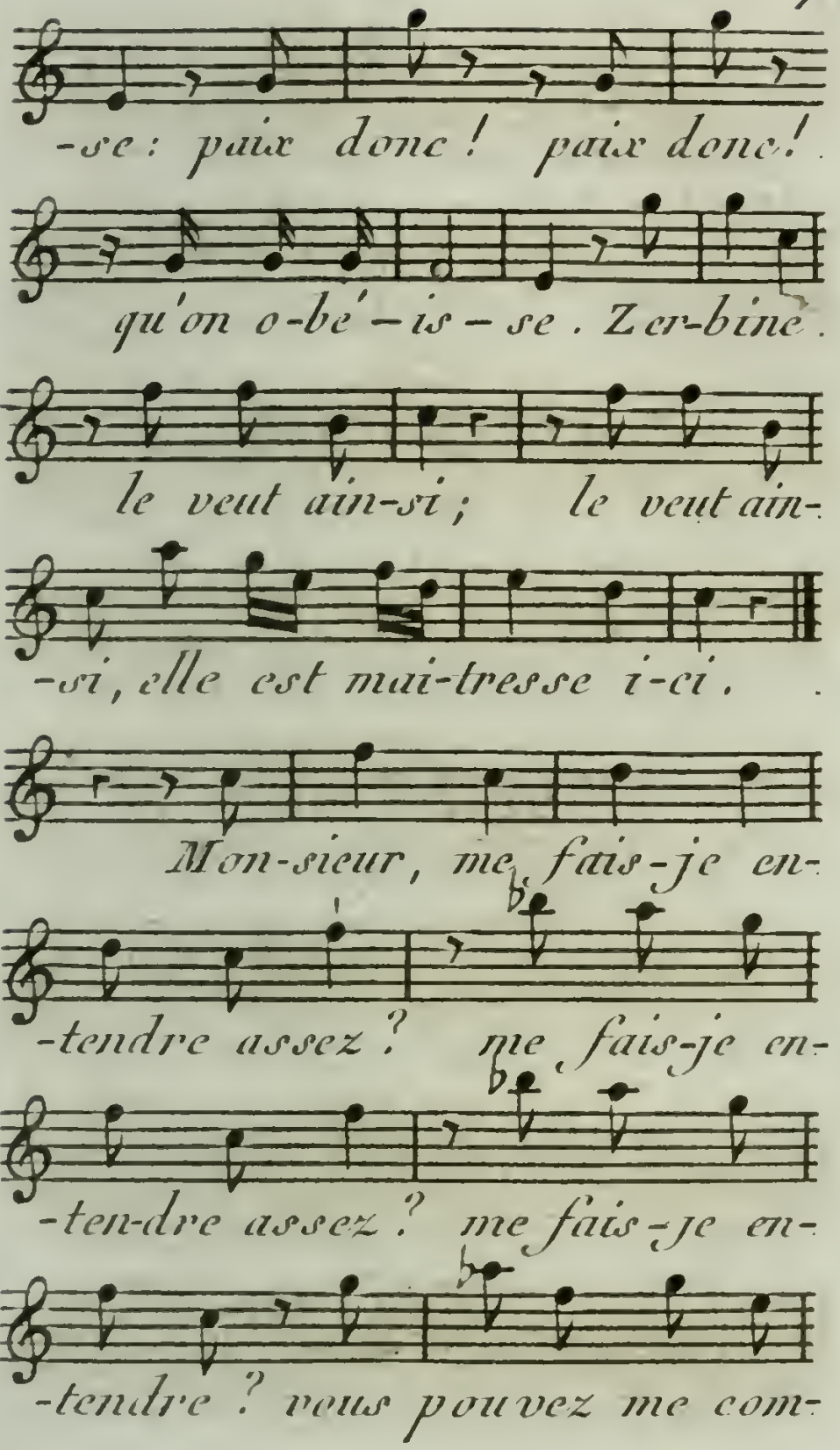

Eh! mais ne fait il pas la

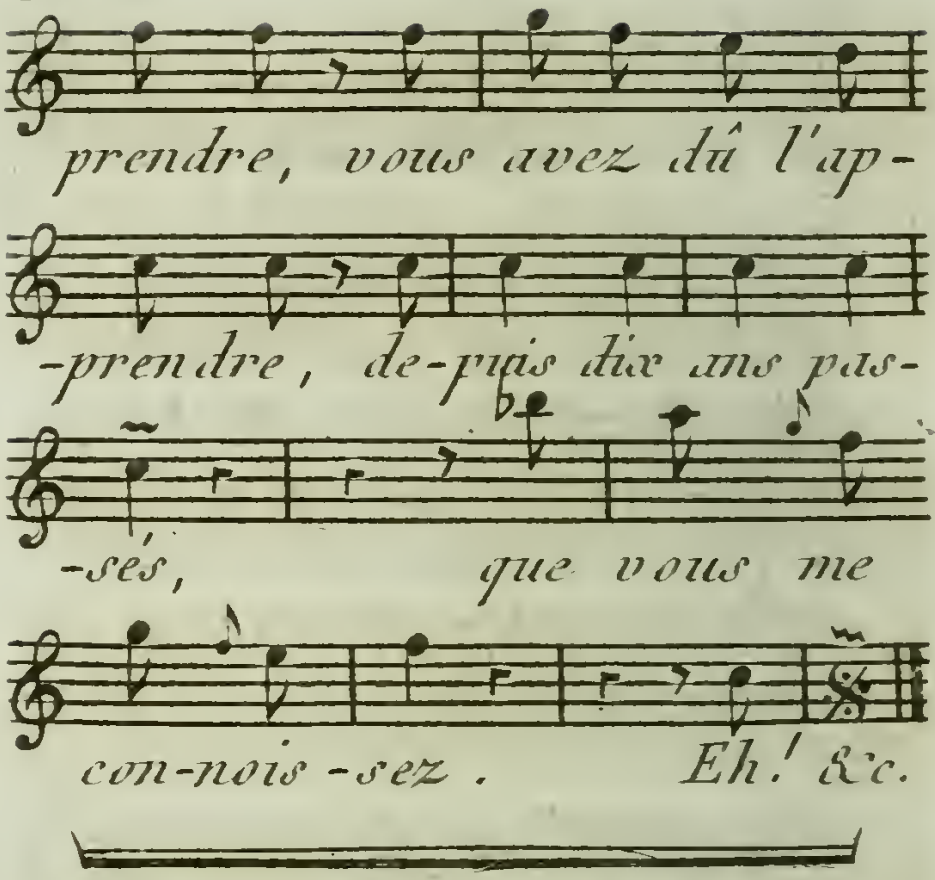
mine? comment! je crois qu'il


se mu-ti-ne ; bon ! bon !
c'est que Monsieur ba di-ne ;
bon ! bon ! c'est que Monsieur ba-
di-ne ! je veux que sans ca-
-pri-ce, sans mur-mu-rer,
on o-bé-isse, paix donc !
paix donc ! Zerbi-ne le
veut ainsi, paix donc, paix

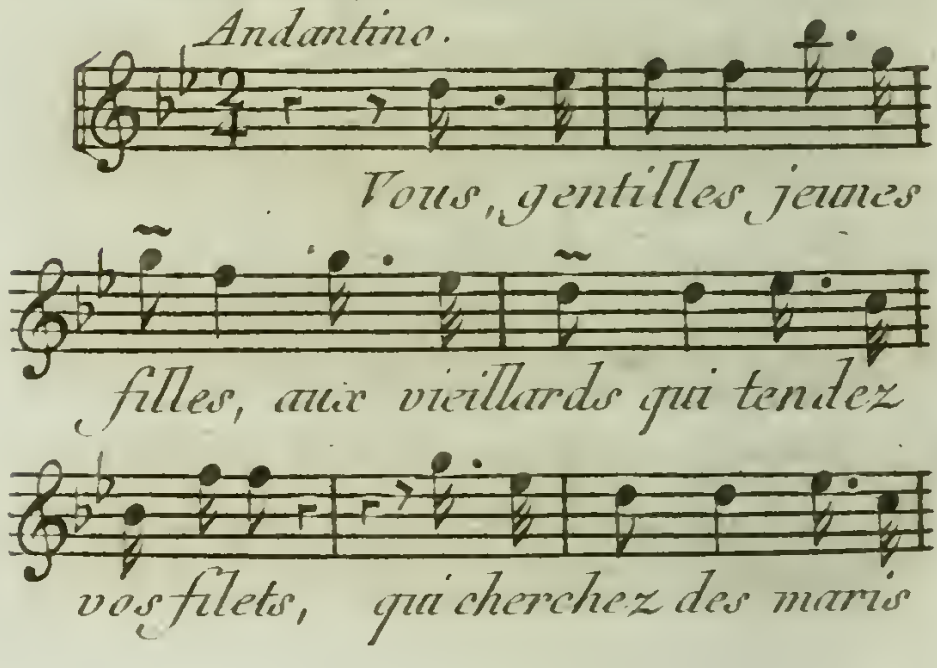

donc, elle est maîtresse, i-
-ci. Eh! mais ne fait-il
pas la mine? comment! je
crois qu'il se mu-ti-ne;
bon! bon! c'est que Monsieur bu-
-di--ne; bon! bon!
c'est que Monsieur bu-di-ne,
je veux que sans ca-pri-ce

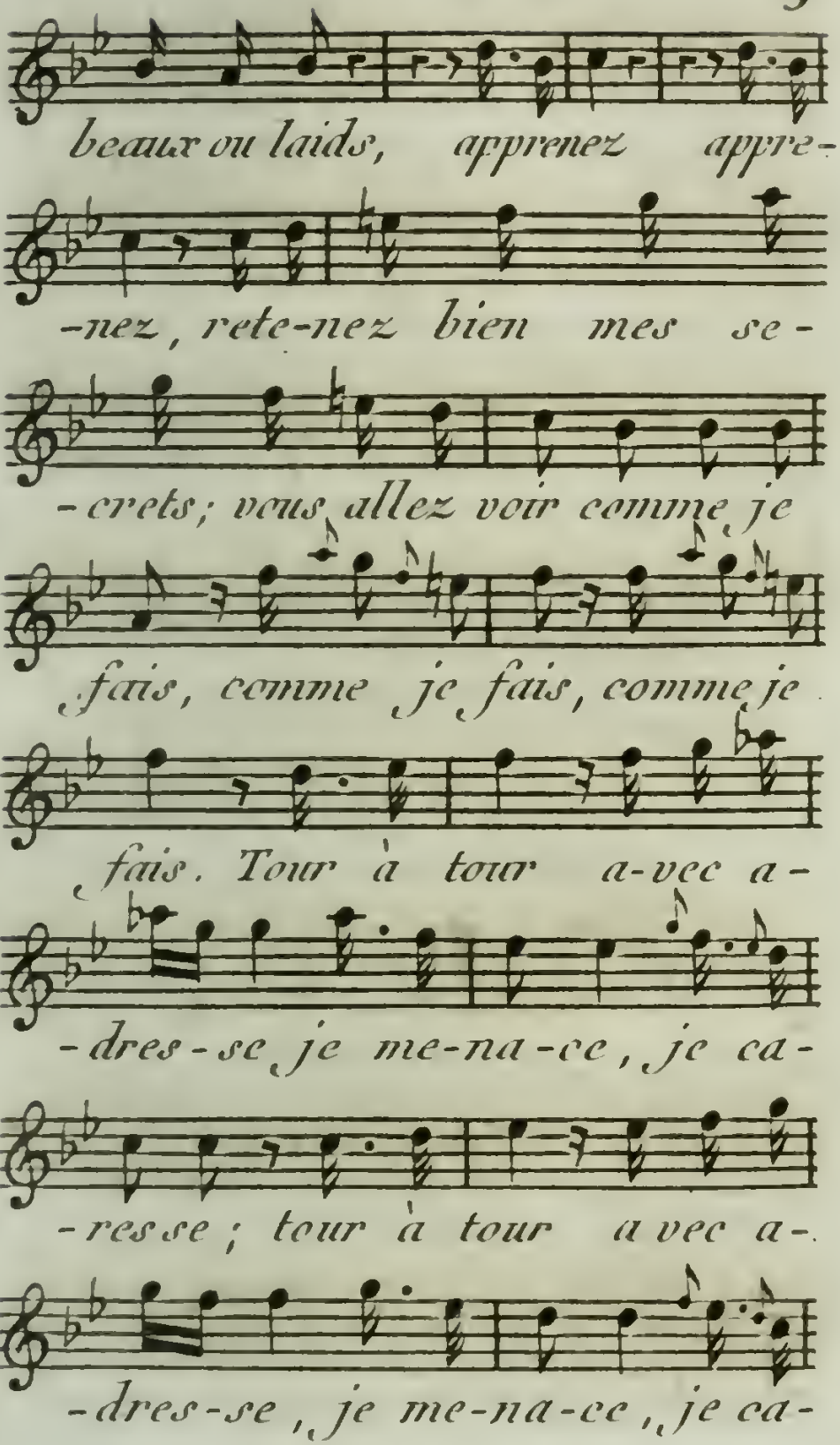

sans mur - mu - rer, on
o-be'-is-se ; paix donc, paix
donc, Zerbi-ne le veut ain-
-si ; que tout ce-ci fi-nis - se,
ou j'en fe-rai jus-ti - ce ; je
veux que sans ca-pri - ce, i-
-ci l'on o-be'-is - se ; paix
donc ! paix donc ! qu'on o-be'-is -

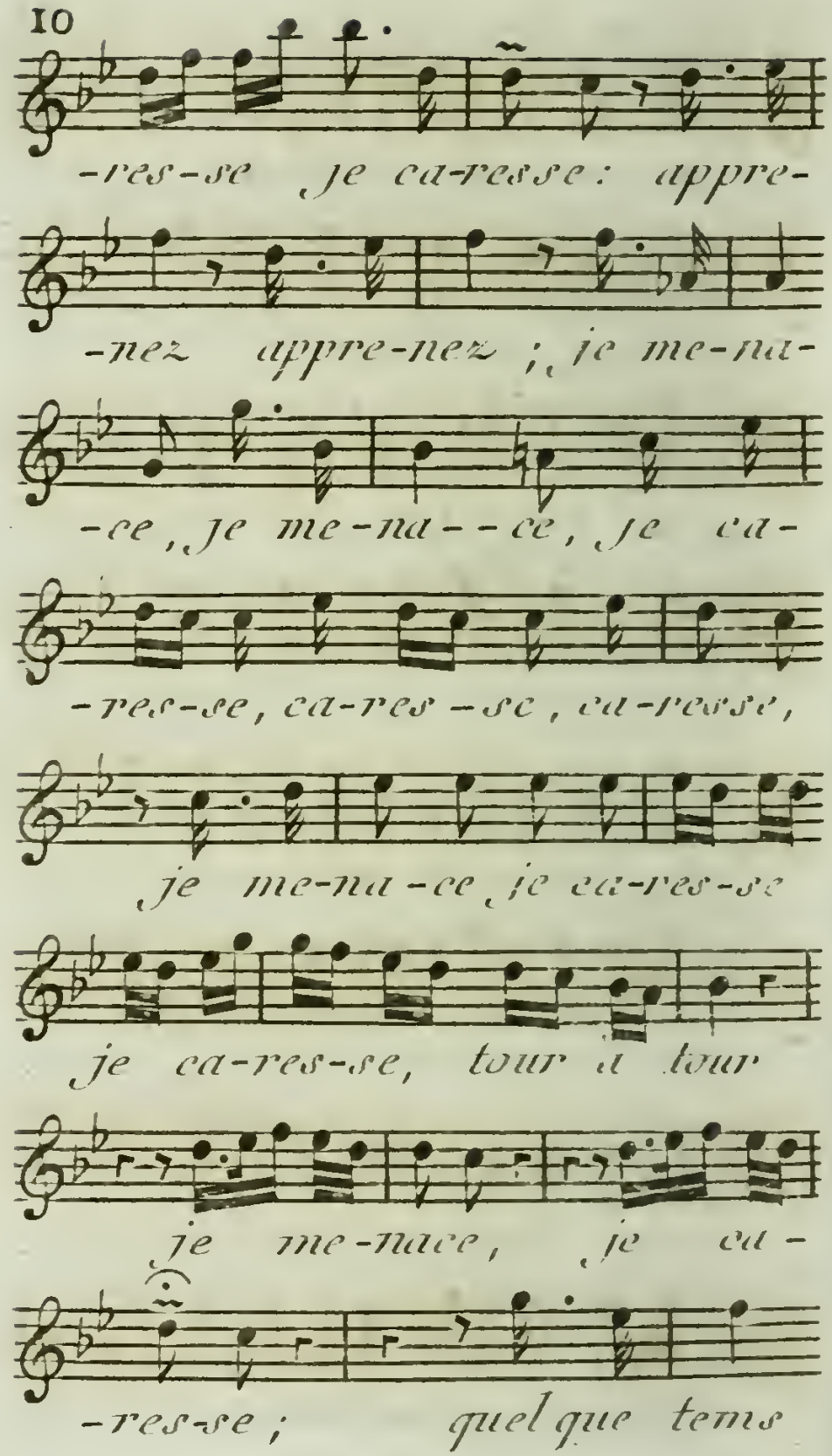

-se : paix donc ! paix donc !
qu'on o-bé-is-se . Zer-bine .
le veut ain-si ; le veut ain-
-si , elle est mai-tresse i-ci .
Mon-sieur , me fais-je en-
-tendre assez ? me fais-je en-
-ten-dre assez ? me fais-je en-
-tendre ? vous pouvez me com-

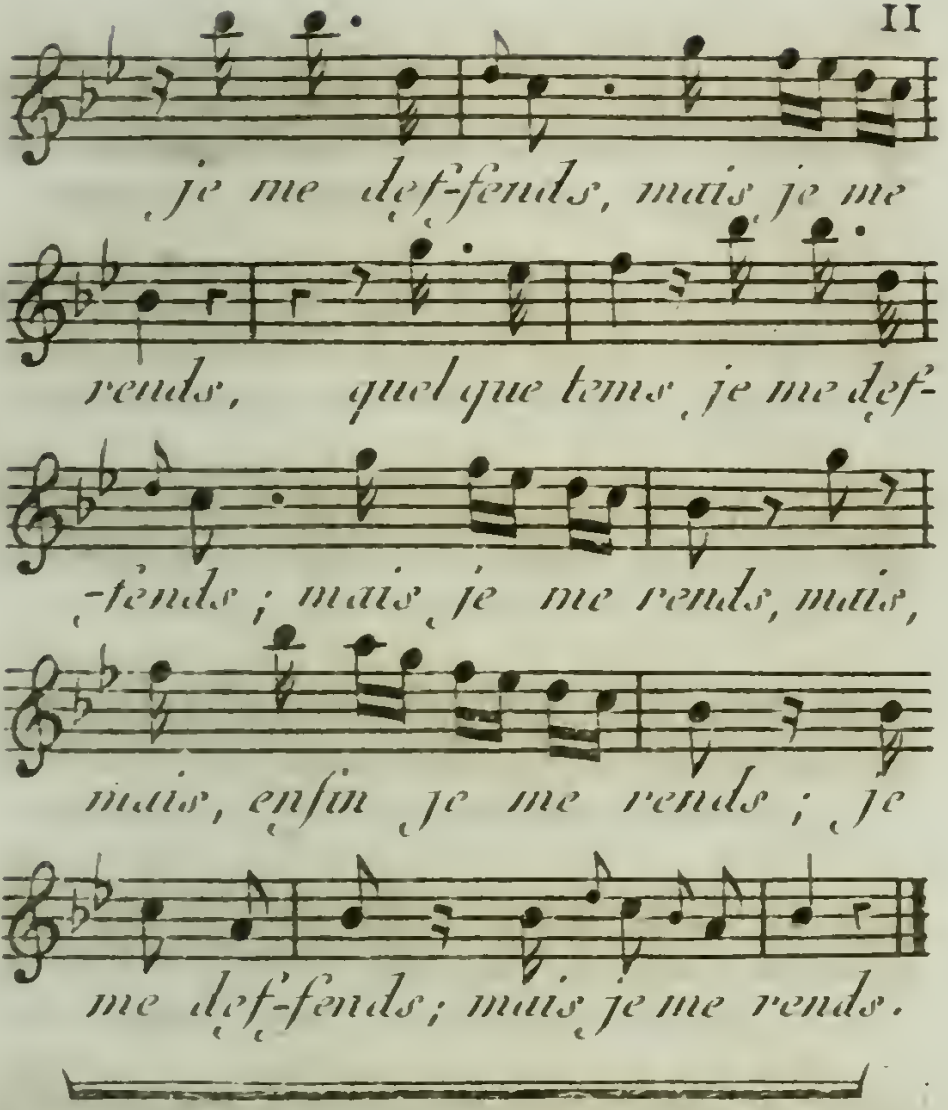

prendre, vous avez dû l'ap-
-prendre, de-puis dix ans pas-
-sés, que vous me
con-nois-sez. Eh! &c.

Zerbine.

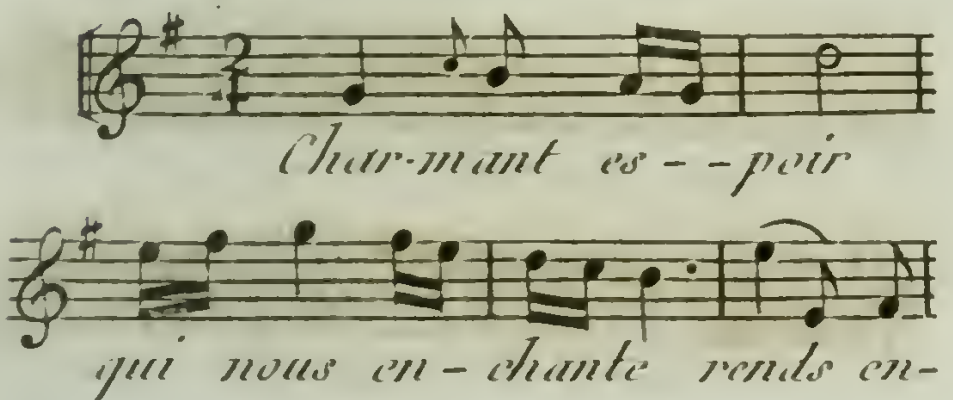

Andantino.
Vous, gentilles jeunes
filles, aux vieillards qui tendez
vos filets, qui cherchez des maris

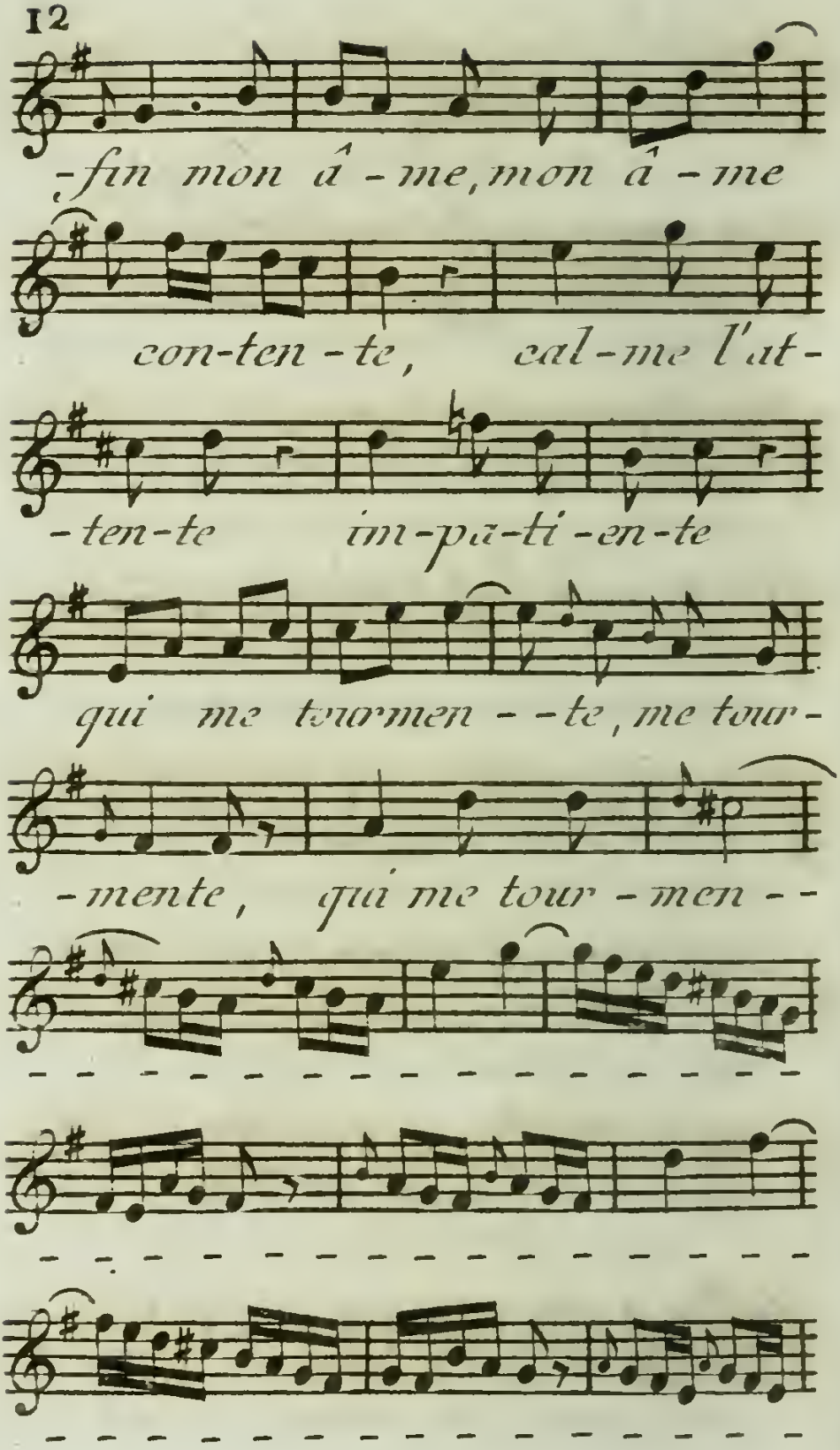

beaux ou laids, apprenez appre-
-nez, rete-nez bien mes se-
-crets; vous allez voir comme je
fais, comme je fais, comme je
fais. Tour à tour a-vec a-
-dres-se je me-na-ce, je ca-
-resse; tour à tour a vec a-
-dres-se, je me-na-ce, je ca-

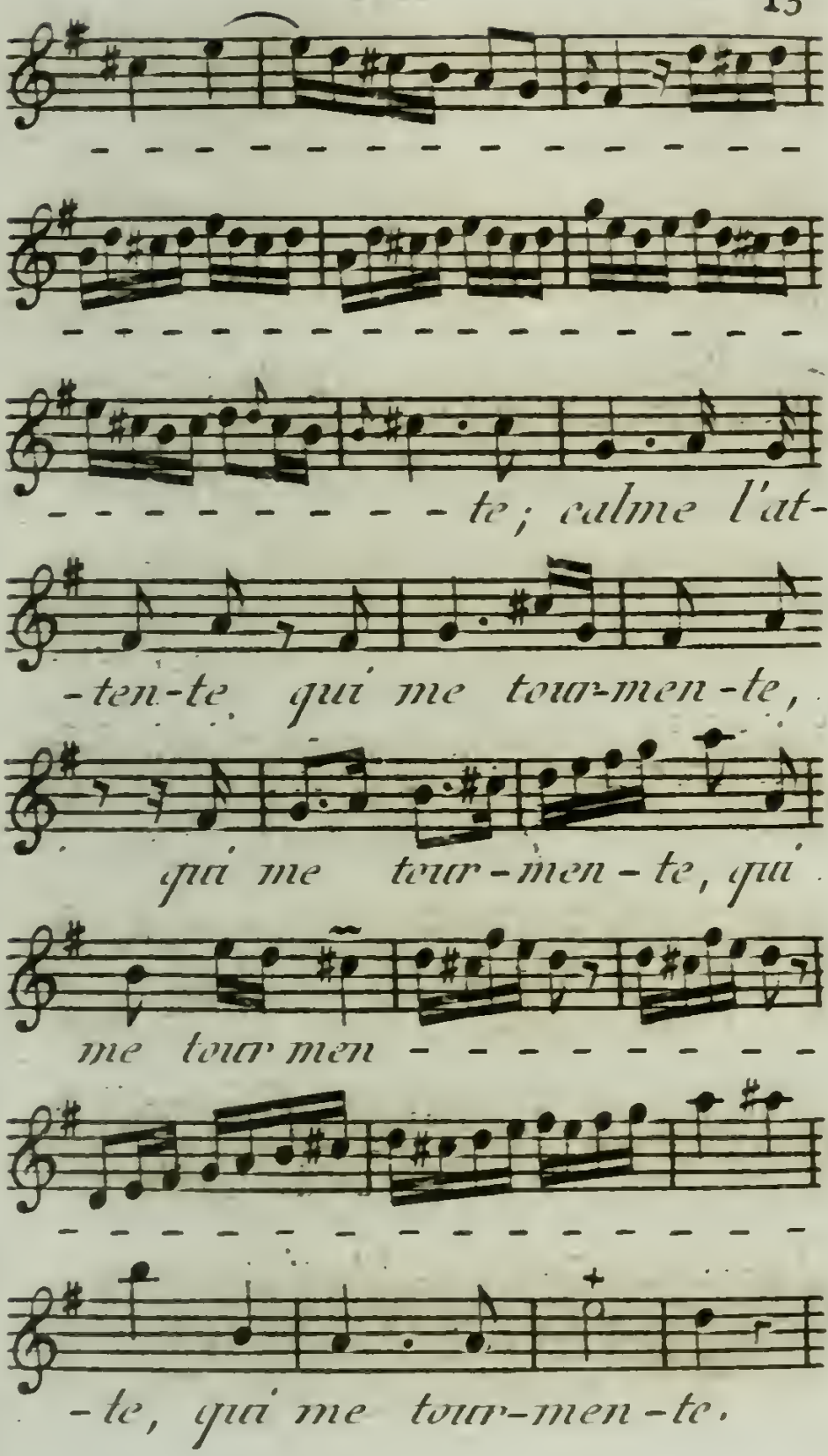

-res-se, je ca-resse: appre-
-nez appre-nez; je me-na-
-ce, je me-na--ce, je ca-
-res-se, ca-res-se, ca-resse,
je me-na-ce je ca-res-se
je ca-res-se, tour à tour
je me-nace, je ca-
-res-se; quelque tems

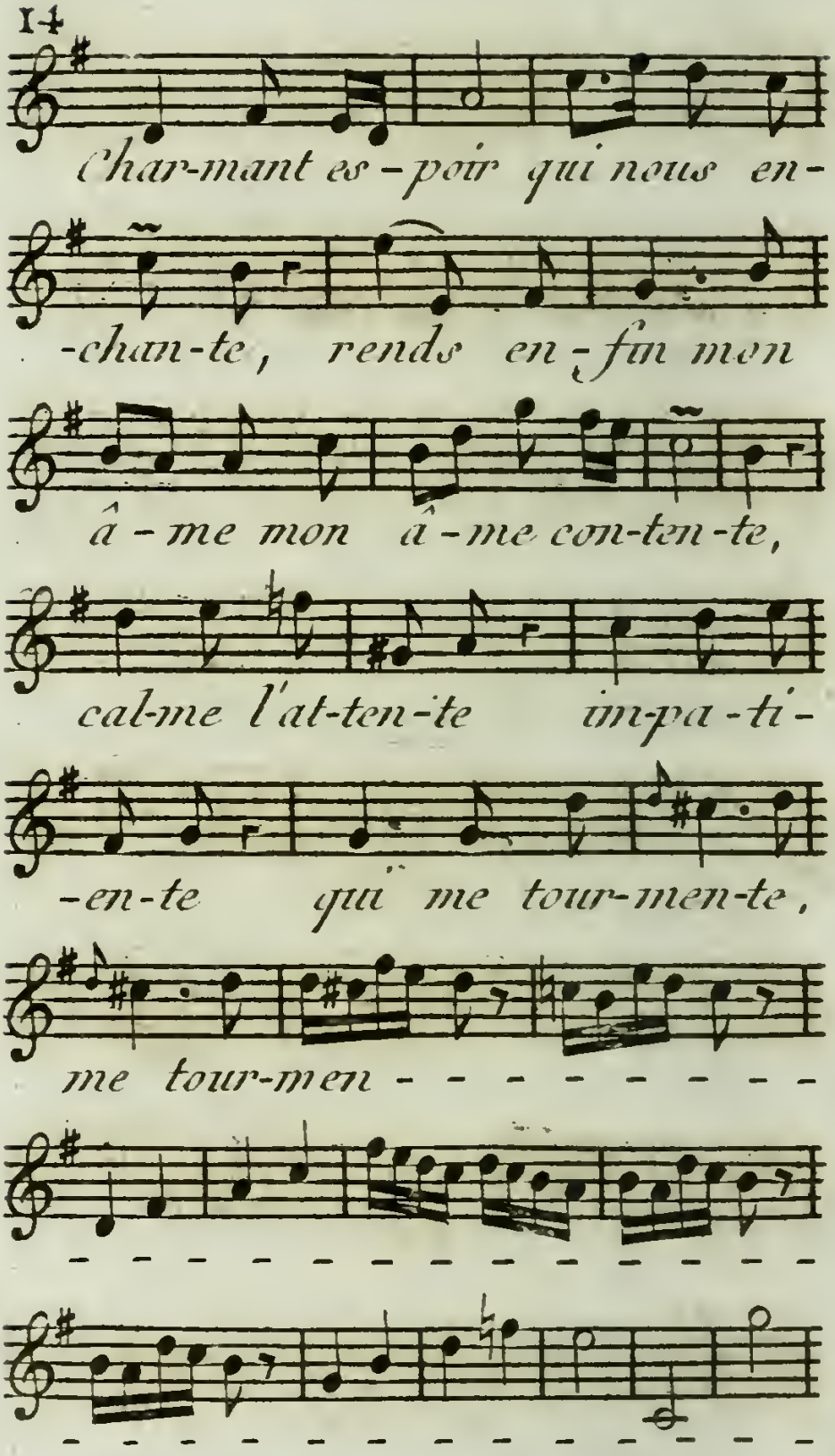

je me def-fends, mais je me
rends, quel que tems je me def-
-fends ; mais je me rends, mais,
mais, enfin je me rends ; je
me def-fends ; mais je me rends.

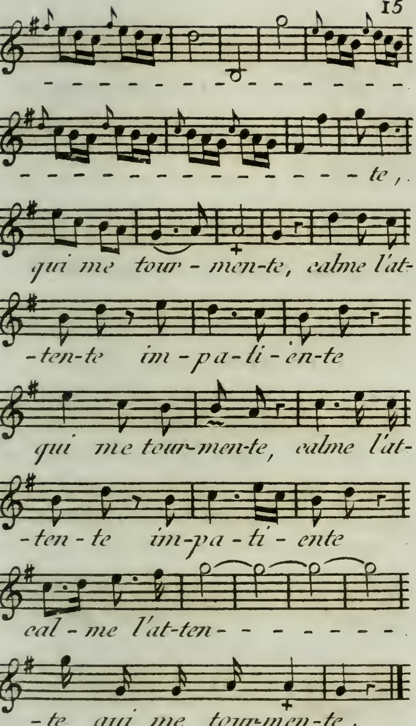
Zerbine.


Char-mant es - - poir
qui nous en - chante rends en-


-fin mon â - me, mon â - me
con-ten - te, cal-me l'at-
- ten-te im-pa-ti - en-te
qui me tourmen - - te, me tour-
- mente, qui me tour - men - -


te ; calme l'at-
-ten-te qui me tour-men-te,
qui me tour-men-te, qui
me tour men
-te, qui me tour-men-te.


Char-mant es-poir qui nous en-
-chan-te, rends en-fin mon
â-me mon â-me con-ten-te,
cal-me l'at-ten-te im-pa-ti-
-en-te qui me tour-men-te,
me tour-men - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - -


- - - - - - - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - - - te ,
qui me tour - men-te, calme l'at-
-ten-te im - p a - li - èn-te
qui me tour-men-te, calme l'at-
-ten - te im-pa - ti - ente
cal - me l'at-ten- - - - - - - -
- te qui me tour-men-te .

LE MAITRE DE MUSIQUE,

COMÉDIE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PARODIÉES DE L'ITALIEN,

PAR BAURANS.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DU MAITRE DE MUSIQUE.

LAMBERT, Maître de Musique, éleve la jeune Laurette pour le Théatre. Cette Ecoliere est si jolie, qu'en lui donnant des leçons de l'art du chant, il en est devenu éperdument amoureux. Un certain Tracolin, Entrepreneur d'Opéra, et personnage ridicule, vient visiter Lambert. Il remarque Laurette, s'intéresse à elle, et lui prédit les plus brillans succès, si elle veut entrer dans sa Troupe. Lambert, jaloux, témoigne ses inquiétudes, et se propose bien de ne pas les laisser seuls, dans la crainte qu'elle n'accepte les offres de Tracolin. Mais un valet-de-chambre arrive de la part d'une Duchesse, qui a besoin de Lambert sur le champ. Ce contre-tems le désole : il hésite ; enfin il sort. Tracolin profite de son absence, pour faire sa déclaration à Laurette, et lui offrir sa fortune et sa main. Lambert rentre, et surprend Tracolin aux genoux de son

Eleve. Il éclate en reproches, qui terminent le premier acte. Tracolin revient avec une autre Ecoliere de Lambert, lui raconte le sujet de leur querelle, et lui fait aussi des propositions. Ils fuient, ensemble, en entendant rentrer Lambert et Laurette. Celle-ci veut se justifier auprès de Lambert; mais ils sont interrompus par un importun, nommé Clarinel, Maître de Musique ridicule, qui vient chanter un morceau de sa composition à Lambert. Après le départ de Clarinel, Laurette se justifie entiérement: elle amene même Lambert au point de lui faire des excuses de ses soupçons et de ses fureurs. Tracolin, qui revient, le trouve, à son tour, aux pieds de la jeune Cantatrice. Nouveaux débats entre les deux Rivaux. Laurette les termine enfin en se donnant à son Maître, et Tracolin se retire confus; mais se promettant de se dédommager à son voyage de l'année suivante.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE MAITRE DE MUSIQUE.

CETTE Piece n'est encore qu'une Parodie d'un intermede Italien, en deux actes, donné à l'Opéra, sous ce titre : *Il Maëstro di Musica*, le 3 Octobre 1752. Le Public accueillit très-bien, à la Comédie Italienne, cette seconde traduction de Baurans, et lui sut gré d'avoir puisé deux fois dans la même source, pour lui procurer de nouveaux plaisirs, inconnus jusqu'alors en France.

Le Maître de Musique n'eut, cependant, pas le même succès qu'avoit eu la Servante Maîtresse. Peut-être la différence de sujet en fut-elle cause. Celui de la Servante Maîtresse est infiniment plus gai que celui du Maître de Musique. Rochard et Madame Favart y remplirent les deux premiers rôles, et les firent beaucoup valoir.

On appliqua à cette charmante Actrice tous les éloges qui sont donnés au Personnage de la Piece.

Le sujet du Maître de Musique a été traité en Ballet-Pantomime, par Sabadini, et exécuté par lui et Mademoiselle Sabadini, sa sœur, tous deux Danseurs Italiens. Ce Ballet, composé sur la Musique Italienne, fut donné, après la seconde représentation de la Servante Maîtresse, le 17 Août 1754, et il réussit beaucoup.

LE MAITRE
DE
MUSIQUE,
COMÉDIE,
MÊLÉE D'ARIETTES,
PARODIÉES DE L'ITALIEN,
PAR BAURANS.

Représentée le 28 Mai 1755.

PERSONNAGES.

LAMBERT, Maître de Musique.

LAURETTE, son Ecoliere.

TRACOLIN, Entrepreneur d'Opéra.

UN DOMESTIQUE DE LAMBERT.

UN VALET DE CHAMBRE.

UNE AUTRE ECOLIERE DE LAMBERT.

CLARINEL, Compositeur.

La Scene est chez Lambert.

LE MAITRE DE MUSIQUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAMBERT, LAURETTE.

LAMBERT.

AIR.

AH! quel martyre!
Sans cesse instruire,
Cent fois redire,
Sans rien produire;
C'est toujours pire.
Eh! laisse-moi,
Va, tais-toi.

LAURETTE, *piquée.*

Eh bien, je me tairai. Je veux prendre la mouche
A mon tour.

LAMBERT.

Quoi ?

LAURETTE.

Suffit. Si j'ouvre encor la bouche....

LAMBERT.

Mais... elle se fâche, je croi.
Quoi ! tout de bon ?... Oh ! le trait est unique ;
C'est donc Mademoiselle à présent qui se pique ?

LAURETTE.

Oui, Monsieur, je me lasse à la fin d'essuyer,
A tout propos, vos brusques incartades ;
Et je vous dirai net, que vos façons maussades
Ont tout-à-fait le don de m'ennuyer.

LAMBERT.

Ah ! voilà les grands airs qui viennent appuyer...
Mademoiselle joue au mieux l'impertinence ;
Et, pour faire dans peu l'Actrice d'importance,
Il ne lui manque plus, ma foi ! que du talent.
Encor souvent on s'en dispense,
En mettant à la place un ton bien insolent.

LAURETTE.

En ce cas là, Monsieur, je suis en bonne école ;
Je puis très-bien l'apprendre ici de vous.

LAMBERT.

Bien répondu : comment ? tu sais déja ton rôle,
On ne peut mieux ! Mais quand finirons-nous ?

Je me lasse, à la fin, de ce débat frivole.
Veux-tu chanter une fois tout de bon ?

LAURETTE.

Mais, comment voulez-vous qu'on chante ?
Le moyen de former un ton,
Quand de colere on a la voix tremblante ?

LAMBERT, *ironiquement.*

Eh bien, appaise toi.

LAURETTE, *sèchement.*

Vous-même appaisez-vous,
Et sachez m'écouter sans vous mettre en courroux.

LAMBERT.

Allons ; il faut qu'un maître ait l'ame patiente.

(*Lambert se met au Clavecin. Laurette se place derriere lui, & le contrefait : elle fait mine de le frapper ; il se retourne, & il la fait mettre à côté de lui. Elle chante. Après quelques mesures, Lambert témoigne qu'il n'est pas content, par un geste d'impatience.*)

LAURETTE.

Qu'avez-vous donc ?

LAMBERT.

Veux-tu que je te parle net,
Ce n'est pas là chanter.

LAURETTE.

Qu'est-ce donc, s'il vous plaît ?

LAMBERT.

C'est crier.

LAUREETTE.

Mais, Monsieur, il faut bien qu'on entende.

LAMBERT.

Eh ! l'on entend assez, pour peu qu'on y prétende.
Je te l'ai dit cent fois, mauvaise invention ;
Un Chanteur croit faire merveille,
Quand d'un vain bruit il étourdit l'oreille;
Il croit forcer l'attention :
Ah ! qu'il est loin de son intention !
Chanteur, qui pour mieux nous séduire,
Voulez être, à-la fois, agréable et touchant;
Que l'haleine du doux Zéphire,
Qui de sa Flore à l'oreille soupire,
Soit l'image de votre chant.
Eh! crois-moi, renvoyons aux halles
Tous ces Chantres bruyans, qui savent seulement
De leurs grands cris remplir nos salles....
Recommençons.

(*Laurette chante de nouveau, & chante bien.*)

AIR *de la Leçon.*

Un Pilote, battu de l'orage,
Loin du port et du rivage,
Et bientôt près du naufrage,
De la fureur des vents sait faire usage,
Et, pour un tems, cede à leur rage.

LAMBERT.

Cela va très-bien maintenant.
Pour le coup c'est chanter.

LAURETTE *s'applaudissant.*

Quand on veut...

LAMBERT.

Mais, de grace,
Dis-moi, pourquoi ne pas vouloir toujours ?

LAURETTE.

Pour se faire valoir.

LAMBERT.

Fh ! ne suis point la trace
De ceux qui d'un tel art empruntent le secours.
Souvent un jour de négligence efface
De grands succès, dont il suspend le cours.
Tu sais qu'à toi je m'intéresse; écoute :
Si tu veux suivre mes avis,
Et t'appliquer, je ne fais aucun doute
De te voir des succès éclatans et suivis ;
Et, si sincerement ta volonté s'y prête,
Je veux te rendre une Actrice parfaite.

LAURETTE.

Mais dans combien de tems?

LAMBERT.

Dans peu si tu le veux.

LAURETTE.

Si je le veux ? C'est-là le comble de mes vœux !
Plaire au Public est mon unique envie,
Et de grand cœur j'y consacre ma vie.
Je ne me sens pas d'aise, et mon cœur satisfait,
Se fait d'un tel destin le plus charmant portrait.

AIR.

Quel délice
Ne trouve point une Actrice
Sur la Scene et dans la coulisse !
L'un dans un doux délire
Admire,

Et puis soupire.
A l'autre on entend dire :
Quel feu ! quelle chaleur elle m'inspire :
Fort bien, très-bien.
Quel plaisir est le mien !
A peine je respire ;
Et des pieds et des mains, dans son transport,
Il claque, claque fort.
Ta ta ta ta, &c.
(*Elle fait l'action d'applaudir.*)
Quel plaisir, quel délice
N'éprouve point l'Actrice !
L'un, dans un doux délire,
Admire et puis soupire.
Plus loin, à l'autre on entend dire :
A peine je respire.
Fort bien, très-bien.
Quel feu ! quelle chaleur elle m'inspire !
L'envie aura beau dire,
Il faut claquer bien fort,
Et d'un commun effort.

SCENE II.

UN DOMESTIQUE *& les Acteurs de la Scene précédente.*

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, un Etranger d'une étrange figure,
Demande à vous parler.

LAMBERT.

(*Le Domestique sort.*) (*A Laurette.*)
Faites entrer.... J'augure
A ce portrait que ce sera
Mon Entrepreneur d'Opéra.
Il a l'air en effet d'une caricature ;
C'est un original qui te divertira.

SCENE III.

LAMBERT, LAURETTE, TRACOLIN.

TRACOLIN.

AH ! cher Lambert, que je t'embrasse.
(*Ils s'embrassent.*)
J'étois gros de te voir ; et mon empressement
M'a fait quitter le coche, où j'avois une place,
Pour arriver plus promptement.

LAMBERT.

Vous avez pris la poste ?

TRACOLIN.

Non, vraiment.
Je trouve qu'elle me tracasse ;
J'ai fait ma route à pied tout franchement :
Pour la santé, je tiens qu'il est propice
De faire ainsi quelque peu d'exercice.
(*Laurette rit, & Tracolin qui l'apperçoit dit à Lambert.*)
Mais, quel est ce charmant objet ?
(*En souriant.*)
Est-ce ta sœur... ta femme... ou bien...

LAMBERT.

C'est un sujet
Que j'éleve pour le Théatre.

TRACOLIN.

Vraiment j'applaudis au projet ;
De ses talens déja je me sens idolâtre :
Quelle mine ! quel jeu ! quelle voix !

LAMBERT.

Par hasard,
Pour en parler ainsi, l'auriez-vous entendue ?

TRACOLIN.

Oh ! cela ne fait rien ; nous autres gens de l'art,
Nous n'avons pour cela besoin que d'un regard,
Et nous jugeons d'une voix à la vue.

LAURETTE, *à part, éclatant de rire.*

Oh ! qu'il est drôle !

TRACOLIN.

Avec un tel minois,
A-t-on jamais manqué de voix ?

LAMBERT.

Il est vrai, sa voix est jolie;
Mais, pour la cultiver, il faut encor du soin.
La voix n'est rien, si l'art ne l'a point embellie;
Et d'ailleurs la Chanteuse est encore assez loin
D'une Actrice en tout accomplie.

TRACOLIN.

Bon, bon! le Public, au besoin,
Prête tous les talens à la seule figure.
Elle plaira sans cela, je te jure.

LAMBERT.

Oui, voilà comme on gâte aujourd'hui les talens:
A la toilette on dit cela; mais au Théatre
On éprouve souvent qu'il en faut bien rabattre.

TRACOLIN.

Moi, sur la foi de ces yeux semillans,
Je n'en rabattrai rien, et donne ma parole
Qu'elle aura des succès brillans.

LAMBERT, *à part.*

Mais je crois qu'à dessein le traître la cajole!

LAURETTE.

Monsieur, assurément je ne mérite pas
Qu'on fasse tant d'accueil à de foibles appas.

LAMBERT.

C'est en effet vanter un peu trop son mérite.

TRACOLIN *avec vivacité.*

Eh! mais, je dois m'y connoître, je crois.
Je dis, et je redis que voilà les minois
Qui souvent du Public attirent la visite.

LAMBERT, *à part.*

Je soupçonne fort qu'il médite
Un tour de sa façon.

LAURETTE, *à Tracolin.*

Mais, Monsieur, dites-moi,
Dois-je à tous vos propos ajouter quelque foi ?
Ne me flattez-vous point ?

TRACOLIN.

Non, je vous rends justice.

LAURETTE.

AIR.

Suis-je bien pour une Actrice,
Vrai ? Suis-je bien ?
Dites-moi, sans artifice,
Croyez-vous qu'on applaudisse
Ce maintien :
Suis-je bien ?
Je n'ose me flatter de rien.
Croyez-vous qu'on m'applaudisse,
Qu'en l'public, je réussisse ?
Mais, hélas !
N'ai-je pas
L'air trop novice, eh ?
Pour une Actrice, eh ?
Pour la Coulisse, eh ?
Je n'ose me flatter de rien.

TRACOLIN, *avec transport, en l'embrassant.*

Eh, non ! ma Reine, non ; vous êtes trop charmante !
Vous, l'air novice ? Ah ! quel travers !

Dans

Dans l'art de plaire, et ses moyens divers,
On ne peut être plus savante.
Vos graces, vos talens, votre voix, tout m'enchante ;
Tout me transporte.

LAMBERT, *à part.*

Oh ! oh ! comme il prend feu !
Ma foi ! ceci passe le jeu.
(*A Laurette.*)
Vous sentez bien, je crois, que ce langage
Vise tout droit au persiflage ?

TRACOLIN

Non, d'honneur ! je lui fais l'aveu
De ce que je ressens.

LAMBERT.

Brisons-là, je vous prie ;
C'est, en ce cas, pousser trop loin la flatterie ;
Et vous devez savoir que d'un pareil encens
La vapeur est mortelle à de jeunes talens.
Je présume qu'ici vous venez pour affaires,
Et nos propos ne les avancent gueres.

LAURETTE, *à part.*

Moi, je présume, à ce ton aigredoux,
Que de cet homme il est un peu jaloux ;
Et dans le fond du cœur, j'en ai l'ame ravie :
J'en ferai mon profit.

LAMBERT.

Si vous avez envie
D'avoir de bons sujets, vous arrivez à point ;
En ce moment mon école est fournie,
Comme je crois qu'ailleurs vous n'en trouverez point.

TRACOLIN.

Je sais qu'on a toujours chez vous trouvé l'élite
De toute sorte de talens ;
Et vos sujets sont excellens,
Si, sur Mademoiselle, on prise leur mérite.
(*Il fait une révérence à Laurette.*)

LAURETTE.

Monsieur...

(*Ils font un jeu de révérences réciproques.*)

LAMBERT, *avec chagrin.*

Eh ! laissons-la, je vous prie, à l'écart !
C'est le moindre sujet qui soit dans mon école ;
Vous en verrez tantôt qui sont, sur ma parole,
Bien au-dessus pour la voix et pour l'art ;
Et qui savent, sur-tout, faire valoir un rôle.
Je puis dire, sans me flatter,
Qu'il n'est aucune école en talens plus féconde :
Il en est peu qui brillent dans le monde,
Dont je ne puisse me vanter.

AIR.

Oui, nos Chanteuses
Les plus fameuses,
Qui des savans
Enchantent les sens,
Me doivent toutes tous leurs talens.
Sons permanens,
Tons fulminans ;
Tremblemens,
Passages, roulemens,

Grands intervalles surprenans.
Toutes me doivent tous leurs talens.

TRACOLIN.

Je connois, cher Lambert, ta science profonde;
Je sais que ton école en grands sujets abonde.
Mais tous ces prodiges fameux,
Ces grandes voix, ces talens merveilleux,
Ne sont pas, après tout, quelque espoir qu'on y fonde,
Le secret le plus sûr d'attirer bien du monde.

AIR.

Je veux tout bas
Te dire où gît le cas.
Pour faire un grand fracas,
Ayons filles
Gentilles,
Ne pensons qu'à cela;
Car tout dépend de-là.

Oui, mon cher, je te le déclare:
Je ne veux pas du parfait, du si rare;
Je me contente à moins; et ce jeune sujet,
Par exemple, seroit précisément mon fait.

LAMBERT.

Oui-da? (*A part.*) L'y voilà donc, le traître!

LAURETTE, *à part.*

Bon! Pour le coup, il en tient mon cher maître!

TRACOLIN.

Qu'en dis-tu? N'est-tu pas content de mon projet?

LAMBERT.

Non; Laurette n'est point encore assez formée.

TRACOLIN.

Oh ! je la formerai ; laisse-moi faire.

LAMBERT.

Non ;
Je n'y puis consentir : de moi, que diroit-on,
Qui me suis fait un peu de renommée,
Si je laissois produire ainsi, de ma façon,
Un sujet qui ne fût pas bon ?

TRACOLIN, *à part.*

J'entends, c'est pour lui qu'il la garde.

LAMBERT.

Même Laurette auroit tort d'y songer.
Un sujet peu formé, qui trop tôt se hasarde,
S'expose beaucoup au danger
D'échouer sans retour. (*A part.*) Si je n'y prenois garde,
Il me l'enleveroit. Sur-tout il ne faut pas
Les laisser seuls.

SCENE IV.

LES ACTEURS de la Scene précédente, UN DOMESTIQUE, ET UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE DOMESTIQUE *à Lambert.*

MONSIEUR, on vous demande.

LAMBERT, *avec impatience.*

Qu'est-ce ?
Faites entrer. (*Le Domestique sort.*)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monsieur, Madame la Duchesse
Vient d'envoyer un carosse là-bas,
Pour vous mener à l'hôtel de ce pas;
C'est, m'a-t-on dit, pour affaire qui presse.

LAMBERT.

Pour affaire qui presse... Oh! je gagerois bien
Que cette affaire est moins que rien.
Allez dire à votre Maîtresse
Qu'il ne m'est pas possible en ce moment.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monsieur, je n'oserois; j'ai trop expressément
L'ordre de vous mener. Vous savez que Madame
Veut bien ce qu'elle veut, et sur-tout promptement;
Vous viendrez, s'il vous plaît.

LAMBERT.

Oh! l'importune femme!
Elle prend bien son tems!... Mais vous êtes témoin
Qu'ici je suis maintenant en affaire!
Voilà Monsieur qui vient tout exprès de fort loin;
Il faut l'expédier.

TRACOLIN.

Cela n'importe guere;
Nous en aurons de reste le loisir:
Je ne vous retiens point du tout, bien au contraire;
Je vous prîrai d'aller promptement satisfaire
A ce qu'on veut de vous.

LAMBERT, *à part.*

Je le crois; son desir
Est de me voir bien loin. Ah! le maudit message!

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monsieur, vous n'avez plus de prétexte.

LAMBERT.

J'enrage!

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Décidez-vous : plus tard vous partirez, plus tard
Vous serez de retour.

LAMBERT

Chienne de destinée !

(*A Tracolin.*)

Mais je pourrois vous mener quelque part ?

TRACOLIN.

Non; je n'ai point affaire ailleurs de la journée.

LAMBERT, *à part.*

Ah! le bourreau! Je pars, mais je reviens soudain,
Pour prévenir ou rompre son dessein.

(*Il sort avec le Valet-de-chambre.*)

SCENE V.

LAURETTE, TRACOLIN.

TRACOLIN, *à part.*

IL est enfin parti. Notre attente est remplie;
Nous voilà seuls. Ma foi! la friponne est jolie;
Elle seroit mon fait, de plus d'une façon.
Si ma main lui convient, je mords à l'hameçon;
Et, par raison, j'en ferai la folie.

LAURETTE, *à part.*

Cet homme assurément s'apprête à m'en conter :
Il ne faut pas le rebuter.
Que sait-on ?... Après tout, qui voudra mordre y morde ;
Il est bon à son arc d'avoir plus d'une corde.

TRACOLIN, *à Laurette.*

Mademoiselle, en vérité...
Vous me plaisez beaucoup.

LAURETTE.

Monsieur...

TRACOLIN.

Sans vanité,
Je passe pour juger assez bien du mérite,
Et le public parfois m'en félicite ;
Je suis du vôtre, en honneur enchanté :
Je trouve tout chez vous, talent, grace, beauté.

LAURETTE.

Vos éloges, Monsieur, me rendent interdite.

TRACOLIN, *d'un ton tendre & badin.*

Même s'il faut tout dire, avec sincérité,
Je ne sais quoi... tout bas... pour vous me sollicite ;
Là... certain mouvement, qui fait qu'on est tenté...
Comment l'appellez-vous ?.... Eh ! dites, ma petite ?
(*Il lui prend la main.*)

LAURETTE, *affectant de l'embarras.*

D'un tel propos, Monsieur... la nouveauté...
Me trouble... et d'en rougir j'ai la simplicité.

TRACOLIN.

Quoi ! tout de bon ? Vous en êtes encore
A ces miseres-là ? Vous vous moquez, je croi ?

LAURETTE.

Oui ; ma joue aisément de honte se colore ;
Je suis si sotte encor que, malgré moi,
Ce sentiment me fait toujours la loi.

AIR.

La pudeur qui me guide
Me rend timide ;
Je n'ose lever les yeux :
Si quelque curieux
Auprès de moi se place,
Et me regarde en face,
Je suis toute honteuse de cela.
Ma langue s'embarrasse,
En lui disant : de grace !
Souffrez, Monsieur, que je passe,
Je ne puis rester là,
Où me voilà.

La pudeur, &c.

Si quelque téméraire
Poussoit trop loin l'affaire,
Moi, qui suis bonne, et ne me fâche guere,
J'excite ma colere,
Et lui dis d'un ton sévere :
Mais finirez-vous donc, Monsieur ?
Sachez qu'on est fille d'honneur,
Sachez qu'on a de la pudeur.

TRACOLIN.

Ah ! fine mouche ! Va, je connois ta malice ;
C'est moi qu'ici tu traites en novice,

En me faisant ces contes bleus ;
Mais j'en crois moins ta bouche que tes yeux,
Et les frippons décelent l'artifice.
Allons au fait ; car aussi bien,
Lambert peut revenir troubler notre entretien.
Veux-tu de moi ? Tu m'as su plaire,
Et si tu veux combler mes vœux,
Je puis te faire un sort heureux.
Qu'en dis-tu ? Ton cœur délibere ?...

LAURETTE.

Monsieur, la proposition
Mérite bien quelque réflexion ;
Et je vous paroîtrois sans doute un peu légere,
Si je brusquois, en pareille matiere,
Au premier mot, une décision.

TRACOLIN.

Ma chere, il faut toujours brusquer l'occasion :
Qui la laisse échapper ne la retrouve guere.

LAURETTE.

Mais Lambert voudroit-il ?...

TRACOLIN.

Qu'en avons-nous affaire ?
N'es-tu pas, après tout, maîtresse de ton sort ?

LAURETTE.

Il est vrai : cependant je crains de lui déplaire ;
Et la reconnoissance est un lien bien fort.

TRACOLIN.

Oh ! la reconnoissance a tort,
Lorsqu'à son intérêt on la trouve contraire.

LAURETTE.

Vous êtes bien pressant.

TRACOLIN.

Pourquoi tant de mystere ?
Consulte seulement ton inclination ;
Le Théatre est l'objet de ton ambition :
Lambert à ton desir s'oppose ;
Moi, j'applaudis à ton intention,
Et c'est précisément ce que je te propose.
Viens soutenir ma réputation.
A ce métier, j'ai gagné quelque chose ;
Tout est à toi, si tu le veux.
En habits, en bijoux, formes-tu quelques vœux ?
Dis, tu seras à point nommé servie.
Dans les festins et dans les jeux,
Tu meneras, au gré de ton envie,
La plus charmante vie ;
Enfin, ma Reine, chaque jour
Sera la fête de l'amour.

AIR.

Si d'une ame
Propice à ma flamme,
Tu deviens ma femme,
En bombance,
En magnificence,
Je ferai dépense ;
Mais sur-tout plein de complaisance,
De prévénance,
En silence

Tour je verrai :
Par prudence,
Je dormirai ;
Si l'on danse,
Je danserai :
Sans parrage,
Dans mon ménage,
Ton suffrage
Fera toujours la loi,
Sans dire pourquoi.

Si d'une ame, &c.

SCENE VI.

Les précédens : LAMBERT, *au fond du Théatre, et qui les observe.*

TRACOLIN.

ALLONS, ma chere,
Rends-toi, consens à faire mon bonheur ;
(*Il se jette à ses genoux.*)
Je te jure à genoux une éternelle ardeur.

LAMBERT *au fond du Théatre.*
A ses genoux ! le téméraire !

TRACOLIN *aux genoux de Laurette.*
Tu ne dis rien ? aurois-tu peur
Que mon discours fût peu sincere ?

Ah ! quitte une vaine frayeur ;
Regarde dans mes yeux, tu liras dans mon cœur.

(*Ici Lambert, qui s'est approché tout doucement, passe sa tête sur l'épaule de Laurette à l'opposite de Tracolin. Laurette fait un cri de surprise, et s'éloigne un peu ; Tracolin étonné de cette vision, ouvre de grands yeux, & demeure quelque tems vis-à-vis de Lambert, dans une attitude burlesque. Il se releve, tantôt cherchant des yeux Laurette, tantôt les fixant sur Lambert. Après quelques momens de scene muette, Lambert rompt le silence, & commence le Trio suivant.*)

TRIO EN DIALOGUE.

LAMBERT.

Le feu me monte au visage,
Voilà donc tout l'avantage
D'avoir formé son bas âge ?
Pour le prix de tant de soins,
Cette volage
Avec un autre s'engage :
Quel outrage!
Et mes yeux en sont témoins.

TRACOLIN.

J'avois fait un heureux voyage,
Et, sans crainte du naufrage,
Je bravois deja l'orage,
Quand le vent qui devient fort,
Et qui fait rage,
Me repousse du rivage :
Quel dommage !
J'allois entrer dans le port.

LAURETTE.

LAURETTE.

Je guettois dans un bocage,
Un oiseau d'un beau plumage ;
Un Chasseur sonnant du cor,
Faisant tapage,
L'effarouche, et lui fait prendre l'essor,
Quel triste sort !

ENSEMBLE.

Soins perdus ! inutile effort !

LAMBERT.

J'avois formé son bas âge.

TRACOLIN.

J'avois fait un bon voyage.

LAURETTE.

Je le guettois au passage.

Ensemble

LAURETTE.

Un chasseur sonnant du cor,
Faisant tapage,
Lui fait prendre son essor.

TRACOLIN.

Je touchois presque au rivage,
Quel dommage !
J'allois entrer dans le port.

LAMBERT.

En voilà tout l'avantage,
Quel outrage !
Meritois-je un pareil sort !

(*Seul.*) Un autre aujourd'hui l'engage.
La volage !

TRACOLIN.

Je touchois presqu'au rivage,
Quel dommage !

LAURETTE.

Moi, j'allois le mettre en cage.

TRACOLIN.

Quel dommage !

LAMBERT.

La volage !

Ensemble

LAURETTE.

Un chasseur sonnant du cor,
Faisant tapage,
Lui fait prendre son essor.

TRACOLIN.

Quel dommage !
J'allois entrer dans le port.

LAMBERT.

Quel outrage !
Méritois-je un pareil sort ?

(Seul.) Méritois-je un pareil sort ?

TRACOLIN.

J'allois entrer dans le port.

LAURETTE.

Moi, j'allois le mettre en cage,
Il prend l'essor,
Quel triste sort !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TRACOLIN, UNE ECOLIERE DE LAMBERT.

TRACOLIN.

AIR.

OH! la plaisante querelle:
Mais il faut en rire tout bas.
Lambert jure après sa belle,
Pour jamais il renonce à l'infidelle,
Il m'a surpris avec elle,
Il ne s'en possede pas.
Cela le met en cervelle;
Est-ce donc chose si nouvelle?
Tel qui rit est dans le cas,
Sans faire tout ce fracas.

Au fonds, c'est fort bien fait, et cette humeur commode,
Avec raison est la plus à la mode;
Car enfin, pourquoi se fâcher
De ce qu'on ne peut empêcher?
Qu'est ce qu'en pareil cas le courroux racommode?

Vaut-il pas mieux chez le voisin
En aller passer son chagrin ?
Ma foi ! la meilleure méthode,
Le parti le plus sage est de ne dire mot ;
Car celui qui se fâche en est deux fois plus sot.

L'ECOLIERE.

Mais, j'aimerois assez cette morale.

TRACOLIN.

Oui-da ! sans peine je le crois.
Dans ce regard fripon je lis que quelquefois
Il faudra qu'un Amant près de toi la signale.

L'ECOLIERE.

Non, car j'ai peur du moindre engagement,
Et j'ai bien résolu de n'avoir point d'Amant.

AIR.

Le badinage,
L'humeur volage,
Sont du bel âge,
L'heureux partage ;
Quand on s'engage
On n'est pas sage,
Et les regrets
En sont bien près.

TRACOLIN.

Oui, l'on connoît ce langage ordinaire ;
Il ne trompe personne. Eh mais ! ne sait-on pas
Que sur ce point, ainsi que sur maint autre cas,
Jeune fille souvent dit tout haut le contraire
De ce qu'elle pense tout bas ?

L'ECOLIERE.

Vous me croyez donc peu sincere?

TRACOLIN.

Oui, ma Reine; et sans faire injure à vos appas,
Je ne vois, à vrai dire, en toute cette affaire,
Que vos yeux qui ne mentent pas
Allons, quittons la feinte: à quoi bon ce mystere?
Pourquoi d'inutiles combats?
Quand on peut lire ailleurs, d'une façon si claire,
Ce que la bouche en vain s'obstinoit à nous taire?

L'ECOLIERE.

Il faut donc parler vrai?

TRACOLIN.

Ce sera beaucoup mieux.
Belle bouche toujours doit être
Du même avis que deux beaux yeux.

L'ECOLIERE.

Allons, je vois qu'il faut paroître
A vos yeux sans déguisement,
Puisqu'aussi bien vous savez quand on ment.

AIR *de l'Echo.*

Que c'est un plaisir extrême,
D'entendre dire je t'aime,
Et de répondre de même,
Quand on se jure, tour à tour,
Amour, amour.
On a beau vanter sans cesse,
Les grandeurs et la richesse;
Qu'est-ce au prix de la tendresse?

Les amours, sans leur secours,
Nous filent d'heureux jours.
Ah ! pourquoi sont-ils si courts ?

Que c'est, &c.

TRACOLIN.

Ah ! pour le coup, j'entends un langage sincere,
Voilà du vrai, du plus vrai que cela.
Mais ce n'est pas-là tout, il faudroit, pour bien faire,
Réaliser un peu...

(*Il veut la caresser.*)

L'ECOLIERE *le repoussant.*

Paix donc... Qu'entends-je là ?..
Ecoutez... là-dedans je crois qu'on est en fête.

TRACOLIN.

En effet, c'est Lambert qui gronde et qui tempête;
Près de sa belle il prend souvent de tels ébats.

L'ECOLIERE.

En ce cas là, Monsieur, il ne faut pas
Troubler mal-à-propos un tendre tête-à-tête;
Fuyons plus vîte que le pas.

(*Ils sortent précipitamment.*)

SCENE II.

LAMBERT, LAURETTE.

LAMBERT.

AIR.

Non, je suis trop en colere :
Me diras-tu le contraire,
Quand moi-même j'ai vu le téméraire
Qui te faisoit les yeux doux ?
Pourquoi faire
Etoit-il à tes genoux ?

Vaine ruse !
Mauvaise excuse !
Me crois-tu donc assez buse
Pour m'en laisser amuser ?
Mais voilà comme on s'abuse,
Quand on pense m'abuser.

Non, je suis, &c.

LAURETTE.

Mais, de sang froid, si vous daigniez m'entendre.

LAMBERT.

Non, je n'écoute rien.

LAURETTE.

Cependant c'est bien fort
De condamner ainsi les gens d'abord,
Sans leur donner le tems de se défendre.

LAMBERT.

J'ai peine à retenir un trop juste transport :
Quand sur le fait je viens de la surprendre,
A se justifier elle ose encor prétendre !

LAURETTE.

L'apparence et le vrai sont souvent peu d'accord :
Qui les confond, risque de se méprendre,
On l'a vu mille fois.

LAMBERT.

Oh ! c'est toujours leur fort :
Pour bien juger en affaires pareilles,
Il faut sur-tout récuser le rapport
De ses yeux et de ses oreilles ;
Croire qu'on est aveugle, en voyant à merveilles :
Enfin, je ne sais par quel sort,
Ecoutez une femme, elle n'a jamais tort.

LAURETTE.

Mais, quel Juge a jamais prononcé la sentence,
Sans avoir pris du fait entiere connoissance ?

LAMBERT.

Mais, qu'ai-je ici besoin de plus grandes clartés,
Quand j'ai de mes deux yeux tout vu ?

LAURETTE.

Je veux le croire,
Et demeure d'acord des faits que vous cités ;
Oui, vous avez tout vu.

LAURETTE.

Quelles rares bontés
De convenir d'un fait quand il est si notoire !

LAURETTE.

Mais, qu'est-ce dans le fonds dont vous vous irritez ?
Et qu'avez-vous tant vu qui me rende si noire ?

LAMBERT.

Mais... dis... me crois-tu donc tout-à-fait dépourvu
De jugement et de mémoire ?
Ce que j'ai vu !

LAURETTE.

Oui, qu'avez-vous tant vu ?
Je le répete encore.

LAMBERT.

Oh ! l'impudence extrême !
Quoi ! je n'ai donc pas vu le traître à tes genoux ?

LAURETTE, *froidement.*

Vous avez dû le voir étant si près de nous.

LAMBERT.

L'ai-je pas entendu te déclarer qu'il t'aime,
Te presser, te flatter des propos les plus doux ?

LAURETTE.

Peut-être avez-vous mieux entendu que moi-même ;
Tout le monde n'a pas l'oreille d'un jaloux ;
Mais enfin, qu'en conclurez-vous ?

LAMBERT.

Qu'on ne peut être plus ingrate,
Plus perfide, plus scelérate !
Que toute femme est un serpent ;
Qui le réchauffe et qui le flatte,
Le moment d'après s'en repent :
Le naturel pervers éclate,

Et le bienfaiteur imprudent
En est toujours payé d'un coup de dent.

AIR.

Désormais
Je saurai mieux m'en défendre ;
J'éprouve trop à quoi l'on doit s'attendre,
Quand on se laisse surprendre
A de perfides attraits ;
J'ai su l'apprendre :
Je ne l'oublîrai jamais.

LAURETTE.

Allons, avez-vous bien exhalé votre bile,
Et n'avez-vous rien gardé sur le cœur ?
Peut-être serez-vous plus calme et plus tranquille,
Après cet accès de fureur,
Et pourrez-vous entendre une leçon utile.
L'Amour est un enfant complaisant et docile,
Quand on le traite avec douceur ;
Mais d'un jaloux la mine lui fait peur :
Il s'effarouche et cherche un autre asyle,
Dès qu'il entend le ton grondeur ;
Et s'il prend une fois son essor par malheur,
Le rappeller n'est pas chose facile.

AIR.

Qu'espere un amant
De son jaloux emportement ?
D'un plaisir charmant
Il se fait un cruel tourment.

On lui pardonne,
S'il papillonne,
De fleur en fleur,
Pourvu que, sans peine,
L'amour le ramene
A son premier vainqueur.
Mais un sauvage
Qui prend ombrage
D'un badinage
Fi! eh fi!
Franchement je vous le di:
Il faut, en aimant,
Etre toujours content,
Prévenant,
Complaisant,
Accommodant;
Toujours amusant,
Et s'il le faut chantant,
Dansant,
Folâtrant
A tout moment.
Mais un sauvage,
Pour rien faisant tapage,
Qui prend ombrage
Du moindre badinage,
Il n'est pas sage:
Je vous le di,
Fi! eh fi!
Franchement je vous le di.

LAMBERT.

Ah ! j'ai tort en effet ; c'est être bien sauvage
Que de ne vouloir pas tranquillement souffrir
Que, sous mes yeux, une autre vienne offrir
En liberté ses vœux et son hommage.

LAURETTE.

Mais si, sans le vouloir, je plais à d'autres yeux,
De quoi suis-je donc si coupable ?
Faudroit-il, pour vous plaire mieux,
Qu'à tout autre que vous je parusse effroyable ?
C'est un goût, ce me semble, assez capricieux,
Qui, pour l'objet aimé, n'est pas fort honorable,
Que vouloir être seul à le trouver aimable.

LAMBERT.

Le détour, je l'avoue, est fort ingénieux :
Je trouve de l'esprit à celui qui l'invente ;
Mais je trouve bien sot celui qui s'en contente.

LAURETTE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler sans nul détour ;
Allons au fait sans rien confondre.
Vous avez vu qu'il me parloit d'amour ;
Mais m'avez-vous vue y répondre ?

LAMBERT.

Oh ! c'est encore un artifice usé
Qui ne sauroit tromper l'homme le moins rusé ;
On sait bien qu'en pareille affaire,
Pour bien répondre, il suffit de se taire :
Les yeux savent parler un langage si doux,

Que

Que c'est en dire assez que souffrir sans colere
Un téméraire à ses genoux.

LAURETTE.

Vous croyez donc que j'approuve sa flamme ?

LAMBERT.

Je dois le croire, après ce que j'ai vu.

LAURETTE.

Qu'un homme qui m'est inconnu,
En se montrant, a su gagner mon ame ?

LAMBERT.

Belle raison ! pour une femme :
C'est un titre de plus qu'être nouveau venu.

LAURETTE.

Ingrat ! puisque tu fais cette insulte à ma gloire,
Va, je te donnerai des raisons de le croire ;
Et je saurai te fournir un peu mieux
De quoi réaliser ce doute injurieux.
Oui, je saurai l'aimer ; et si cette victoire
Pouvoit coûter quelque peine à mon cœur,
Je te saurai si bien bannir de ma mémoire,
Qu'il le prendra pour son premier vainqueur.

AIR.

Ingrat ! je romps ma chaîne ;
Je te promets
Toute ma haine,
Pour jamais.
(*Elle fait semblant de dire à part ce qui suit.*)
Hélas ! j'ai beau le dire,
Mon cœur ne le pense pas ;

Il soupire
Tout bas!

LAMBERT, *à part.*

Mais elle pourroit bien n'être pas si coupable.
Je connois Tracolin ; il est avantageux,
Et ne doute jamais du succès de ses vœux :
De son audace, au fond, est-elle responsable ?...
Je crains d'avoir un peu légérement
Ecouté la chaleur d'un premier mouvement...
Le pis est qu'à son tour elle fera la fiere,
Si je conviens de mon emportement...
Que faire cependant ? Je ne vois pas comment
Je pourrai, sans cela, raccommoder l'affaire.
(*Il se met à rêver.*)

LAURETTE, *à part.*

A la fin, j'ai donc su calmer ce grand courroux !
Ce n'est pas assez pour ma gloire,
Et, pour achever ma victoire,
Il faut qu'il tombe à mes genoux.

SCENE III.

Les précédens; CLARINEL, *Compositeur ridicule.*

LAMBERT, *à part.*

ALLONS, quoi qu'il m'en coûte,
Il faut bien s'y résoudre. (*Haut.*) Oh! ça, Laurette, écoute,
Je veux...

CLARINEL, *se mettant entre deux.*

Pardon, Monsieur, si je suis importun.
Je viens de composer un morceau de musique,
Oh! quel morceau! c'est du plus magnifique.

LAMBERT.

(*A part.*)
Monsieur, je veux le croire... Eh quoi! toujours quelqu'un
Viendra m'importuner?

CLARINEL.

D'honneur, il est unique;
Cherchez dans tous les airs, et faites-m'en voir un,
Je vous dis un, qui fasse au mien la nique.

LAMBERT.

Je n'en veux point douter, Monsieur; mais...

CLARINEL.

Je me pique
De montrer, en tout genre, un talent peu commun;
Mais j'excelle sur-tout dans le grand pathétique.

LAMBERT.

Encore un coup, Monsieur, volontiers je le crois ;
Mais si vous vouliez bien venir une autre fois.

CLARINEL.

Non ; il est peu d'occasions propices :
Croyez-moi, saisissez au toupet celle-ci ;
Car je fais cas de vous, et j'aurois du souci
Que de mon air un autre eût les prémices ;
J'en serois outré.

LAMBERT.

Grand merci ;
Mais, à vous dire vrai, je suis outré moi-même
De n'avoir pas le tems.

CLARINEL.

Il ne faut qu'un moment,
Auquel vous n'aurez pas regret assurément.
Mais, je vous l'avouerai, ma surprise est extrême.
Quoi ! vous montrez si peu d'empressement,
Quand je vous fais une faveur suprême,
Que tant d'autres auroient saisie avidement?
Je devrois en avoir quelque ressentiment.
Mais, pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je veux vous rendre heureux, en dépit de vous-même ;
Parbleu ! vous entendrez mon air, absolument.

LAMBERT, *à part.*

Je vois bien qu'il n'est pas aisé de s'en défendre,
Et je crois que j'aurai plutôt fait de l'entendre.
(*A Clarinel.*)
Allons, Monsieur, voyons, si c'est votre desir.

CLARINEL.

Vous allez avoir du plaisir ;
Ecoutez bien.
(*Il prélude.*)
Mais, à propos, je pense
Qu'il faut avant vous mettre au fait de l'action,
Afin que du sujet prenant l'intelligence,
Vous sentiez mieux du chant toute l'expression.

LAMBERT.

Eh ! Monsieur, le sujet de lui même s'explique.
Voyons tout d'un coup la musique ;
J'en suis impatient.

CLARINEL.

Ouida ! je m'en doutois,
Et de votre bon goût je me le promettois.
Vous vous faisiez pourtant d'abord tirer l'oreille ;
Mais je n'en étois pas la dupe, et j'y comptois :
Je connois mes gens à merveille.

LAMBERT.

Daignez donc satisfaire à mon empressement ;
Si vous saviez combien je souffre, en ce moment,
Du tems que nous perdons en ces discours frivoles !

CLARINEL.

Allons donc.
(*Il prélude.*)
A propos, remarquez bien les vers.

LAMBERT.

Encor !

CLARINEL.

Je les ai faits, et même les paroles.

LAMBERT, *à part.*

Ah ! j'étouffe. Il me prend des mouvemens divers
De le jeter dehors par les épaules.

CLARINEL *toussant.*

Je suis d'un rhume affreux ; l'hiver très-discourtois
Semble en vouloir sur-tout aux belles voix.
(*Il chante ridiculement l'air suivant.*)

AIR.

Ah ! mon cœur soupire,
Ah ! Cloris j'expire !
Mais quand tu vois ce fier martyre,
En dois-tu rire ainsi,
Sans en avoir aucun souci ?

Mais enfin, il faut prendre un parti ;
Je renonce à l'inhumaine,
Et d'une si rude chaîne,
Pour jamais, enfin, je suis sorti.
(*A Lambert, après qu'il a chanté.*)
Eh bien ! vous semble-t-il digne un peu qu'on l'admire ?

LAMBERT.

Il est digne de vous, Monsieur, et c'est tout dire.

CLARINEL.

Je suis ravi qu'il soit de votre goût ;
Et je vais hardiment le produire par-tout.
Adieu. (*Il s'en va.*)

LAMBERT.

Je suis au bout de mon martyre.

(*Clarinel revient pour faire admirer à Lambert différens traits de l'air qu'il a chanté ; celui-ci parvient enfin à le mettre dehors, et ferme la porte à double tour.*)

Pour empêcher son importun retour,
Je crois qu'il faut fermer la porte à double tour.

(*Clarinel chante encore par le trou de la serrure.*)

SCENE IV.

LAMBERT, LAURETTE.

LAMBERT.

Est-il pire fléau que ces sots personnages,
Qui vont assassinant les gens de leurs ouvrages ?
Que du plus loin chacun fuit à grands pas,
Qui sont la bête noire et ne s'en doutent pas ?
(*A Laurette.*)
Que t'en semble, Laurette ? Est-il pire supplice,
Dont le courroux du ciel quelquefois nous punisse ?

LAURETTE.

Le ciel vous a traité, Monsieur, bien doucement.
Si c'est, à votre avis, son plus dur châtiment;
Il en est au dessus, et j'en connois sans doute....

LAMBERT.

Ah ! tu boudes encore ! Oh ça, Laurette, écoute;
J'ai trop cédé peut-être à mon premier transport;
Un rien met quelquefois la cervelle en déroute ;
Je veux croire qu'au fond tu n'as pas tant de tort.
Faisons la paix, et, d'un commun accord,
Oublions le passé.

LAURETTE.

Non, Monsieur, au contraire;
Je crois qu'il faut très fort s'en souvenir,
Pour n'avoir plus querelle ensemble à l'avenir.

LAMBERT.

Nous n'en aurons plus, je l'espere.

LAURETTE.

Oh ! je l'espere bien aussi.

LAMBERT.

Je verrai mille amans empressés à te plaire,
Sans que j'en prenne aucun souci.

LAURETTE.

Moi, je vous fournirai, dans peu, laissez-moi faire,
De très-bonnes raisons pour en agir ainsi.

LAMBERT.

Pour vivre désormais en bonne intelligence,
Je sais un bon moyen; ayons de l'indulgence
Et passons-nous tous deux quelques vivacités.

— LAURETTE.

Moi, j'en sais un meilleur, et qui des deux côtés
Nous sauvera l'ennui de tant de complaisance.
Séparons-nous.

LAMBERT.

Quel arrêt inhumain !
Nous séparer !

LAURETTE.

Que serviroit d'attendre ?
C'est un parti qu'il faudroit toujours prendre;
Il vaut mieux que ce soit aujourd'hui que demain.

LAMBERT.

Quoi ! tu pourrois former un tel dessein ?
Tu garderois ce prix, cruelle !
A tant de soins, à tant de zele,
Que j'espérois ne pas placer en vain ?

LAURETTE.

Mais, Monsieur, rendez-vous justice,
Tout ce zele et ces soins, puisqu'il faut les priser,
Vous donnent-ils le droit de me tyranniser ?
Faut-il de mon repos leur faire un sacrifice ?
Et quelle loi peuvent-ils m'imposer ?
D'être ici le jouet d'un éternel caprice ?
Non, Monsieur, il est tems que je m'en affranchisse ;
Je n'ai que trop souffert d'un tyran, d'un jaloux,
Qui, pour un rien, s'enflammant de courroux,
Même de son amour sait me faire un supplice.

LAMBERT.

Je reconnois ma faute, et veux la réparer.

LAURETTE.

Il n'est plus tems ; il faut nous séparer.

LAMBERT.

AIR.

Grace ! sois plus traitable,
Charitable,
Pitoyable,
Favorable
Au repentir d'un coupable ;
Montre-lui quelque pitié,
Quelque amitié !

RECITATIF.

C'est l'amour qui m'anime :
S'il m'a fait trop écouter un courroux,
Que j'ai cru légitime,
L'amour, qui fait le crime,
Doit faire aussi l'excuse d'un jaloux.
Grace ! grace pour un coupable !
Montre lui quelque pitié,
Quelque amitié !

Pour t'appaiser, que faut-il que je fasse ?
Faut-il, pour obtenir ma grace,
Que je la demande à genoux ?
M'y voilà, calme ton courroux.
(*Il se jette aux genoux de Lawrette.*)

SCENE V.

Les précédens ; TRACOLIN.

TRACOLIN, *le surprenant.*

AH ! ah ! je puis, à mon tour, vous y prendre !

LAMBERT, *à part, se relevant brusquement.*

Oh ! que je suis confus qu'il ait su me surprendre ?

LAURETTE, *à Tracolin.*

Fort à propos, Monsieur, vous arrivez ici ;
J'ai besoin de votre présence
Pour finir cette affaire-ci,
Et pour faire connoître au fond comme je pense.

TRACOLIN *se félicitant.*

Mademoiselle.... grand merci.
(*A part.*)
Oh ! je vois clairement la fin de tout ceci ;
Elle me va donner la préférence.

LAMBERT, *à part, tristement.*

Elle me va prononcer ma sentence.

LAURETTE.

Je vais tout haut déclarer mon vainqueur ;
Je ne puis mieux, je crois, l'assurer de mon cœur,
Qu'en rendant un rival le témoin de sa gloire ?...
Lambert, voilà ma main.
(*Tracolin, qui présentoit déja la sienne, reste confondu.*)

LAMBERT, *surpris agréablement.*

O ciel ! le puis-je croire ?

LAURETTE.

LAURETTE.

Oui, ta soumission appaise mon courroux ;
Et, puisqu'il faut tout dire en des momens si doux,
J'ai voulu seulement alarmer ta tendresse,
Pour m'en assurer mieux.

TRACOLIN, *sortant de son étonnement.*

Ah ! petite traîtresse !
C'est donc à moi que vous faites la piece ?

LAURETTE.

Je ne veux point chercher à m'excuser ;
Mais en vous écoutant, Monsieur, je le confesse,
J'aurois pu davantage encor vous abuser.

TRACOLIN.

Quoique je sois peu fait à pareille aventure,
Je n'irai pas m'en pendre, je vous jure ;
Je serai plus heureux peut-être avec le tems :
Je reviens ici tous les ans....
(*A Lambert.*)
Toi, cependant, touche-là, sans rancune :
De tout mon cœur, mon cher Lambert,
Je te fais compliment de ta bonne fortune ;
Et de crainte qu'ici ma présence importune,
Je vais joindre là-haut les Acteurs du Concert.

SCENE VI et derniere.

LAMBERT, LAURETTE.

DUO, EN DIALOGUE.

LAURETTE.

A celle qui t'engage,
Donne ta main pour gage
De ta sincere ardeur.

LAMBERT.

Oui, du plus tendre hommage
Reçois, reçois pour gage,
Et ma main et mon cœur.

LAURETTE.

Je t'aime !

LAMBERT.

Je t'aime !

ENSEMBLE.

Cent fois plus que moi-même.
Et nuit et jour
Je meurs d'amour.

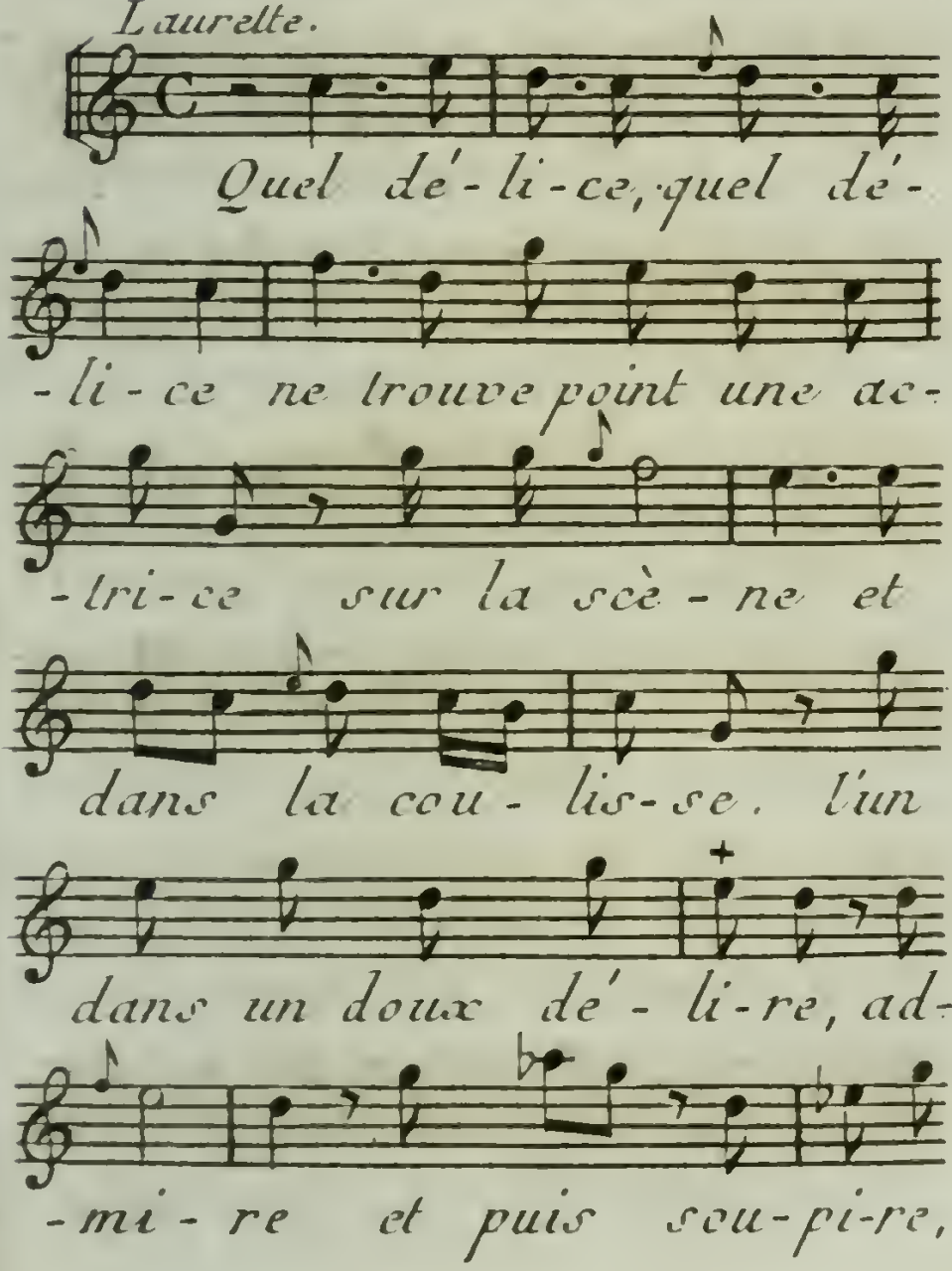
FIN.

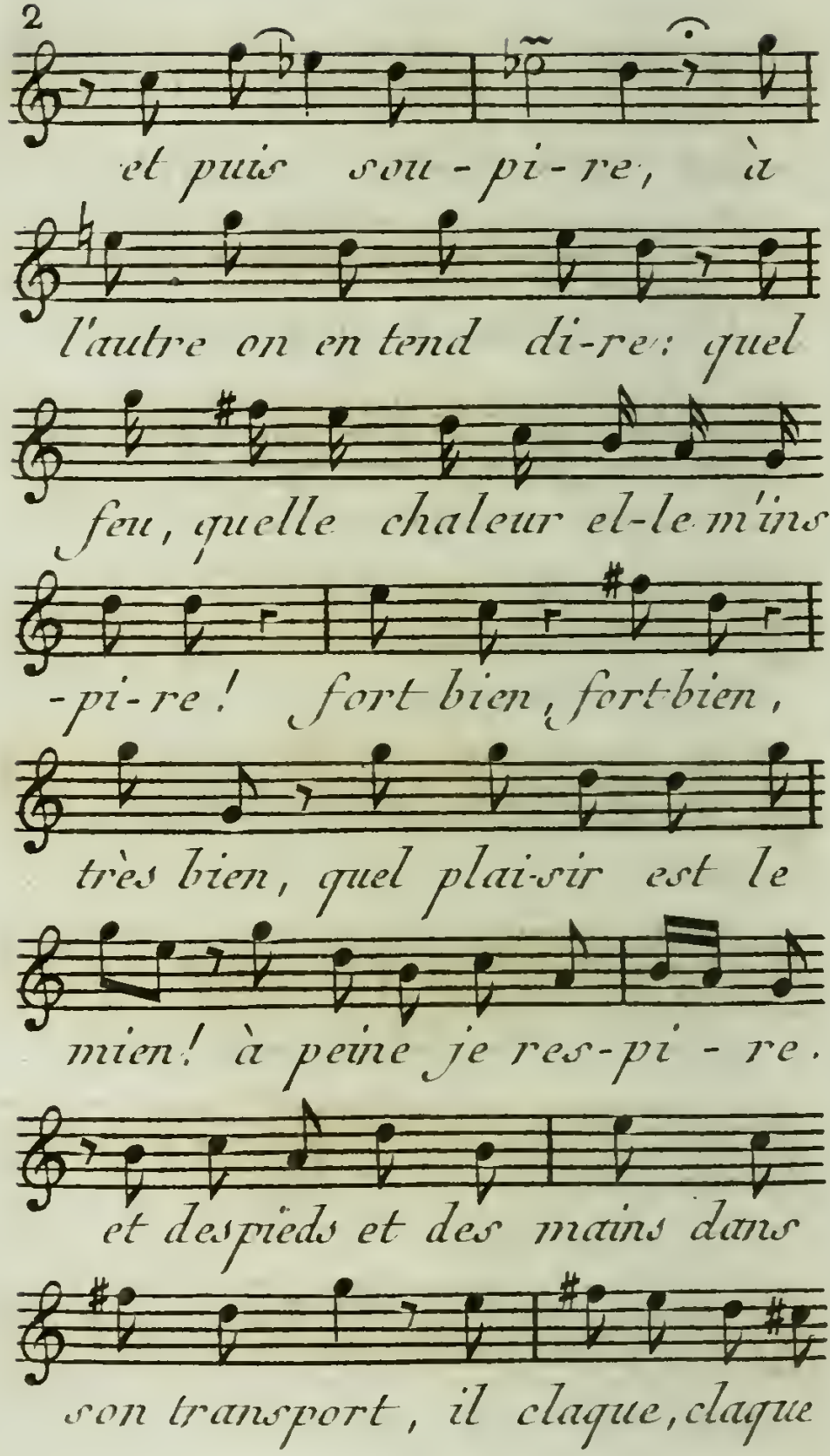
DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

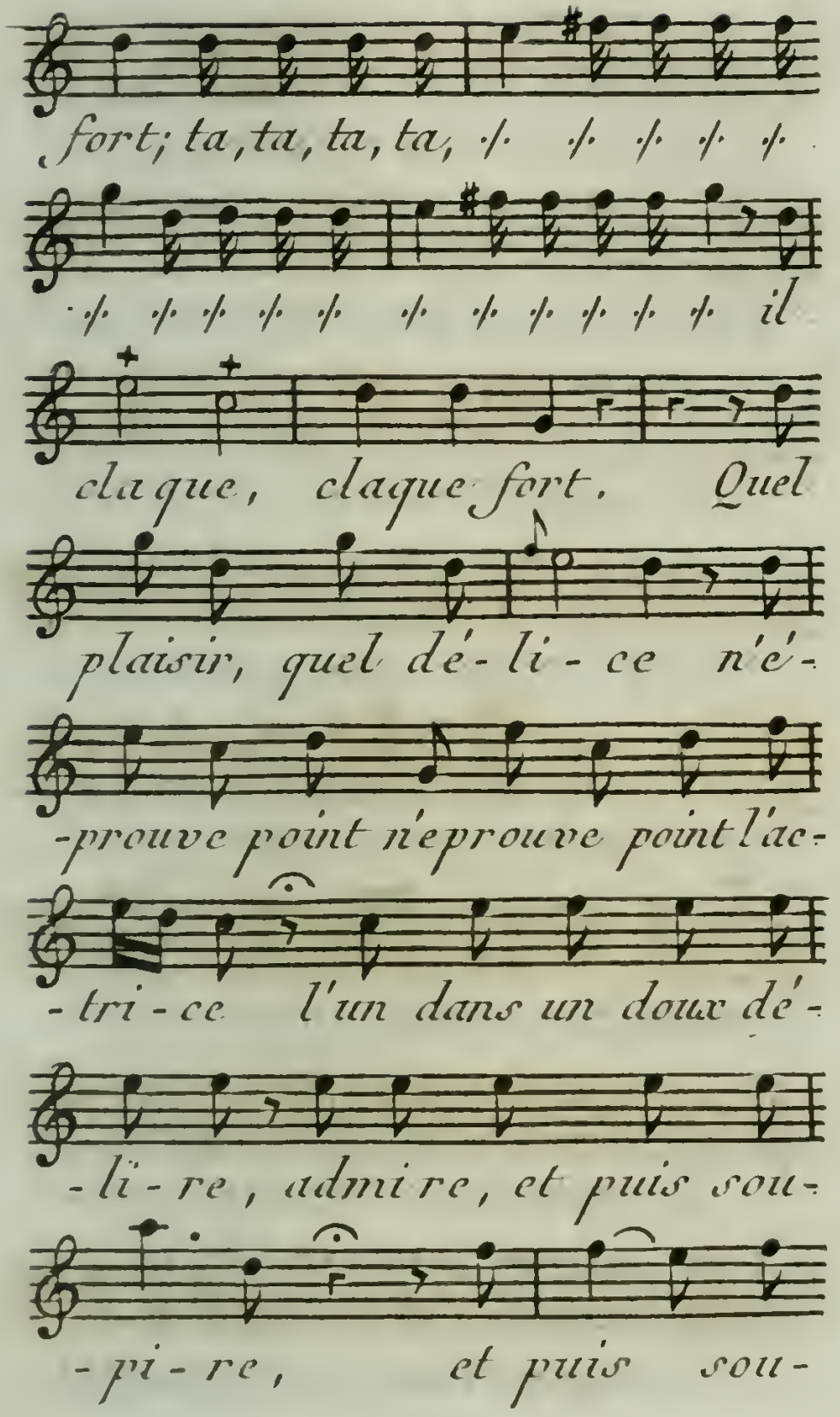
AIRS
du Maître de Musique.

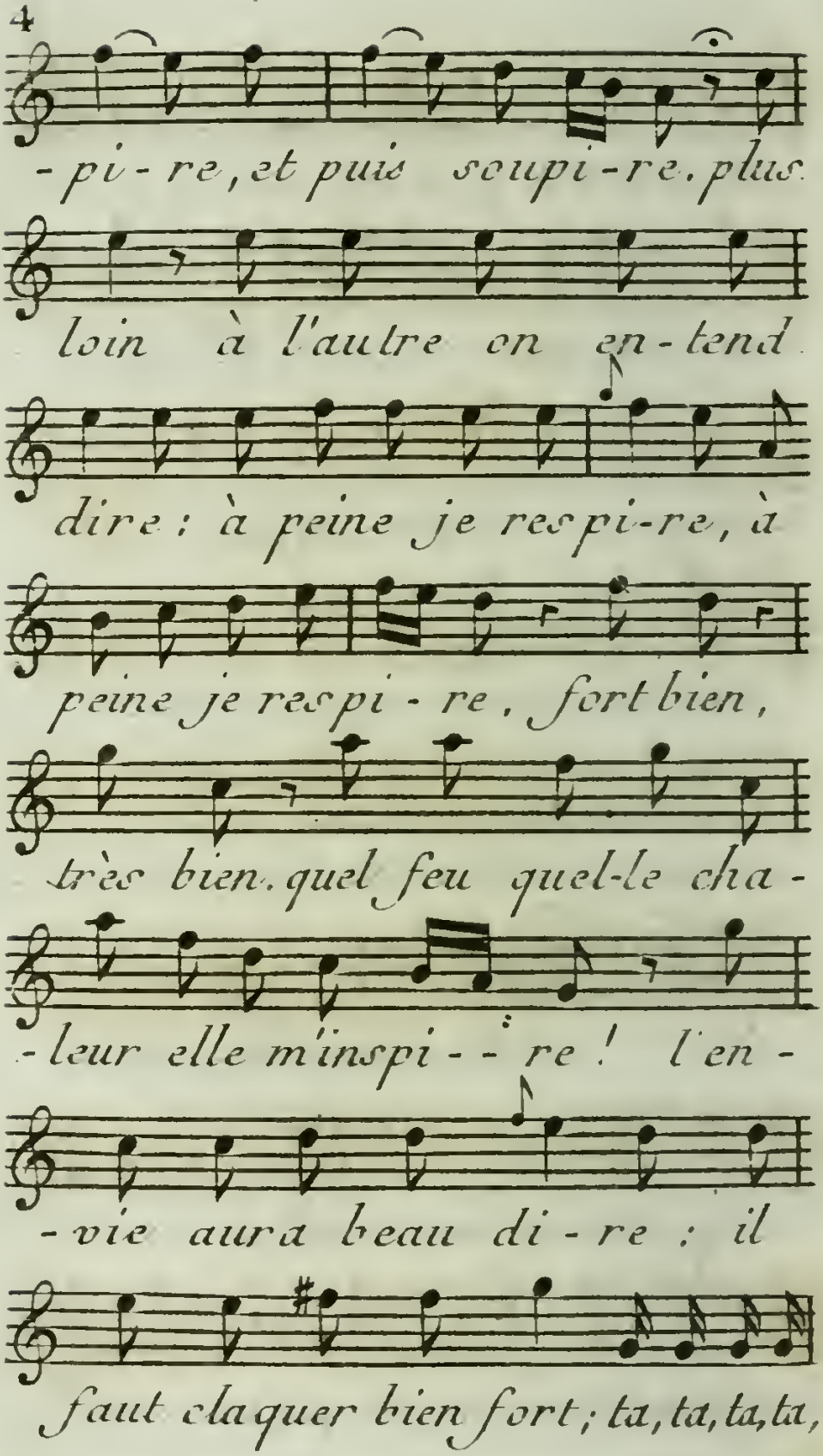
Paroles de Baurans.

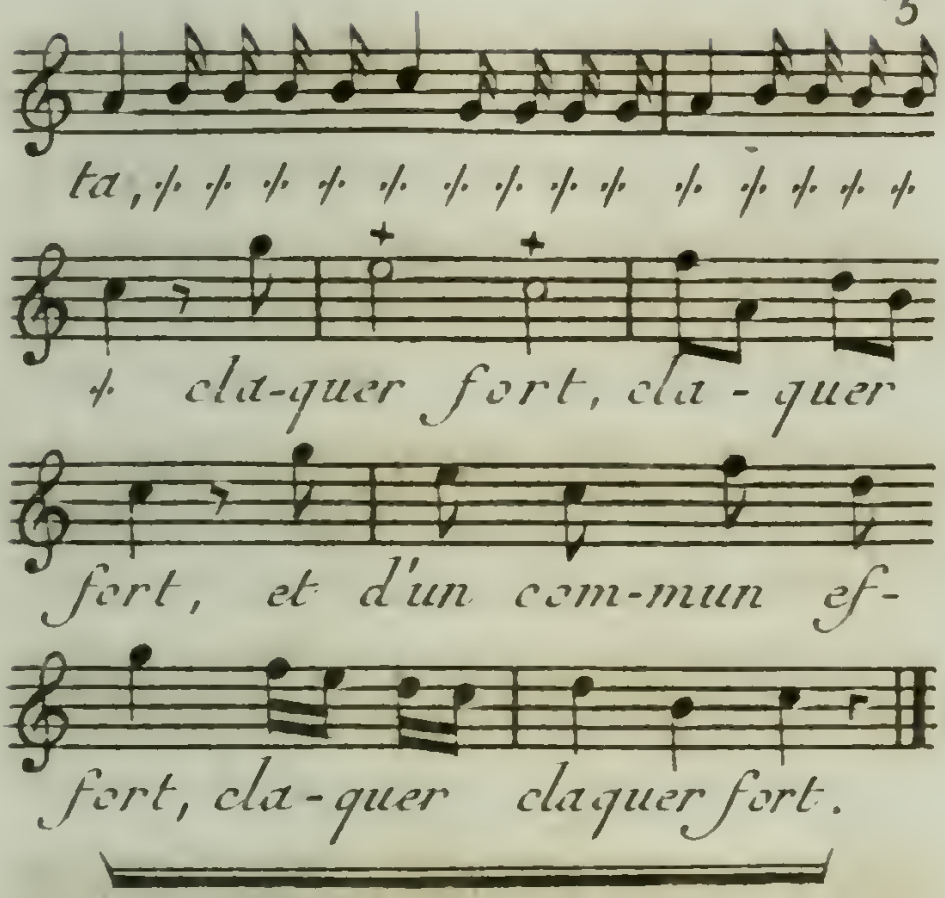
Laurette.

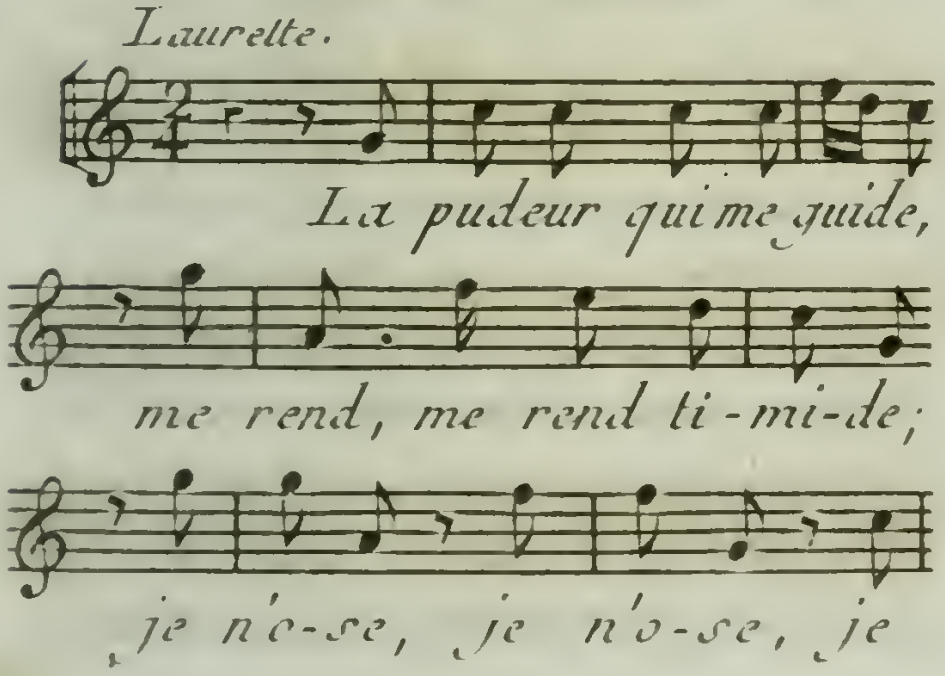


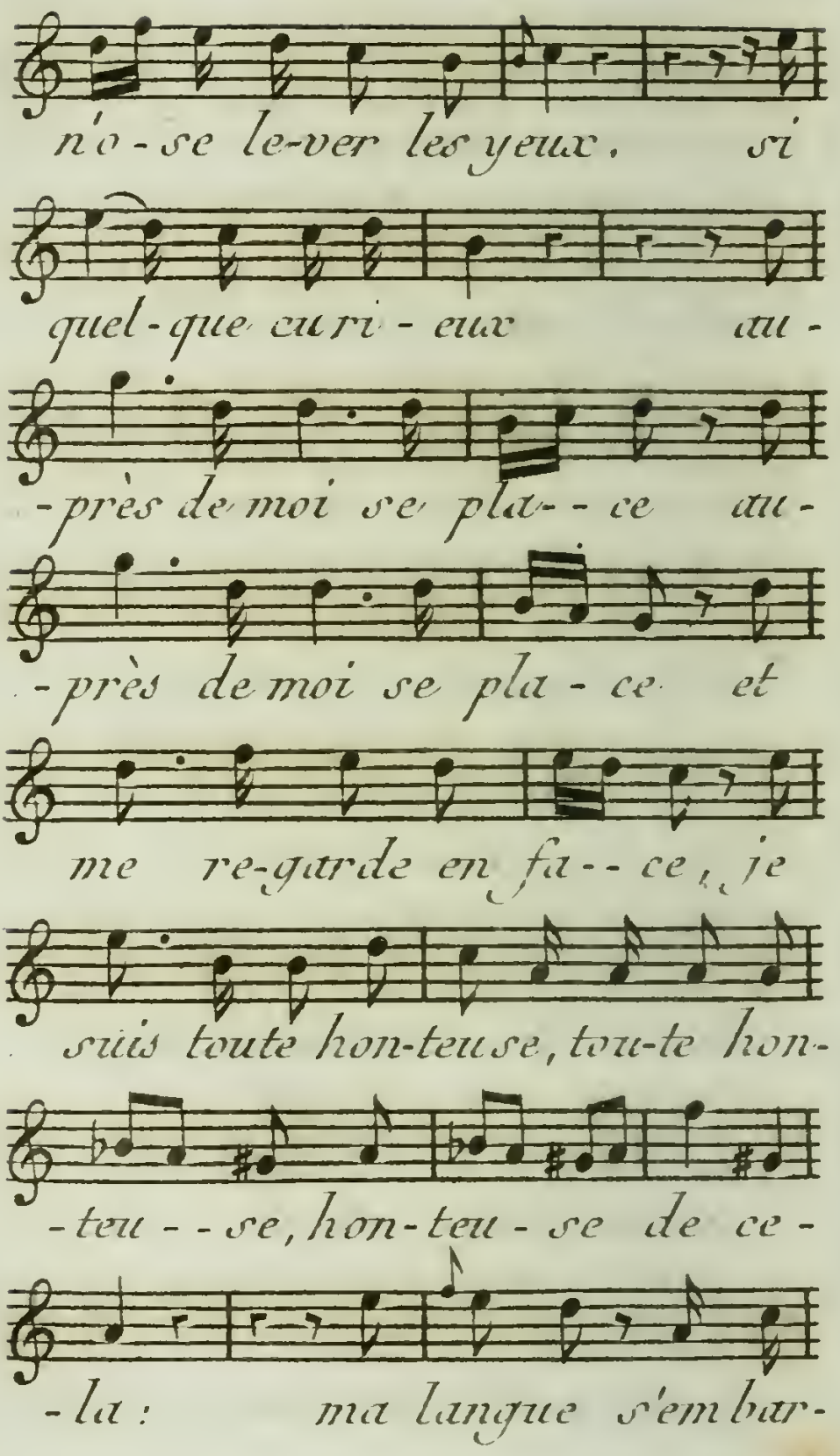

et puis sou-pi-re, à
l'autre on entend di-re: quel
feu, quelle chaleur el-le m'ins-
-pi-re! fort bien, fort bien,
très bien, quel plai-sir est le
mien! à peine je res-pi-re.
et des pieds et des mains dans
son transport, il claque, claque

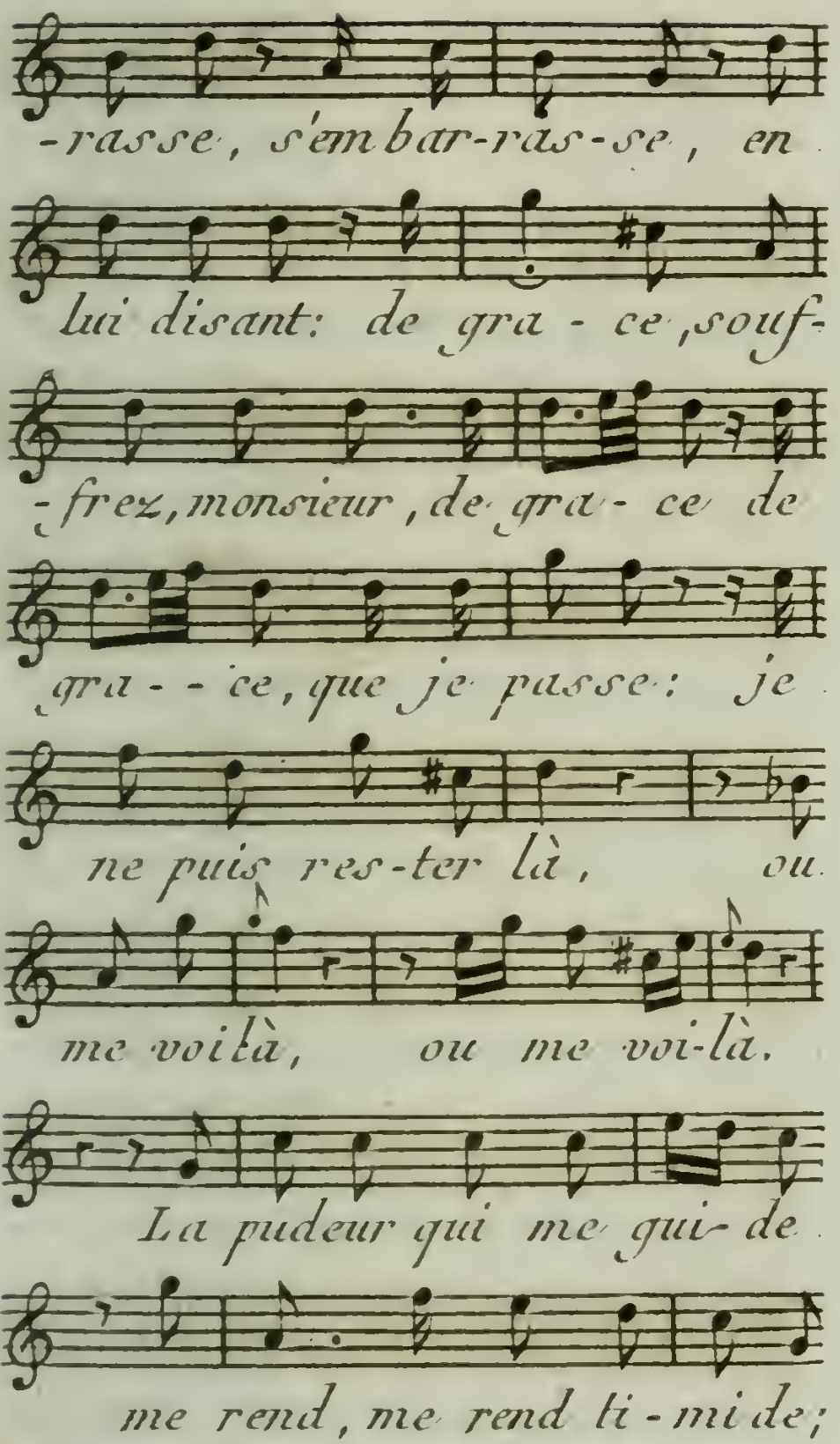

fort; ta, ta, ta, ta,
il
claque, claque fort. Quel
plaisir, quel dé- li - ce n'é-
-prouve point n'éprouve point l'ac-
- tri - ce l'un dans un doux dé-
- li - re, admi re, et puis sou-
- pi - re, et puis sou-

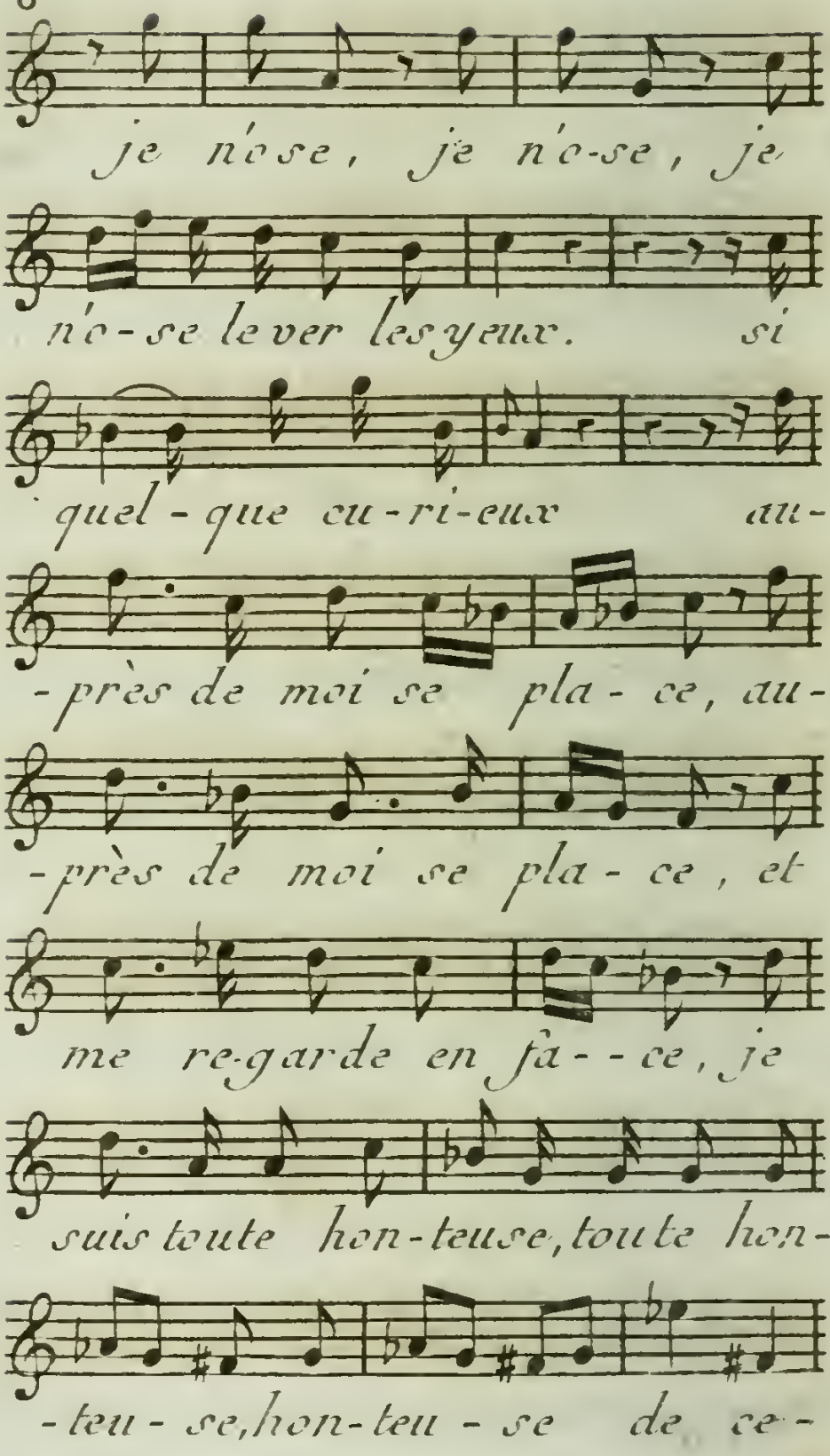

-pi-re, et puis soupi-re, plus
loin à l'autre on en-tend
dire : à peine je respi-re, à
peine je respi-re, fort bien,
très bien, quel feu quel-le cha-
-leur elle m'inspi-re ! l'en-
-vie aura beau di-re : il
faut claquer bien fort ; ta, ta, ta, ta,

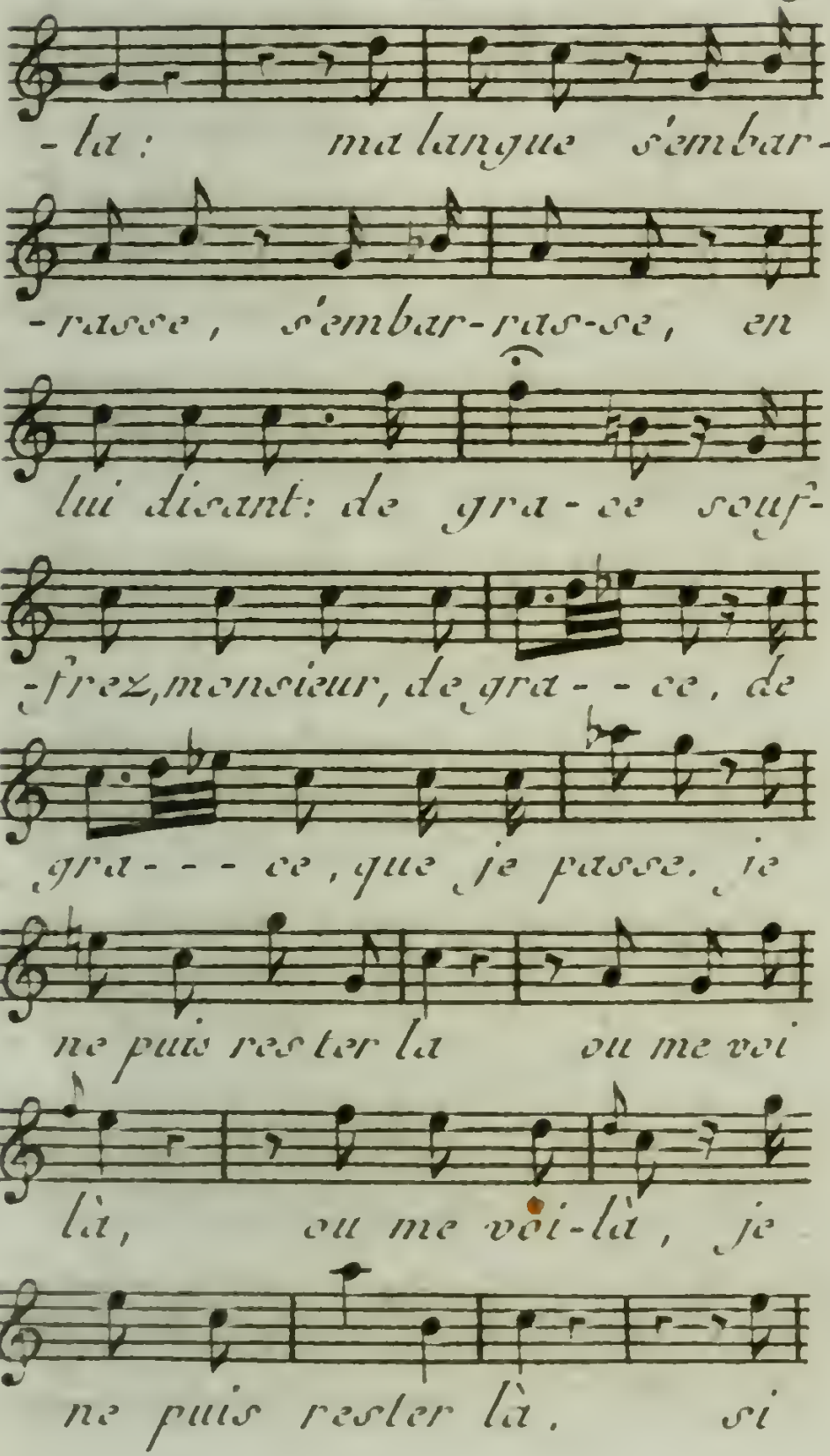

ta, + + + + + + + + + + + + + + + + + +
+ cla-quer fort, cla - quer
fort, et d'un com-mun ef-
fort, cla-quer claquer fort.

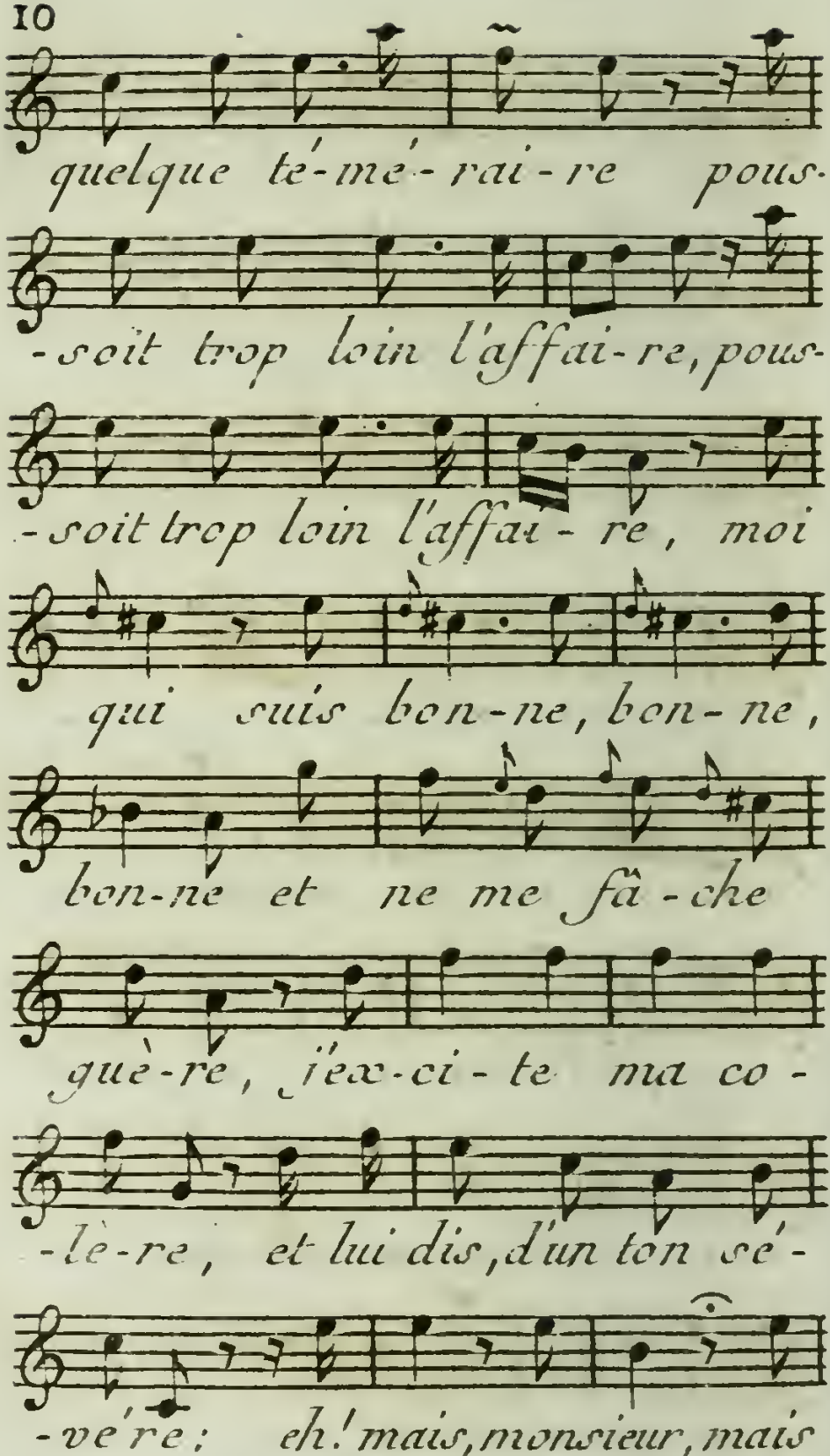

Laurette.
La pudeur qui me guide,
me rend, me rend ti-mi-de;
je n'o-se, je n'o-se, je

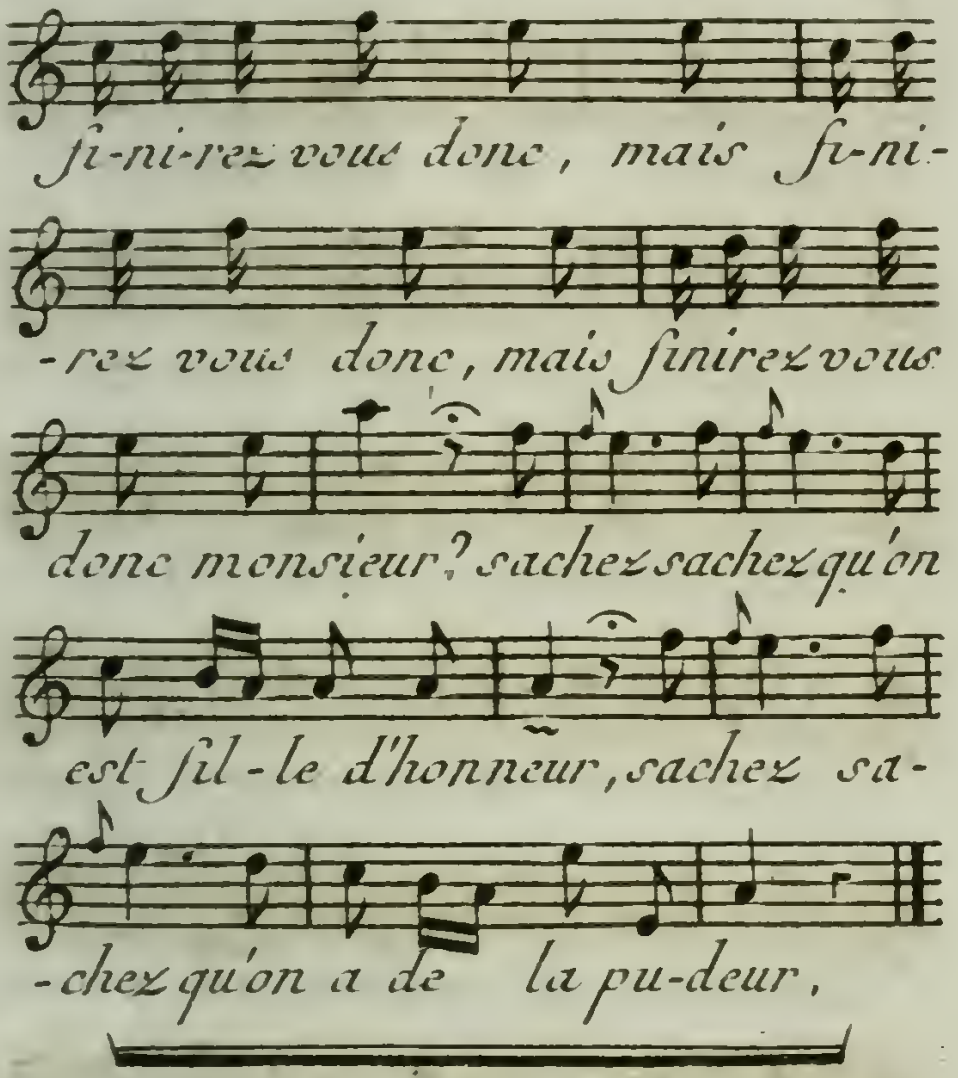

n'o - se le-ver les yeux, si
quel - que cu ri - eux au -
- près de moi se pla - - ce au -
- près de moi se pla - ce et
me re-gar de en fa - - ce, je
suis toute hon-teu se, tou-te hon-
- teu - - se, hon-teu - se de ce -
- la : ma langue s'em bar -


-rasse, s'embar-ras-se, en
lui disant: de gra-ce, souf-
-frez, monsieur, de gra-ce de
gra--ce, que je passe: je
ne puis res-ter là, ou
me voilà, ou me voi-là.
La pudeur qui me gui-de
me rend, me rend ti-mi-de;


je n'ose, je n'o-se, je
n'o-se lever les yeux. si
quel-que cu-ri-eux au-
-près de moi se pla-ce, au-
-près de moi se pla-ce, et
me re-garde en fa--ce, je
suis toute hon-teuse, toute hon-
-teu-se, hon-teu-se de ce-

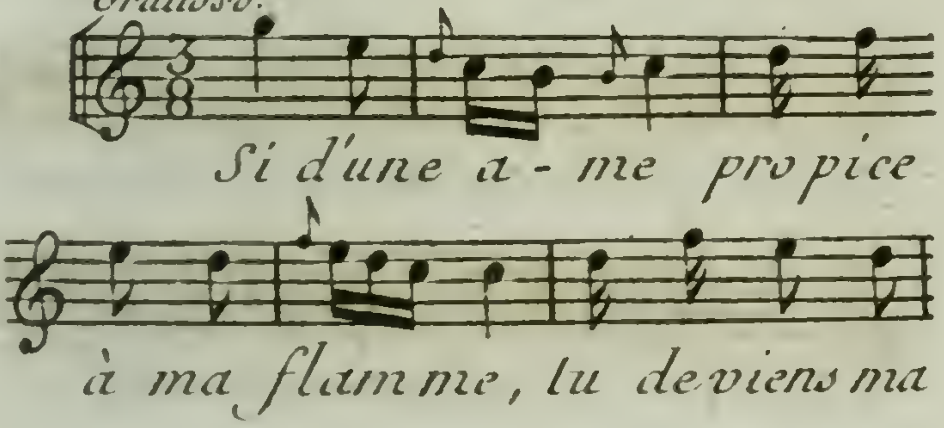

-la : ma langue s'embar-
-rasse , s'embar-ras-se , en
lui disant: de gra-ce souf-
-frez,monsieur, de gra- - ce , de
gra- - - ce , que je passe, je
ne puis rester là où me voi
là , où me voi-là , je
ne puis rester là , si

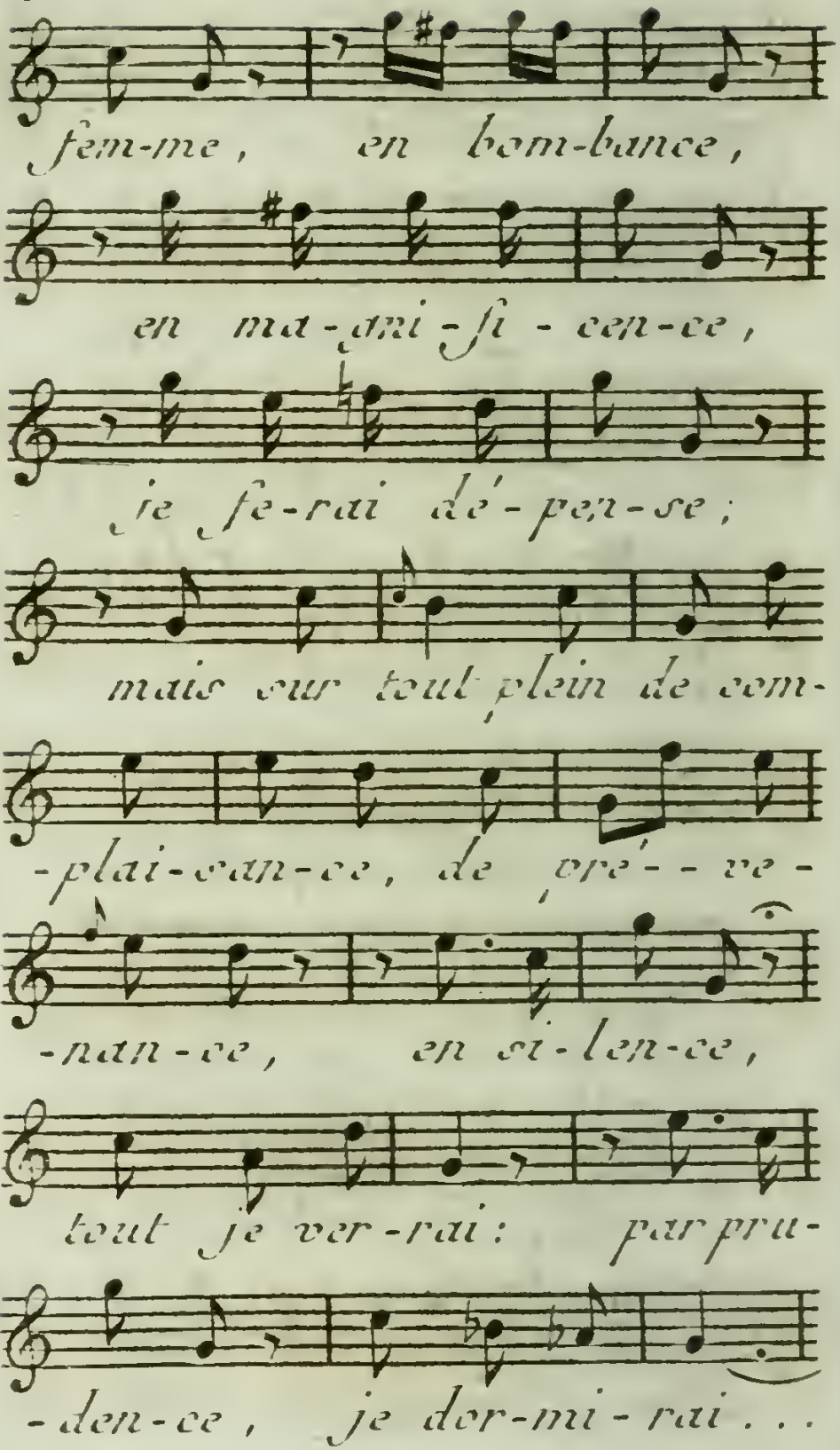

quelque té-mé-rai-re pous-
-soit trop loin l'affai-re, pous-
-soit trop loin l'affai-re, moi
qui suis bon-ne, bon-ne,
bon-ne et ne me fâ-che
guè-re, j'ex-ci-te ma co-
-lè-re, et lui dis, d'un ton sé-
-vè're: eh! mais, monsieur, mais

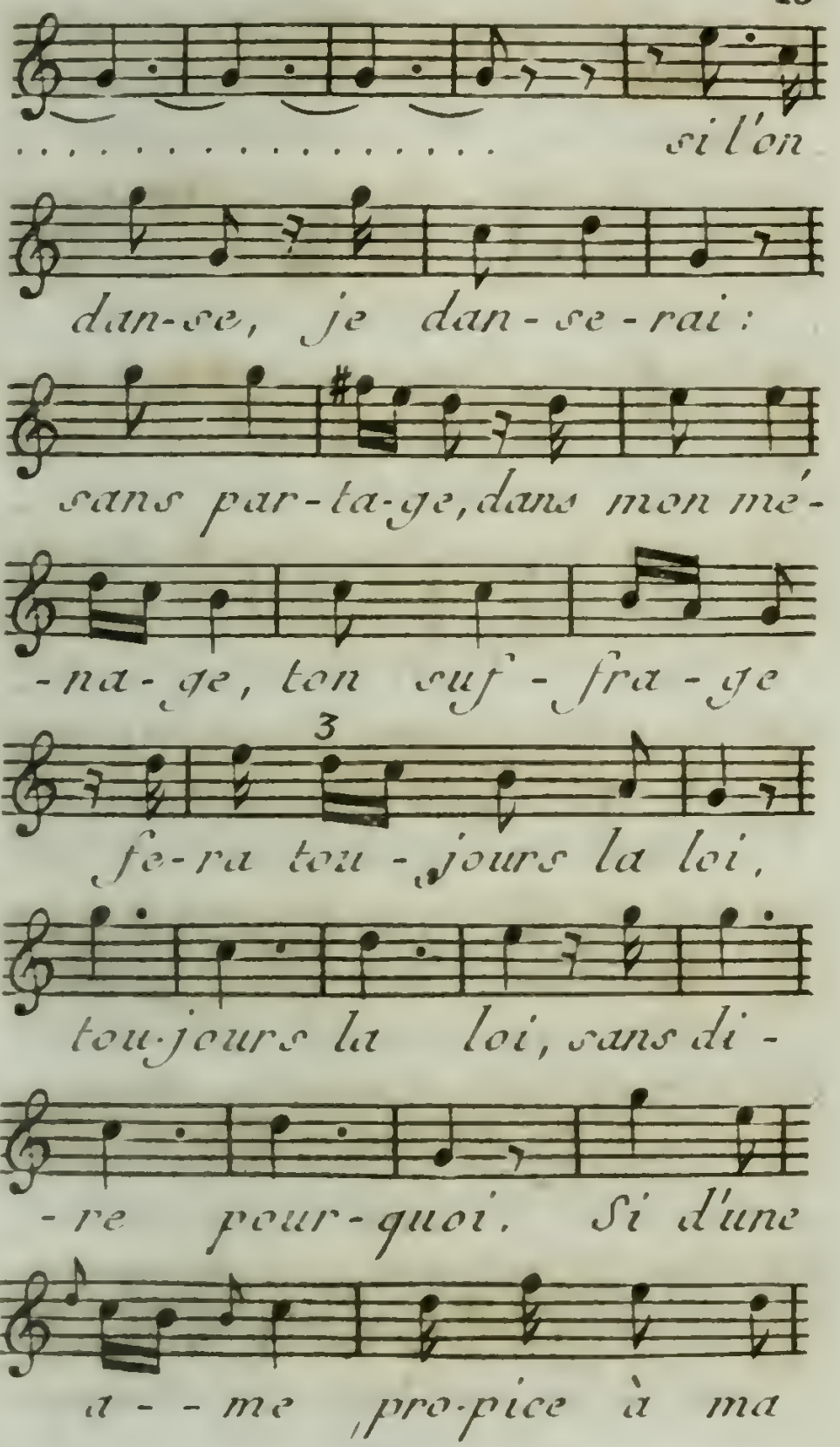


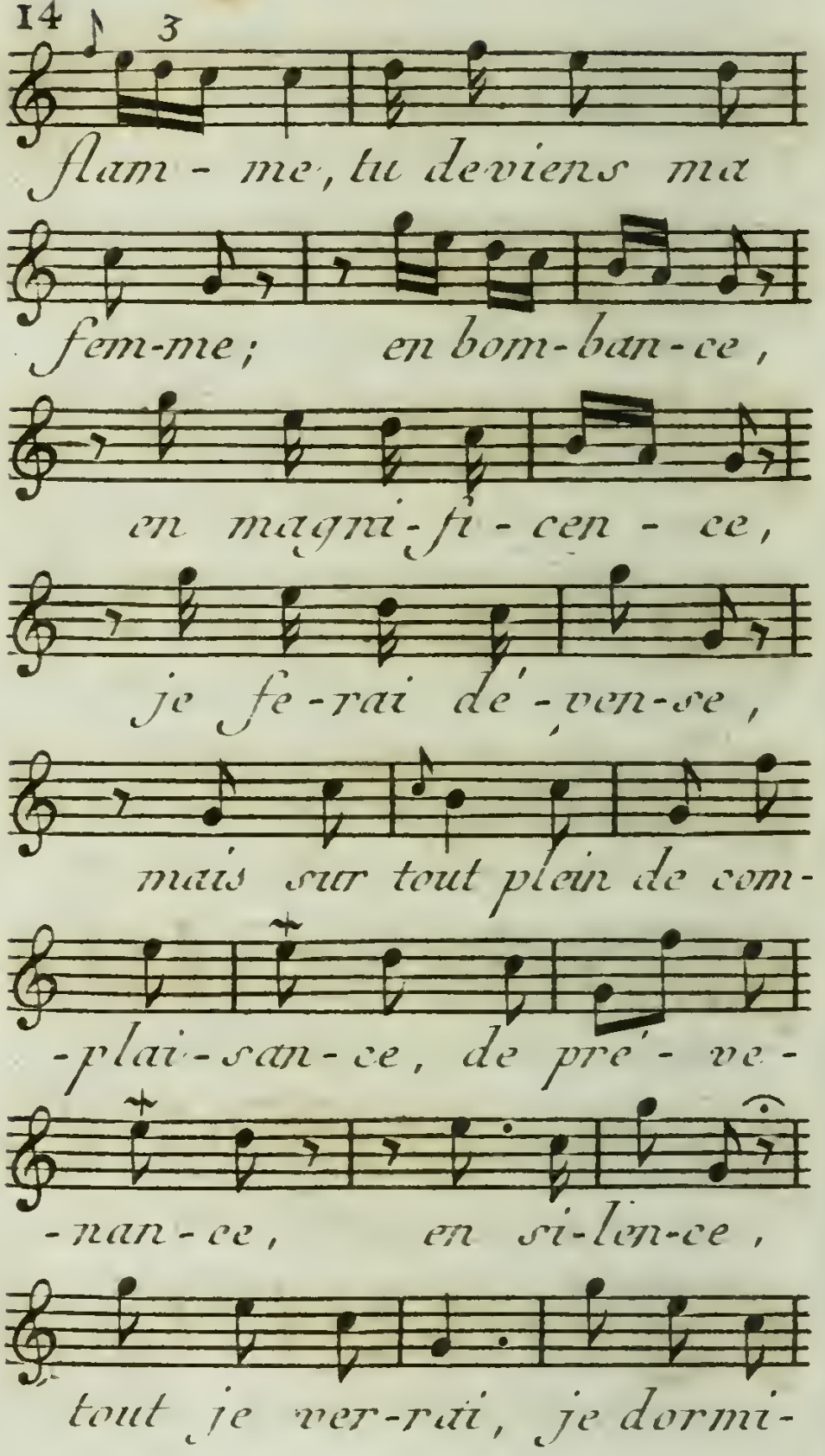
Tracolin.

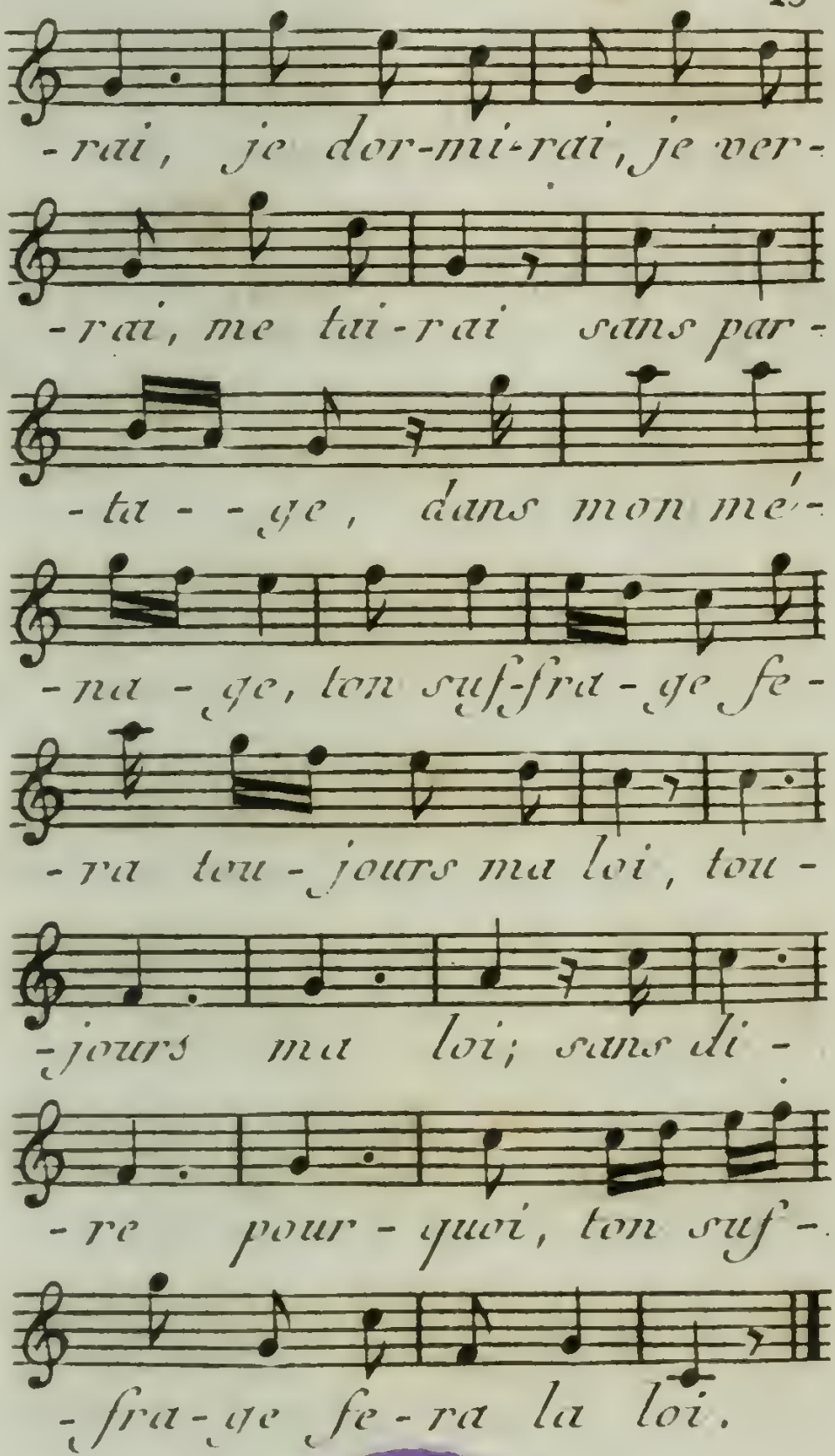
Gratioso.




fem-me, en bom-bance,
en ma-gni-fi-cen-ce,
je fe-rai dé-pen-se;
mais sur tout plein de com-
-plai-san-ce, de pré-ve-
-nan-ce, en si-len-ce,
tout je ver-rai: par pru-
-den-ce, je dor-mi-rai...


. . . . . si l'on
dan-se, je dan-se-rai :
sans par-ta-ge, dans mon mé-
-na-ge, ton suf-fra-ge
3
fe-ra tou-jours la loi,
tou-jours la loi, sans di-
-re pour-quoi. Si d'une
a - - me pro-pice à ma


3
flam - me, tu deviens ma
fem-me; en bom-ban-ce,
en magni-fi - cen - ce,
je fe-rai dé-ven-se,
mais sur tout plein de com-
-plai-san-ce, de pré - ve -
-nan-ce, en si-len-ce,
tout je ver-rai, je dormi-



UNIVERSITAS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The
Universit

Da

For failure to r
fore the last date
will be a fine of fi
charge of one cent